



AHUNTSIC




840.4  
B

3-3-12-25M 6-51-38527

284373

00





Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation









ANDRÉ BELLESSORT

# Heures de parole

SUJETS ANCIENS — QUESTIONS MODERNES

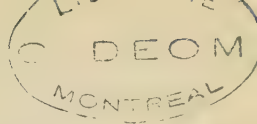
---

TROISIÈME ÉDITION

---

*LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN & Cie*







AN

# Heures de parole

# DU MÊME AUTEUR

---

## VOYAGES

- La Jeune Amérique** (Chili et Bolivie). 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**De Ceylan aux Philippines**. 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**La Société Japonaise**. 10<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Les Journées et les Nuits Japonaises**. 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Le Nouveau Japon**. 6<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre**.  
2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**La Roumanie Contemporaine**. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**La Suède**. 6<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Reflets de la Vieille Amérique**. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Le Crépuscule d'Elseneur**. 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.

## HISTOIRE ET CRITIQUE

- Saint François-Xavier**. 10<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Sur les grands chemins de la Poésie classique**. 2<sup>e</sup> édition.  
1 vol. in-16.  
**La Pérouse** (Plon). 1 vol. in-16.  
**Virgile, son œuvre et son temps**. 10<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16.  
**Études et Figures** (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8°.  
**Nouvelles Études et Autres Figures** (Bloud et Gay, édit.).  
1 vol. in-8°.  
**Balzac et son œuvre**. 9<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8° écu.  
**Essai sur Voltaire**. 11<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8° écu.  
**Sainte-Beuve et le XIX<sup>e</sup> Siècle**. 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8° écu.

- 
- Reine-Cœur, roman**. 1 vol. in-16.
- 

- Énéide, traduction** (Collection Guillaume Budé). 1 vol. in-8° écu.
- 

- Mythes et Poèmes** (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16 (épuisé).  
**La Chanson du Sud** (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16.  
**L'Hôtellerie** (poème couronné par l'Académie Française),  
épuisé.

ANDRÉ BELLESSORT

---

# Heures de parole

SUJETS ANCIENS — QUESTIONS MODERNES

---

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1929

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*Il a été tiré de cet ouvrage  
vingt-cinq exemplaires numérotés  
sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.*

281373

A GEORGES MARÇAIS

*en témoignage de fraternelle amitié*

A. B.



## AVANT-PROPOS

---

*Ces études et ces portraits, sauf celui de M. Lenotre ont tous été faits en conférences, ce qui explique le titre du livre. Je les ai peu retouchés; je les ai simplement mis au point pour l'impression. Je crois bon d'en avertir le lecteur. Des sujets comme Suétone, le Roman de la Rose, Mademoiselle de Scudéry, la Cour à Compiègne, ont été choisis parce qu'ils rentraient dans des séries sur la Littérature romaine, sur le Moyen-Age, sur les Femmes célèbres, sur le Second Empire. D'autres, l'Américanisme en France, l'Ecrivain d'aujourd'hui, m'ont été demandés par la Société des Conférences qui, chaque année, en consacre cinq ou six à des questions actuelles. J'en ai traité d'autres : Avignon au temps des Papes, Un pape humaniste, Rachel et la Tragédie classique, parce que mes lectures ou mes voyages m'avaient amené à m'y intéresser. On sait combien le genre des Conférences s'est répandu, surtout depuis la*

guerre. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; ce serait même un bon sujet de causerie qui pourrait servir de préface à un second volume. Je demande seulement, aujourd'hui, à ceux qui voudront bien me lire, de ne pas oublier que le conférencier, quel que soit son sujet, n'a qu'une heure pour en venir à bout et, quels que soient ses auditeurs, doit le faire comme s'ils n'en avaient qu'une vague connaissance.

# Heures de Parole

---

## LE DENIER DE VIRGILE<sup>1</sup>

*Le Denier de Virgile* : quelle trouvaille et comme il faut en féliciter l'auteur, M. Wilmotte ! Il était impossible de mieux rendre le caractère universel de cette quête faite hors de l'Italie pour l'érection de la statue d'un poète italien et romain ; et, s'adressant « non seulement à l'élite, mais à tous les écoliers, » il était impossible de le rendre sous une forme plus vive et plus charmante. C'est à eux que je songe d'abord, comme l'ont fait les organisateurs de cette belle fête qu'honore la présence Royale ; c'est à l'adolescent qui est encore sur les bancs du Collège et à qui le *Comité National Belge de l'Union Latine* vient demander un denier.

1. Sous le nom de *Denier de Virgile*, dû à M. Wilmotte, une souscription avait été ouverte dans les classes de toutes les écoles de Belgique où s'enseigne le latin. Cette souscription avait été remise au comité italien qui se proposait d'élever, dans sa ville natale de Mantoue, un monument au grand poète latin. Ce fut à ce propos que le 30 avril 1923, cet éloge fut prononcé dans le palais des Académies de Bruxelles, en présence de S. M. le Roi et d'une très nombreuse assemblée.

« Mon ami, lui dirais-je volontiers, nous te demandons de participer à l'hommage qu'on va rendre dans une très vieille ville italienne, que tu ne verras peut-être jamais, à un poète mort dix-neuf ans avant l'ère chrétienne. Ce poète, tu le connais ou tu es sur le point de le connaître. Ses œuvres tiennent dans un livre de classe. En ce moment il ne représente pour toi qu'un effort de mémoire assez pénible, un travail qui te semble quelquefois ingrat, l'appréhension, d'ailleurs salutaire, du contre sens. Mais je voudrais te dire ce qu'il représente pour nous, ce qu'il représentera pour toi quand tu auras terminé cet apprentissage où ce n'est pas sans peine que nous commençons à déchiffrer les grandes œuvres du génie humain. En te le disant je justifierai l'hommage exceptionnel qu'on lui rend et la demande qu'on t'adresse.

« Il représente d'abord la Poésie dans son acception la plus haute, ce don très rare, départi à certains hommes, d'exprimer, selon les lois du rythme propres à leur langue maternelle, les idées et les sentiments communs, ou qui devraient l'être, à l'espèce humaine. On te donnera bien des définitions de la poésie. On répète souvent qu'elle nous emporte loin des réalités banales de la vie. Mais la vraie poésie ne ressemble point à la chimère. Elle vit au milieu des réalités, au cœur même des réalités, et nous enseigne qu'elles ne paraissent banales qu'à ceux qui ne savent pas les approfondir. La vraie poésie, celle du moins qui mérite le plus notre admiration et notre gratitude, s'inspire de la vie commune, reste parmi nous mêlée aux joies et aux

douleurs de la cité, extrait de la beauté des plus humbles tâches, et, par la compréhension de nos misères, par une révélation plus intime de nos grandeurs, elle augmente à nos yeux le prix de nos efforts et nous relie au reste du monde. C'est la poésie de Virgile.

« L'enfant qui, environ soixante ans avant Jésus-Christ, s'en allait à l'école sur la route de Mantoue, avait reçu le don merveilleux qui descend où il plaît à Dieu et de préférence, semble-t-il, dans les plus modestes berceaux. Il ne sortait point d'une de ces maisons patriciennes dont les statues d'illustres ancêtres ornaient le vestibule. Son père était un fermier qui élevait des abeilles. *Sois petit comme source et sois grand comme fleuve*, a dit Victor Hugo. La source de Virgile est toute petite ; mais quel large fleuve ! Il ne lui arriva rien d'extraordinaire que d'avoir du génie. Enfant, il mena la vie des petits paysans à qui leurs parents épargnent quelques besognes trop dures, parce qu'ils ont remarqué leur goût pour l'étude et qu'ils veulent faire de leur fils un homme des villes. Etudiant destiné au barreau, il mena d'abord à Milan, puis à Rome, la vie des étudiants les plus studieux. Son heureuse inaptitude à la profession d'avocat et les subsides de sa famille lui permirent de se consacrer à la poésie. Ses premiers vers lui gagnèrent la sympathie de personnages considérables qui se faisaient un plaisir et presque un devoir de protéger les poètes. Bientôt la faveur du maître de l'Empire vint le trouver dans la discrète pénombre où il aimait à se recueillir. Il fut riche et toujours simple ; célèbre et toujours

modeste. Il mourut à cinquante et un ans si épris de perfection qu'il voulait qu'on brûlât son manuscrit de *l'Enéide*. Il avait rédigé lui-même son Epitaphe et résumé son œuvre en quatre mots : *Cecini pascua, rura, duces*. (J'ai chanté les pâturages, les champs, les héros.) Mais ces quatre mots renferment presque toute la vie humaine.

« Adolescent qui touches au seuil de la jeunesse dans un monde encore plus bouleversé que celui où entraient Virgile, toi à qui nous imposons de lourdes tâches et des disciplines qui te semblent sévères, tu rêveras quelquefois d'une vie plus douce, plus libre, dont les jours seraient exempts des soucis du lendemain, où rien ne contrarierait les aspirations du cœur, où l'on ne connaîtrait que des chagrins d'amour. Ouvre les *Bucoliques*. Le jeune contemporain des Pompée et des César, des Antoine et des Octave, a fait, lui aussi, ce rêve. Il a obéi, lui aussi, à la nature qui veut qu'au moins une fois dans notre existence nous soyons romanesques. Il a imaginé le monde féérique de la Pastorale où les bergers ne savent qu'aimer et chanter, même quand ils ont la tête grise comme Tityre. Délivrés des soins matériels, affranchis du labeur, ils savourent en paix, après les divertissements du jour et leurs vers alternés et leurs airs de flûte, la mélancolie du crépuscule. Parfois un beau cri passionné frappe les échos. Une bergère magicienne attend de ses sortilèges le retour de celui qu'elle aime. Un amoureux trompé demande aux forêts, aux pâtres et aux dieux l'oubli de sa peine. La frontière qui sépare les dieux et les hommes n'existe plus dans ce royaume imagi-

naire. Des bergers mêlés à des Nâïades, surprennent et enchaînent de guirlandes le dieu Silène endormi. Le soir, on aperçoit au milieu des clairières *les Satyres dansants qu'imité Alphésibée*. Fantaisie brillante qui d'ailleurs étincelle de pensées fines, de sentiments exquis et, à plusieurs reprises, par ses notes graves et profondes, prélude aux grands poèmes de l'avenir. Virgile ne s'y est point attardé. Aucune Arcadie ne vaut la terre natale. Un de nos poètes contemporains s'écriait en parlant du pays des chimères : *Je sais bien qu'il n'est pas : je l'en aime encor plus*. Virgile a réservé tout son amour, toute sa tendresse au pays *qui est*, au pays qu'ont fait les générations et qu'il ne faut pas que celles qui les suivent laissent se défaire. Et il écrivit les *Géorgiques*. Après la nature embellie, idéalisée et comme entrevue dans un songe, voici l'âpre terre qui ne consent à être nourricière que si on l'y force, qui réclame des efforts journaliers, une attention infatigable et qui exige la sueur de l'homme. Après les bergers amoureux et chanteurs, voici les paysans enfoncés dans la glèbe et dont les rudes mains calleuses tiennent toute notre subsistance.

« Les *Géorgiques*, c'est l'art de labourer la terre et d'obtenir de grasses moissons, de cultiver la vigne, de soigner les troupeaux, d'élever les abeilles. Les quatre livres du poème pourraient s'intituler brutalement : le pain, le vin, la viande, le miel. Mais c'est bien autre chose : c'est l'éternel combat auquel l'homme est assujetti et qu'on nomme le travail. Sa vie est précaire, entourée de menaces et de pièges. Ni amie, ni ennemie, la nature suit son invariable

cours dont elle ne livre les secrets qu'à ceux qui l'observent. Tout ce qui passe sur son multiple visage est une indication, un conseil, un ordre, une défense. Qu'il soit au gouvernail d'un navire ou derrière la charrue, l'homme ne doit pas la quitter des yeux. Et il doit l'aimer comme on doit aimer son étude et son labeur, tout ce qui nous grandit fût-ce au prix de quelques souffrances. Il doit l'aimer, parce qu'elle est belle, parce qu'elle est féconde parce qu'elle nous rend avec usure ce que nous lui avons donné avec amour. Il doit l'aimer dans les créatures qui sont le plus près d'elle, qui sont à peine détachées d'elle, dans ces « frères inférieurs » comme les nommait un autre grand Italien, Saint François d'Assise, dans les animaux qui nous servent et dont les yeux ont des regards si mystérieux et presque humains.

« Et les *Géorgiques* sont encore la plus admirable glorification que la Poésie ait jamais faite d'un métier qui compte parmi les plus humbles et aussi les plus durs. Tu connais les paysans. Peut-être as-tu vécu au milieu d'eux. En tout cas tu les as vus au travail. Tu as pénétré dans des fermes. Tu y as bu du lait ; tu as mangé des fruits. T'es-tu rendu compte de ce que ces denrées représentaient chez ceux qui te les vendaient ou te les offraient d'efforts continus et de vertu sociale ? Même si tu y as réfléchi, il est peu probable que leurs occupations t'aient paru matière à poésie. Sans doute tu as souri de leur patois de leurs travers, de leur défiance, de leur avarice. Lis Virgile : il ne les idéalise pas ; il ne les surfaît pas. Il nous les montre très ignorants des avantages

de leur condition. Mais par la connaissance intime de leur vie, par la sympathie qu'ils lui inspirent, par les beaux secrets qu'il leur enseigne, par l'atmosphère religieuse que l'observance des rites, l'obéissance aux dieux, la bienfaisance de leur labeur créent autour d'eux, il les enveloppe de dignité. Et ne va pas croire qu'il se flattait de l'espérance qu'ils le liraient. Ce n'était point pour eux qu'il écrivait : c'était pour toi, pour nous, pour les gens des villes si portés à se juger supérieurs aux hommes des champs ; et c'était aussi pour leurs enfants qui iraient aux écoles comme lui, Virgile, était allé à celles de Mantoue et de Crémone, qui y apprendraient ses vers et qui retourneraient un jour à leurs petites métairies avec un sentiment nouveau de la beauté des tâches quotidiennes et la fierté d'être des laboureurs. Lis donc les *Géorgiques*. Ce n'est pas seulement aux paysans que tu songeras. Tu en retireras cette leçon que, si modeste que soit notre profession, elle a sa noblesse, autrement dit sa poésie, que découvrent l'intelligence et l'amour. Il ne s'agit pas de répéter aux hommes qu'ils sont égaux et libres : tout dans la nature, tout dans la société dément ces dangereuses assertions. Il s'agit bien plutôt de les élever en dignité à leurs propres yeux et de les convaincre que, forcément subordonnés les uns aux autres, chacun dans son métier, dans les limites de sa compétence, au milieu des sillons, au fond de son atelier, derrière son établi ou son comptoir, par l'accomplissement scrupuleux de son travail, par son initiative, par son goût de la perfection, peut être un seigneur. Si ce n'est pas l'œuvre des législateurs,

c'est l'œuvre du poète, c'est du moins l'œuvre que Virgile a entreprise.

« Mais la vie nous réserve hélas ! d'autres luttes que les paisibles luttes du travail. Il y a les guerres, les grandes catastrophes, les incendies qui s'allument comme si l'humanité avait besoin de ces feux sinistres pour éclairer sa route, les écroulements des villes, les convois de captifs, les fuites désolées des proscrits, les missions auxquelles les hommes doivent sacrifier leur existence et, ce qui leur est encore plus précieux que leur existence, les angoisses des assiégés, les gémissements des mères, l'appel aux morts, les empires qui se fondent dans le sang et dans les larmes. Tout cela, mon ami, c'est *L'Enéide*. J'ignore et tu ignores sans doute ce que tu seras, ce que tu feras. Mais quel que soit ton sort, à quelques tribulations, à quelques agitations que tu sois promis dans ton pays ou sur une terre lointaine, tu pourras toujours croire que Virgile a pensé à toi, puisque tu trouveras toujours dans son œuvre des vers qui répondront à tes pensées. Je ne te souhaite point d'aborder à Carthage. La tempête qui nous y jette n'est qu'un vent léger à côté des orages qui nous y attendent et qui nous en arrachent. Mais l'Afrique est grande. Explorateur ou conquérant, n'oublie pas de glisser un Virgile dans ton portemanteau. Le soir, au bivouac, si la chaleur du jour ne t'a pas écrasé, tu feras comme un officier de marine qui n'avait jamais éprouvé autant de plaisir à lire les aventures des compagnons d'Enée que depuis qu'il guerroyait en Indo-Chine. Il est si beau de se dire qu'on met peut-être ses pas, qu'on

repose peut-être sa tête sur l'emplacement vierge d'une cité future ! Mais, même si tu dois rester chez toi, si tu dois passer ta vie, — ce que nous désirons tous, — dans la sérénité de la paix, si tu ne dois jamais revoir sous ton ciel natal d'autres fumées que celles des cheminées et des usines, tu ne perdras pas la mémoire de ce que tu as vu et entendu et tu la transmettras à ceux qui viendront après toi afin qu'ils honorent, comme toi, les héros et les martyrs. Te sera-t-il possible de relire sans émotion ce second livre de l'*Énéide* que remplissent la chute de Troie, son embrasement, ses flagues de sang au milieu des flammes, ses massacres, ses cris d'horreur ? Reliras-tu jamais, comme le récit d'une chose étrangère, d'une de ces choses qui ne se voient plus, les férociétés implacables d'un Mézencé qui prétend accaparer les hommages que l'on ne doit qu'aux dieux ? Ne feras-tu pas un retour sur tes souvenirs quand le poète te racontera les exploits de Nisus et d'Euryale, si jeunes tous deux et si braves, qui, à la faveur des ténèbres essaient de franchir les lignes ennemies ? La figure du loyal Enée, qui lutte pour le royaume que lui ont donné les dieux et qui n'a en ce moment à lui qu'une étroite bande de terre, ne te rappellera-t-elle rien ? Sur le grand chemin de la vie, quel que soit ton voyage, Virgile t'accompagnera. Il sera romanesque avec toi aux heures où la nature t'autorise à l'être. Travailleur, il ennoblira la besogne sur laquelle tu te tiendras courbé. Dans les jours de crise, ce sont encore ses vers qui te reviendront le plus naturellement à la mémoire. Ses poèmes ont des larmes sur toutes nos misères.

« Tu avoueras que peu de poètes l'ont été plus pleinement, plus richement que lui et qu'il a touché dans ses vers tous les points frémissants de la sensibilité humaine. Et pourtant je ne crois pas que celui seul explique la marque de piété internationale que nous lui donnons. Son œuvre a d'autres vertus ; son exemple, d'autres pouvoirs. Avec lui le rôle du poète s'élargit. Le poète ne s'écarte pas de la cité. Citoyen et créateur d'ordre, il se fait le collaborateur discret et sûr de l'homme d'Etat qui veut l'ordre. Songeons à l'époque où il parut : Rome était déchirée par soixante ans de guerres civiles ; le forum continuellement ensanglanté entre une aristocratie insolente et une démagogie effrénée ; l'Italie saccagée ; les provinces en fermentation ; l'Orient n'attendait qu'un chef pour se venger des injures de Rome et pour lui arracher son empire. Ce chef il l'avait peut-être trouvé dans Cléopâtre appuyée sur Antoine. Depuis Hannibal la cité romaine n'avait jamais couru un aussi grand péril. La confusion des esprits était extrême. Mais du premier jour, Virgile s'attacha au seul homme capable de dompter l'anarchie et de rétablir l'équilibre du monde, à cet Octave dont on allait voir sortir Auguste. Il n'hésita pas : avec son bon sens de paysan, avec le sens pratique qu'ont presque toujours les génies harmonieux, avec son patriotisme qui avait cruellement souffert, il ne se laissa point abuser par le mot de liberté dont les meurtriers de César essayaient de galvaniser une république expirante. Il comprit que le salut de la civilisation dépendait d'un pouvoir fort ; et il mit tout son génie au service du jeune homme dont les larges yeux

étincelants promettaient la victoire et la paix. La paix, nul ne l'a plus aimée que ce poète épique. Sa première et sa neuvième Bucolique sont des exhortations aussi ingénieuses qu'émouvantes à la concorde entre les citoyens. Les *Géorgiques* exaltent les travaux pacifiques qui ont fait l'honneur et la solidité du peuple romain, en même temps qu'elles restaurent les anciens cultes qui avaient, durant des siècles, fortifié son âme et qui risquaient, dans leurs temples délabrés, d'être submergés par les importations des dieux barbares de l'Asie ou d'être à jamais délaissés sous l'envahissement de l'athéisme dont Lucrèce avait été le rude et fulgurant apôtre. Son *Enéide* est par excellence le poème des origines et des traditions de Rome, la généalogie magnifique des vertus romaines. Toutes les inspirations du poète, s'accordent à la politique du dictateur d'aujourd'hui, de l'empereur de demain. Ce fut un grand jour que celui où Auguste revenant en Italie après avoir vaincu Antoine et Cléopâtre, pendant qu'on lui préparait son triomphe à Rome, reçut des mains de Virgile le poème des *Géorgiques* comme les anciens vainqueurs recevaient une couronne d'épis. Le génie politique et même le génie littéraire s'unissaient pour le bien de l'empire et pour l'humanité, car l'humanité et l'empire, se confondent dans l'esprit de Virgile comme alors sur la carte du monde. Les dieux ont mis Rome à la tête des nations : c'est pour qu'elle les régisse, qu'elle leur donne des lois justes et qu'elle leur en inspire le respect. Lorsqu'Enée descend aux Enfers, son père Anchise lui dicte en des vers impérissables le mot d'ordre à transmettre

aux générations. « D'autres, je le crois, seront plus habiles à donner aux statues d'airain le souffle de la vie et à faire sortir du marbre des figures vivantes ; d'autres plaideront mieux et sauront mieux mesurer au compas le mouvement des cieux et le cours des astres. A toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire. Tes arts à toi sont d'édicter les lois de la paix entre les nations, d'épargner les vaincus, de dompter les superbes. » Rien n'est plus remarquable que l'effacement du poète devant le guerrier, le législateur, l'homme d'État, dont l'œuvre civilisatrice est d'ailleurs la sauvegarde des Muses.

« Dompter les superbes, épargner les vaincus : c'est toute la politique d'Enée qu'on a si souvent mal compris et qui est, à mon avis du moins, le plus complexe et le plus original des héros épiques. Il fait la guerre sans joie bien qu'il soit redoutable dans la bataille. Il ne la fait qu'après avoir épuisé tous les moyens de ne pas la faire. Il a horreur du sang versé et des misères qu'elle entraîne. Il pleure sur ses propres victimes, sur le fils de son plus farouche ennemi qu'il vient d'étendre à ses pieds. Tout son cœur paternel s'émue à l'aspect du beau jeune homme inanimé qu'il soulève dans ses bras. « Les armes qui te charmaient, je te les laisse, et, si cette faveur te touche encore, je te rends aux mânes et à la cendre de tes pères. » Il ne hait pas ses ennemis ; il ne hait que les fourbes, les arrogants, les barbares. Sa piété envers les dieux l'empêche, dans les pires infortunes, de céder au désespoir, et, vainqueur, de s'abandonner à l'orgueil. Il est humain, profondé-

ment humain. Admirable figure dont je ne vois l'égale dans aucune autre épopée, non pas même chez Homère dont les héros plus jeunes, plus impulsifs, n'ont pas cette pitié réfléchie, cet amour du juste, ce grave sentiment de leurs responsabilités, cet esprit de sacrifice, cette âme qui, de plus en plus ferme sous les épreuves, se dépouille de ce qu'elle avait de voluptueux et de passionné pour ne garder que les vertus du soldat et du prêtre. Un nouvel idéal est en train de s'élaborer, un idéal de justice et de générosité, l'idéal latin. Qu'est-ce que la justice sans la générosité ? Une arme tranchante dont s'empare, à la première occasion, l'intérêt ou la passion sous le masque du devoir. Qu'est-ce que la générosité sans la justice ? Une lâche bonté qui ne sait plus distinguer entre les innocents et les coupables. Le poème de Virgile nous montre l'alliance et le pouvoir de ces deux vertus. Son patriotisme est le nôtre. Adolescent, aime ta patrie comme il a aimé la sienne ; et souhaite avec moi que ceux dont la parole écrite porte plus loin que les plus grandes voix, se conforment à son exemple et travaillent à mettre plus d'ordre dans le monde. Ni le talent ni même le génie ne sont excusables d'ajouter au désordre. Leur tâche est au contraire de pacifier les cœurs et les intelligences. Soyons fiers que le poète que nous te convions à honorer ait été précisément, non un pacifiste, mais un pacificateur. Soyons fiers aussi d'appartenir par l'esprit à cette Latinité dont il est le plus noble représentant, — car il y a une Latinité comme il y a une Chrétienté ; — et la Chrétienté n'hésite pas à le revendiquer, elle aussi, et à saluer

en lui son annonciateur. C'est une des gloires de l'Italie que « cette mère divine, cette nourrice des belles moissons et des héros » ait produit, à treize siècles de distance, les deux grands poètes de la Chrétienté, Virgile et Dante, et que le second, hors du temps, ait saisi d'une étreinte si filiale la main du premier.

« Virgile n'est pas seulement en effet tout ce que je viens de dire : traditionnaliste, restaurateur des cultes indigènes, poète respectueux du passé avec un sens si net et si vif du présent ; il annonce encore les temps nouveaux ; il leur appartient déjà. Dante ne s'y est pas trompé, qui l'a choisi pour maître et seigneur dans son voyage infernal. Il est bien plus près de nous que ses contemporains Horace et Ovide ; bien plus près de nous que les Lucain, les Stace, les Juvénal venus après lui. Il y a plus de nouveautés en ce pieux conservateur qu'en n'importe quel écrivain révolutionnaire. Les nouveautés éclosent sous les pas de sa Muse, comme le printemps sort de l'hiver. Il est moderne par sa sensibilité. Les premières femmes qui aiment et qui ne sont ni des malades qu'un dieu a frappées d'une sorte de démence, ni des esclaves, c'est dans son œuvre que nous les trouvons. Son Andromaque a une pureté et une pudeur déjà raciniennes. Sa Didon est d'une vérité qu'aucun peintre de la passion n'a dépassée. Cent fois, mille fois peut-être, depuis que les femmes d'Italie ont versé leurs premières larmes sur la malheureuse reine de Carthage, poètes et romanciers ont repris, refait, remis au goût du jour sa tragique aventure. Cent fois, mille fois, on nous

en a raconté les péripéties : l'hôte qui se présente avec la double séduction de la noblesse et du malheur, la veuve qui a juré de rester fidèle au souvenir de son mari, son trouble, son égarement, la partie de chasse, la grotte, les angoisses jalouses, le départ précipité de l'étranger : les tableaux les plus ardents n'ont point fait pâlir la chaste peinture de Virgile. Sa sensibilité introduit dans l'expression de l'amour filial, de l'amour paternel et de l'amitié, des nuances et des délicatesses à peu près inconnues de l'antiquité. La tendresse de ses pères pour leurs fils a quelque chose de maternel. Ses jeunes gens sont les frères des nôtres. Etait-il donc en avance sur son temps ? J'aimerais mieux dire que, dans la transformation du monde qui s'accomplissait sous ses yeux, il n'a pris, avec une intuition extraordinaire, que les éléments d'avenir, il n'a choisi que ce qui devait se développer et durer. Et c'est ce caractère merveilleux de son génie qui fait de lui un poète vraiment unique.

« Autour de lui le vieux monde tressaillait d'aspirations confuses et d'obscurcs espérances. On humait partout je ne sais quel souffle précurseur d'un événement prodigieux. Des prophéties, des oracles couraient : il en arrivait d'Orient ; il en sortait des anciennes doctrines étrusques ; il s'en échappait de l'étroit soupirail des Livres Sibyllins. On prédisait un recommencement de tout, une rénovation universelle. Virgile, que les questions religieuses passionnaient et qui avait certainement étudié les Mystères, prêta l'oreille à ces bruits, et il écrivit la quatrième Bucolique où il annonçait la naissance

d'un enfant divin et le renouvellement du monde. Quarante ans après, l'enfant naquit et le monde fut renouvelé. Le fait est là. On peut épiloguer tant qu'on voudra. Je crois que cette Bucolique n'était qu'une fantaisie. Mais un poète, un *inspiré*, sait-il toujours lui-même ce qu'il met dans une fantaisie ? Ni Saint Augustin, ni Lactance, ni Saint Jérôme n'y virent une prédiction de la naissance du Christ : ils pensaient seulement que l'âme de Virgile avait été, à son insu, comme traversée d'un rayon mystérieux. Je me suis souvent demandé si d'un autre poète cette petite pièce eût autant frappé les imaginations. Mais elle était soutenue, le sens symbolique et prophétique en était rehaussé par toute l'œuvre du poète ; et dans cette œuvre il y a quelque chose qui, venant à son heure, me paraît plus miraculeux et que Dante fait ressortir quand il noue si fortement l'avenir et le présent de Rome à son passé : « Tu nous as raconté, dit-il à Virgile, qu'Enée encore vivant alla dans le monde de l'immortalité... Pendant ce voyage, dont tu le glorifies, il apprit des choses qui furent cause de son triomphe et de celui du manteau pontifical. » Ce passage de la *Divine Comédie* nous éclaire la signification suprême de l'œuvre virgilienne.

« D'un bout à l'autre de l'*Enéide* il ne s'agit que de Rome. C'est pour elle que les exilés Troyens endurent de si rudes labeurs ; c'est à cause d'elle que les tempêtes se déchaînent sur les eaux et les passions sur la terre ; que des palais sont bouleversés et des pays ensanglantés, — à cause d'elle dont l'enceinte ne sera tracée que trois cents ans plus tard

et qui n'est encore qu'une colline inculte où paissent les troupeaux d'Evandre. Mais elle existe déjà dans la pensée des dieux avec sa couronne de tours, ses temples, son forum, sa Louve, son peuple en toge, son César. Le Jupiter de Virgile, qui tantôt nous rappelle le roi des dieux d'Homère et tantôt nous semble une préfiguration du Père des hommes, la voit sous ses larges paupières, déjà resplendissante de majesté et maîtresse des nations. Et il accorde à l'homme, dont les descendants en bâtiront les murs, la faveur d'entrevoir tout cet avenir de gloire, comme dans un rêve. Le triste voyageur, recru de fatigue, tant de fois déçu, accablé d'une mission dont il n'aperçoit pas le terme, a douté un instant de son œuvre : il est descendu chez les morts qu'il a enviés plus d'une fois, il a troublé l'horreur sacrée de leur solitude pour savoir enfin à quoi ses efforts aboutiraient. Il a traversé les séjours infernaux ; il est parvenu jusqu'aux Champs Elyséens, et là son père lui a montré, dans une lumière de limbes, les âmes qui s'incarnaient au cours des âges et seraient les hommes illustres de la cité romaine. Il les lui a montrées ; il les lui a nommées ; il lui a prédit la grandeur de la Ville Eternelle. Cette conception religieuse de Rome, préexistant à sa naissance terrestre dans le sanctuaire de la volonté divine, s'est réalisée sous une forme immortelle au moment de l'histoire où il semble que l'unité de l'empire se soit faite pour permettre au Christianisme de rayonner plus facilement sur le monde occidental. Un poète est venu qui a chanté la Ville Eternelle, qui a eu conscience de l'éternité de Rome, qui nous l'a rendue dramatique-

ment sensible, à la veille du jour où allait naître un pouvoir spirituel qui peu à peu en atteindrait le cœur par le chemin des catacombes, s'y substituerait au pouvoir temporel et en prolongerait la majesté à travers les siècles.

« Il y avait plus de profondeur que de naïveté dans l'idée qu'eut le Moyen Age de ranger ce poète au nombre des Prophètes. Prophète inconscient : soit ! Il n'a pas plus prévu la Rome papale que la crèche de Bethléem. Mais il a prévu et prédit que Rome résisterait à tout ; qu'aucune force destructrice, ni le temps, ni l'homme, ne prévaudrait contre elle ; qu'il en partirait toujours des oracles et des lois ; qu'elle continuerait d'être une *religio*, c'est-à-dire un lien puissant entre les hommes, et que les générations continueraient à admirer en elle ce qu'il appelait *pulcherrima rerum*, la plus belle des choses. Et nous sommes ici, dix-neuf siècles et demi après sa mort, proclamant qu'il ne s'est pas trompé. Comme les barons féodaux ont bâti leurs palais avec les pierres de ses temples et de ses sépulcres, nous avons édifié nos cités avec ses lois, notre culture avec les œuvres de son esprit. C'est dans sa langue sonore que chantent nos Victoires au carillon des cloches ; c'est dans sa langue sublime que nous ensevelissons nos morts ; c'est dans sa langue immuable que l'Eglise célèbre ses Mystères et invoque Celui dont on peut croire que l'inquiétude religieuse de Virgile l'avait appelé ou pressenti. Si Virgile revenait parmi nous, nos marbres et nos bronzes lui parleraient. Il n'aurait pas besoin de truchement pour comprendre ce que disent nos tombeaux et ce que psalmodient

les plus humbles chapelles de nos villages ; et ces mots charmants qu'il a tant aimés, ces mots qui signifient les astres, les étoiles, l'étoile du matin, les tours, l'ivoire, les roses, les moissons, l'amour, la piété, la miséricorde, il les entendrait, toujours vivants et chargés d'âme, sur les lèvres de millions d'êtres.

« D'autres que lui les entendraient aussi, tous ceux qui ont donné à cette admirable langue latine sa fermeté marmoréenne et son éclat. Mais lui, il les entendrait à peu près comme nous ; il y mettrait à peu près ce que nous y mettons, car il est un de nos pères spirituels. Et c'est pourquoi, en nous associant à l'hommage que lui rendent nos frères italiens, nous tous, Belges, Francs, Gaulois, que sa bouche d'or a si doucement et si fortement conquis, nous resserrons les liens de la grande famille latine. Comprends-tu maintenant, adolescent, à qui je m'adressais tout à l'heure et que je n'ai point oublié, pourquoi nous te demandons ton concours ? Tu vois bien que tu peux y aller de ton denier ! Tu acquitteras avec peu de chose une grande dette de reconnaissance. Joins-y beaucoup d'amour. »



## LE MONTREUR DES CÉSARS

### SUÉTONE

Suétone n'est ni un grand écrivain ni un grand artiste, bien qu'il y ait chez lui de l'art et du style. Il n'est pas plus un personnage dont la vie puisse exciter l'imagination. Mais Suétone nous offre d'abord un cas psychologique assez curieux. Puis, cet homme, par ses goûts, par la tournure de son esprit, par sa conception de l'histoire, semble beaucoup plus près de nous qu'un Salluste, un Tite-Live et même un Tacite. Enfin, son livre *Les douze Césars* nous apparaît, à juste titre, comme une des mines de documents les plus riches que nous possédions sur la perversité et sur la folie humaines, cette folie et cette perversité se rehaussant de toute la splendeur qui les entoure et en tirant des couleurs et un relief inoubliables.



Le cas psychologique de Suétone, J.-M. de Heredia l'a exposé admirablement dans son sonnet intitulé *Tranquillus* :

C'est dans ce doux pays qu'a vécu Suétone ;  
Et de l'humble villa voisine de Tibur,  
Parmi la vigne, il reste encore un pan de mur,  
Un arceau ruiné que le pampre festonne.

C'est là qu'il se plaisait à venir chaque automne,  
Loin de Rome, aux rayons des derniers ciels d'azur,  
Vendanger ses ormeaux qu'alourdit le cep mûr.  
Là, sa vie a coulé tranquille et monotone.

Au milieu de la paix pastorale, c'est là  
Que l'ont hanté Néron, Claude, Caligula,  
Messaline rôdant sous la stole pourrée,

Et que, du fer d'un style à la pointe acérée  
Egratignant la cire impitoyable, il a  
Décrit les noirs loisirs du vieillard de Caprée.

Le contraste entre ce que nous savons de l'homme et ce qu'il a écrit est saisissant. Sur le chemin de Rome à Tibur, vous passez devant une petite villa, et vous apercevez, par la porte ouverte, un jardin planté de vignes et, dans son unique allée très étroite, sous des arbres dont on peut compter le nombre, un homme paisible qui se promène, un savant ou un fonctionnaire. Il respire la douceur de l'air ; il couve du regard ses raisins qui mûrissent. Cet homme débonnaire, modeste, retiré, qui s'est mis sous la protection des dieux champêtres, que

fait-il quand il rentre dans sa maison ? Il écrit tranquillement, posément, sans jamais se départir de sa sérénité, les plus inconcevables horreurs que le monde ait vues s'accomplir. Il raconte dans un style élégant, précis, émaillé de mots grecs, des crimes qui dépassent l'imagination et des vices qui la souillent. Il travaille, avec la patience et le flegme d'un bureaucrate, sur une matière qui n'est que de la boue pétrie de sang. Tacite, aristocrate de naissance et d'esprit, personnage consulaire, s'échauffe, s'indigne, mais, malgré son pessimisme, hésite quelquefois devant l'authenticité de certains forfaits ; et le doute qu'il exprime est comme la marque d'un dernier respect pour la nature humaine. Lui, Tranquillus Suétone, n'hésite jamais. Il croit toujours le pire. Son indifférence est plus dure que l'emportement contenu de Tacite. Il peut quitter ses tablettes et les reprendre sans que son pouls batte plus vite. Il déjeune de bon appétit : il a certainement la digestion facile et la sieste heureuse. Puis il revient doucement à sa besogne de scribe implacable. Où en était-il ? A l'endroit où Caius Caligula se propose de percer l'isthme de Corinthe et envoie un centurion de première classe relever les mesures nécessaires. Il réfléchit un instant. A-t-il bien tout dit des travaux entrepris ou projetés par Caligula ? Relisons : « Il voulait aussi reconstruire le palais de Polycrate à Samos, achever à Milet le temple d'Apolon Didyme, et bâtir une ville au sommet des Alpes. » Remarquez que Suétone a l'air de trouver aussi simple de bâtir une ville au sommet des Alpes que d'achever un temple ou de reconstruire un palais...

Mais enfin, il a tout dit. Passons à un autre sujet : « J'ai parlé jusqu'ici d'un prince ; je vais maintenant parler d'un monstre. » Et il en parle du même ton, de la même voix calme, brève et nette, jusqu'à l'heure de son dîner.



C'est bien ainsi que nous nous représentons l'historiographe des *Douze Césars*. Mais qu'on ne s' imagine point, sous le froid écrivain d'une chronique épouvantable, un intellectuel qui vise à nous scandaliser avec impassibilité. Il est tout simplement un *scholasticus*, c'est-à-dire un homme d'étude et un homme d'étude qui a un faible marqué pour les questions grammaticales. Je ne soutiendrai pas qu'il traite les crimes des Césars comme des solécismes ou des barbarismes, car un grammairien dénonce les fautes de la langue et les violations de la syntaxe avec beaucoup plus d'indignation. Mais ses autres travaux de linguistique, d'archéologie et d'histoire naturelle l'avaient habitué à ne chercher dans l'étude que la satisfaction de sa curiosité et l'avaient éloigné de toute rhétorique. C'était un homme qui n'aimait point l'éloquence.

En revanche, on lui a reproché d'aimer trop les peintures et les révélations licencieuses. Il est possible qu'elles aient exercé un certain attrait sur l'esprit de cet érudit, comme sur l'esprit de tant d'autres érudits et, par exemple, sur celui de Bayle qui, derrière ses piles de lourds in-folio, s'attardait complaisamment aux anecdotes croustillantes et aux

histoires scandaleuses. C'est une des manières qu'ont les érudits de se débaucher. Mais je ne pense pas que ce travers soit très accusé chez Suétone. Il insiste sur les tares morales des Césars, comme sur leurs tares physiques, par acquit de conscience et par souci du détail exact. Il recherche la précision avec le même soin que les purs artistes recherchent la beauté de la forme. Et, de même que cette beauté leur voile souvent l'immoralité de leurs personnages, le plaisir de l'exactitude lui dissimule, en quelque sorte, les monstruosité qu'il étale. N'empêche qu'il a été plus osé que les autres historiens et qu'on pourra toujours se demander s'il ne spéculait pas un peu sur l'appétit du scandale.



Nous ne savons presque rien de sa vie. Il était né probablement vers 69 et probablement à Rome, où son père avait été tribun augusticlave. Son enfance s'était écoulée sous Vespasien et sous Titus, dans une famille de chevaliers très attachée à la religion, où, comme dans la plupart de ces familles, on s'entretenait souvent des empereurs. Son grand-père avait peut-être connu Galigula ; son père avait servi sous Othon. Il rencontrait à chaque instant des fils de victimes de Néron. Plus d'une fois, dans son histoire, il s'appuie sur des témoignages oraux : « Mon grand-père m'a dit, dans mon enfance, que, si Caligula avait jeté un pont de Baïes aux digues de Pouzzoles, c'était à cause d'une prédiction du devin Thrasyllle. » ... « Mon père, Suetonius Lenis, tribun augusticlave

à la treizième Légion, nous racontait souvent que l'empereur Othon avait une telle aversion pour les guerres civiles qu'un jour, à table, on le vit frémir au seul souvenir de Brutus et de Cassius. » ... « Je tiens de quelques personnes que Néron était persuadé qu'aucun homme n'était pur... » Il grandit ainsi dans la familiarité des êtres formidables dont il devait écrire la vie ; et ils lui parurent moins formidables.

Jeune homme, il se destine au barreau. Mais une lettre de son ami Pline-le-Jeune nous apprend que, la première fois qu'il allait plaider, un songe l'avertit de n'en rien faire. Il croyait fermement aux songes, comme à tous les présages. Écarté du barreau, il se tourna vers l'enseignement. Son biographe, M. Macé, a établi, à coups d'hypothèses, qu'avocat sans causes, il fut professeur sans élèves, et nommé tribun, mais vite dégoûté du tribunat, tribun sans soldats. La seule charge dont nous sommes sûrs qu'elle fut remplie par cet homme qui ne semble s'être plu qu'au milieu de ses livres, fut celle de secrétaire de l'empereur Adrien, secrétaire *ab epistulis*. C'était une charge importante. Le secrétaire *ab epistulis*, selon le vers de Stace, « envoyait dans le monde entier les ordres du maître des Romains ». Il correspondait avec les gouverneurs des provinces comme avec les généraux ; il dépouillait et classait leurs rapports ; il expédiait leurs brevets aux officiers et notifiait aux villes, aux compagnies, aux particuliers, leurs privilèges et leurs concessions, et, sans doute, il assistait au conseil du prince<sup>1</sup>. Ajoutez qu'il avait accès aux Archives impériales, aux Ar-

1. *Essai sur Suétone* par Alcide Macé (Fontemoing).

archives du Palatin, où étaient concentrés tous les documents de l'empire. Nous ignorons les causes de la disgrâce qui l'atteignit en l'année 122. Il se retira sans regret et mourut probablement vers 141.

Modeste, dénué d'ambition, fuyant presque les honneurs, tel enfin que nous le représentent les lettres de Pline, il écrivait beaucoup et publiait fort peu. Ne lui demandez point d'idées générales ni de conception philosophique : il ne s'en embarrasse pas. Aucun moderne n'a plus que lui la passion du détail exact. Il dépouille les Archives. « A lui seul, nous dit M. Macé, il nous a conservé plus de fragments des lettres d'Auguste que tous les écrivains réunis. » Quand il met la main sur de l'inédit, il sait le faire valoir. Chaque fois qu'il insère dans son ouvrage une lettre d'Auguste, il prend bien garde de nous prévenir qu'il l'a trouvée et transcrite lui-même. Les Archives ne lui suffisaient pas : il allait frapper à la porte des collectionneurs, et, toujours en quête d'autographes, hantait les boutiques des antiquaires. Un des beaux jours de sa vie fut celui où on lui communiqua des brouillons de vers de Néron. Il aime aussi à se rendre compte par lui-même des endroits où ont vécu ses personnages. Son humeur casanière ne reculera pas devant la fatigue ou l'ennui d'un voyage, quand il s'agira de visiter la maison natale d'un empereur. Sa curiosité lui donnera le courage d'affronter les bousculades populaires, et un solide estomac : on le verra se pousser plus d'une fois au premier rang des spectateurs pour assister à un spectacle répugnant.

A-t-il une méthode très sûre ? Ses documents

rassemblés, les soumet-il à une sévère critique ? Il est plus désireux de tout dire que de contrôler ce qu'il dit. A propos du père de Claude, Drusus, qui aurait été empoisonné par Auguste : « Je rapporte écrit-il, ce bruit uniquement pour ne pas l'omettre, et sans y attacher aucune idée de vérité ou de vraisemblance. » Il ne veut rien omettre surtout de ce qui est impressionnant ou pittoresque. Son histoire fourmille de traits qui feraient les délices d'un romancier romantique ou d'un journaliste d'aujourd'hui. Malherbe parlait un jour de ces rois qui, « quand on les croit en train de tout changer du pôle arctique à l'antarctique, sont dans leurs cabinets à prendre des mouches ». Souvenir de Suétone, sans doute. Savez-vous ce que faisait Domitien au début de son règne, lorsqu'il s'enfermait une heure chaque matin ? Il prenait des mouches et s'amusait à les percer d'un stylet très acéré. Suétone nous montrera Vespasien, alors gouverneur d'Afrique, dans une sédition à Adrumète, poursuivi par la foule *qui lui lance des navets* ; et ce même Vespasien, empereur, *continuant de boire dans la petite coupe d'argent de son aïeule*.

Il note le geste qui donne à la scène un caractère ineffaçable. La conjuration contre Galba va éclater. Othon qui n'attend que la mort, mais qui a peur, monte dans une litière de femme et se fait conduire au camp. Les forces commencent à manquer à ses porteurs. Il descend et court à toutes jambes. « Sa chaussure s'étant défaite, il fut obligé de s'arrêter. Aussitôt des soldats le prirent sur leurs épaules et le proclamèrent empereur. »

Il a le détail précis dans l'horrible. Galba a été égorgé près du gouffre de Curtius. Un soldat, qui allait chercher sa ration de grains, l'aperçoit, jette sa charge et lui coupe la tête. « Comme il ne pouvait la prendre par les cheveux, attendu qu'elle était chauve, il la mit dans sa robe ; et, *lui passant le doigt dans la bouche*, il la porta à Othon. » Il rencontre quelquefois le trait comique ; mais, comme il ne se déride jamais, il n'a pas l'air de s'en apercevoir. Vespasien était du voyage en Grèce où Néron fit le cabotin d'une façon extraordinaire. Il donnait des représentations, chantait pendant des heures ; et, pendant des heures, on était tenu de l'applaudir. Mais, nous dit Suétone, Vespasien encourut une sérieuse disgrâce pour être sorti trop souvent, ou pour s'être endormi pendant que le Prince chantait. On le voit d'ici, ce bon général qui dodeline de la tête et qui finit par ronfler aux trémolos de son maître ! C'étaient des concerts terribles pour les auditeurs. Défense de quitter le théâtre ; défense même de quitter la ville. « Beaucoup de personnes, nous dit encore Suétone, lasses d'écouter et d'applaudir, sautaient à la dérobée par-dessus les remparts des cités dont le prince avait fait fermer les portes. Il y en eut qui contrefirent les morts afin qu'on les enlevât sous prétexte de les enterrer. » Comme il est heureux que les conférenciers n'aient pas ce pouvoir néronien ! Nous en viendrions bien vite à ces extrémités.

Enfin, non seulement Suétone s'attache au portrait physique de ses personnages, mais il s'intéresse à ce qu'ils boivent et à ce qu'ils mangent. « Auguste mangeait peu, nous dira-t-il, et se contentait d'ali-

ments communs. » Et il ajoute : « Je ne veux pas omettre ce détail ! » Il nous renseigne sur leur toilette. César, ne pouvant se consoler d'être chauve, avait accoutumé de ramener sur son front le peu de cheveux qui lui restait ; et, de tous les privilèges que lui accordèrent le Sénat et le Peuple, aucun ne lui fut plus agréable que celui de porter sans cesse une couronne de laurier. Le laurier masquait la calvitie. Othon se rasait tous les jours et se frottait le visage avec du pain détrem pé. Caligula, en casaque bigarrée et semée de pierreries, chaussé de brodequins de femme, la barbe dorée, s'exerçait devant son miroir à faire des grimaces qui le rendissent plus horripifique.

Suétone a soupçonné l'importance de la pathologie, et, par son souci d'établir la généalogie de ses héros, le terrible problème de l'hérédité. Le père de Néron était une brute sanguinaire. Un jour, il tue son affranchi qui refusait de trop boire. Un autre jour, il lance ses chevaux au galop sur la voie Appienne et écrase volontairement un enfant. Un autre jour encore, en plein forum, il arrache un œil à un chevalier romain qui lui adressait quelques reproches trop libres. Etonnons-nous maintenant des crimes de son fils<sup>1</sup> ! L'historien attirera notre attention sur l'ignominie du père de Vitellius, qui avait dépassé les limites de la flatterie la plus éhontée. Il n'abordait Caligula que la tête voilée en se tournant, se re-

1. Dans un article du *Mercure de France*, 1913, M. Mazel avance l'hypothèse que Néron aurait été le fils de Caligula. Elle est nouvelle, ingénieuse, fort bien présentée. Au point de vue de l'hérédité, Néron n'aurait rien à gagner ni à perdre.

tournant et se prosternant. Il implora de Messaline le suprême honneur de la déchausser, et, l'ayant obtenu, il garda son brodequin droit, qu'il porta désormais entre sa toge et sa tunique ; et, de temps en temps, il le baisait.

Il faut reconnaître dans *Les douze Césars* de Suétone l'avènement de l'histoire anecdotique dont nous sommes aujourd'hui plus friands que jamais. Et il faut y reconnaître aussi une nouvelle conception de l'histoire. Avec sa tranquillité coutumière, Suétone rompt la tradition de tous les historiens qui l'ont précédé. Salluste comme César, Tite-Live comme Salluste, Tacite comme Tite-Live composent leur histoire chronologiquement. Ils nous racontent année par année, consulat par consulat ce qui s'est passé. Ils sont avant tout des annalistes. Et, malgré l'admiration qu'ils nous inspirent, cette méthode nous paraît souvent aussi fastidieuse que peu artistique. Ils en sauvent bien la monotonie par les grands tableaux qu'ils peignent, par les scènes dramatiques qu'ils organisent, par les assauts d'éloquence où ils engagent leurs personnages. Il n'en est pas moins vrai que tous les événements, projetés sur le même plan, diffèrent seulement les uns des autres par l'épaisseur que leur donne l'écrivain. Ces œuvres, sur tant de points excellentes, manquent de perspective. La composition en est toujours rudimentaire. Suétone, lui, affecte de ne tenir aucun compte de la chronologie. Il suit un autre ordre que ses devanciers. Il commence par nous dire tout ce qu'il sait de la famille du César et de son enfance et de sa jeunesse ; puis ce qu'il a fait de bien dans l'admi-

nistration de l'Empire et dans la guerre ; puis quels ont été ses fautes, ses vices, ses crimes ; puis les appréhensions, les craintes, les terreurs, les pressentiments qui l'ont assiégé ; puis sa mort. Ce n'est que lorsqu'il est étendu sans vie, prêt à être enterré ou à être jeté à l'égout, qu'il nous le décrit physiquement, comme s'il avait attendu l'immobilité funèbre pour le contempler en face, et comme s'il voulait disputer à la mort l'image du monstre incroyable que le monde ne reverra plus. Cette composition a quelque chose de dramatique que l'auteur n'a peut-être pas prémédité.

Il y a mieux. On sait quelles libertés les prédécesseurs et les contemporains de Suétone prenaient avec la vérité historique. Leur amour de l'éloquence les entraînait à prêter à leurs personnages des discours que ceux-ci n'avaient jamais prononcés ou même à refaire les discours dont ils avaient sous les yeux le texte authentique. En sa qualité d'archiviste, Suétone s'interdit ces embellissements oratoires. Qu'il analyse les lettres d'Auguste ou les testaments des trois premiers Césars, il reproduit avec une fidélité presque servile les expressions dont ils se sont servis. Tacite ne se résignait point à alourdir son texte du relevé minutieux des détails et de l'énumération des chiffres. Mais Suétone n'a pas ces scrupules d'artiste. Il est trop heureux de pouvoir nous répéter le mot qui a été dit, la seule parole historique. Il ne s'oppose point aux autres historiens et n'essaie pas de s'exalter à leurs dépens. Cependant, à une ou deux reprises, on a cru deviner en lui une légère critique de Tacite, qu'il connaissait, qu'il admirait et dont les *Histoires*

avaient paru avant son livre. Tacite, au moment où Othon va se débarrasser de Galba, lui avait mis dans la bouche une longue et belle harangue aux soldats. Mais cette harangue était plus qu'inutile : elle était invraisemblable, puisque les soldats lui étaient déjà tous acquis. Suétone ne lui fait prononcer qu'un seul mot ; et il conclut : « Ce fut là tout son discours. » De même, à propos de Néron, Tacite avait insinué que le Prince avait l'habitude de signer des vers qui n'étaient pas de lui. Mais Suétone a vu, a lu, a tenu entre les mains les poésies de Néron et les brouillons de ses poésies. « Il faisait, dit-il, des vers facilement, sans peine, et n'avait pas besoin, comme certains écrivains le prétendent, de publier ceux des autres sous son nom. » Il est difficile de ne pas comprendre Tacite dans ces « certains écrivains ». Si Suétone n'avait pas été le brave homme qu'il fut, s'il avait versé dans le pédantisme, s'il avait invoqué, à l'occasion de ces vétilles, les droits sacrés et imprescriptibles de la vérité, il aurait malmené, au nom de la science, une des plus belles imaginations de Rome et de la littérature romaine. Il ne l'a pas fait ; et il a eu raison.

Il a eu raison, parce qu'en dépit de son exactitude, de son louable amour du document et de sa nouvelle conception du rôle de l'historien, son histoire n'est pas plus vraie que celle de Tacite. Je dirai même qu'elle l'est moins. Ses tranquilles récits forment un réquisitoire plus accablant contre les empereurs que les sombres tableaux de Tacite éclairés de lueurs sinistres. Il a réussi, ramassé, entassé des milliers de faits qui les condamnent sans appel et qui, en même

temps, semblent les ressusciter à nos yeux. Et pourtant il ne nous donne pas la même impression de vie et de vérité que l'auteur des *Histoires* et des *Annales*. Cela vient de ce qu'il ne se préoccupe aucunement d'expliquer l'âme de ses personnages. Il les étudie avec le même désintéressement qu'il étudierait les mœurs des grands fauves. Il enregistre et décrit leurs actes sans en chercher le pourquoi. Il a l'air de nous dire : « Oui, c'est ainsi qu'ils agissaient. Ne m'en demandez pas la raison. Je l'ignore. D'ailleurs, y en a-t-il une ? » Tacite n'oublie jamais qu'il a devant lui des hommes. Si grand, si extraordinaire, si abominable, si invraisemblable que lui paraisse le criminel, il n'est content que lorsqu'il a découvert en lui des mobiles qui nous le rendent intelligible et qui, par conséquent, le rattachent à l'humanité. Un Michelet s'acharne à trouver le malade dans l'homme bien portant, Charles-Quint, Rabelais ou Richelieu. Tacite, lui, met le même acharnement à faire ressortir dans le malade l'homme doué de raison et volontairement infâme. Le Néron de Suétone a des allures d'histrion en délire et une démarche de fou incompréhensible ; le Néron de Tacite est réfléchi, dissimulé avec méthode, cruel avec précision, moins étrange, mais dix fois plus redoutable. En somme il y a souvent entre Suétone et Tacite la même différence qu'entre un drame romantique et une tragédie classique. Les documents et surtout la couleur locale sont du côté de Suétone, la vérité historique et morale du côté de Tacite.



Ces réserves faites, l'ouvrage de Suétone n'en est pas moins extrêmement précieux. N'aurait-il que cet avantage de nous prouver que Tacite, dont on aurait pu suspecter la bonne foi, n'avait point exagéré, il faudrait lui être reconnaissant de l'avoir écrit.

Il est l'écho le plus authentique de tout ce qui se disait à Rome sur les Césars. « Suétone, écrit M. Macé, a été certainement un des auditeurs les plus attentifs de ces lectures publiques où le conférencier faisait l'oraison funèbre des victimes de Domitien ou celle des proscrits de Néron. Pline nous a décrit ces fêtes littéraires. On allait pieusement écouter l'éloge des malheureux dont on n'avait pu honorer les funérailles. » Mais Suétone n'a pas seulement recueilli les opinions du monde patricien : il a écouté les bruits qui circulaient dans la foule ; il a interrogé les artisans ; il a fait parler les petites gens. Toutes les rumeurs de la place publique ont collaboré à son histoire. Et il en est sorti une galerie de portraits, les plus hauts en couleur de la littérature latine.

Le monstre y domine ; mais il s'en faut que tous soient des monstres ; et même les monstres ont encore des parties d'honnêtes princes. Suétone est admirablement impartial. D'abord il respecte Jules César, et il aime Auguste, le seul empereur qui ait trouvé grâce devant les patriciens. Il l'aime pour son règne glorieux, pour son génie d'administrateur,

et aussi parce qu'il voit en lui un des plus complets et un des plus fins représentants de la culture classique. C'est peut-être dans sa *Vie d'Auguste* que se manifestent le plus complaisamment ses goûts de grammairien et d'érudit lettré. Mais son admiration ne l'empêche pas de nous signaler les opprobres dont la jeunesse d'Octave fut flétrie, et, quand il arrive au portrait physique, qui est séduisant et beau, de noter pourtant que son corps était parsemé de taches, et que les démangeaisons et l'usage fréquent d'une brosse rude l'avaient couvert de durillons pareils à des dartres. Il éprouve une vive sympathie pour Titus et pour Vespasien qui, malgré ses affaires véreuses, avait rendu la paix à l'Italie, protégé les arts, et, le premier, constitué sur le fisc une pension annuelle aux rhéteurs grecs et latins.

En dehors de ces quatre Césars qu'il juge très favorablement, il n'hésite jamais à nous indiquer ce qu'il y eut de bon chez les autres. Et tous les Césars ont eu d'heureux débuts. On salua dans le jeune Néron les délices du genre humain. Cet idiot de Claude — mais l'était-il autant que les beaux esprits le prétendaient ? — faisait preuve d'une politesse touchante et d'une simplicité de vie digne de l'âge d'or. Il s'excusait près des tribuns qui l'abordaient au tribunal d'être obligé, dans un espace aussi étroit, de les laisser debout ; et il célébrait, comme un simple particulier, les fiançailles de sa fille. Il se montrait bon et humain. Ayant appris qu'un certain nombre de citoyens, pour s'épargner l'ennui de soigner leurs esclaves malades, les faisait exposer dans l'île d'Esculape, il décréta que les esclaves ainsi

abandonnés seraient libres, et qu'en cas de guérison, ils n'appartiendraient plus à leurs maîtres.

Caligula, lui-même, fut d'abord un homme excellent, ennemi des délateurs, ami de la vertu. Il donna environ seize mille francs à une affranchie qui, dans les plus affreuses tortures, avait gardé le silence sur les crimes de son maître. Il chassa de Rome les inventeurs de débauches. Encore un peu, il les eût fait jeter à l'eau. Aussi l'adorait-on. Quand, derrière le convoi de Tibère, il entra dans la ville et s'avança entre les autels au milieu des victimes et des torches ardentes, la foule délirante de joie se porta à sa rencontre et lui criait sa tendresse : « Te voilà mon astre, mon cher petit, mon cher mignon ! »

Oui, tous ont bien commencé ; tous se sont annoncés comme des princes modérés, équitables, généreux, ou, du moins, très supportables. Il semble même que leurs vices de jeunesse aient d'abord été intimidés par la majesté et par la responsabilité du pouvoir. Mais le mot de Tibère : « Vous ne savez pas ce qu'est l'empire : une énorme bête féroce ! » est un des mots les plus sincères qu'il ait prononcés. Tout à coup leur puissance illimitée leur monte à la tête ; leurs yeux se voilent ; ils font encore quelques pas ; ils chancellent et s'abattent dans le crime et dans l'infamie. Chez Tibère, l'homme aux lentes mâchoires, dont la nature réfléchie, la tristesse, et jusqu'au sombre coloris de ses vices plaisent à l'imagination germanique, et que les historiens allemands ont essayé de réhabiliter, la crise ne se produit que sur le tard. Tibère est une âme forte qui se possède, qui se surveille, qui se défie du monde entier et

d'elle-même, qui se barricade contre les Furies. Mais elles sont là, accroupies à sa porte ; et elles entreront ; et, n'ayant pu dévorer l'homme, elles se jetteront sur le vieillard. Tibère est une exception : les Caligula, les Claude, les Néron, les Domitien succombent presque immédiatement. Il en eût été, sans doute, de même de Titus s'il avait vécu. Quand on lit Suétone, on apprend à se méfier des princes qui sont trop généreux à l'aurore de leur règne et qui ont les larmes trop faciles.

Ils succombent au vertige. Les actes et les mots de Caligula en sont peut-être l'exemple le plus saisissant. Comme ses flatteurs lui répétaient qu'il surpassait la grandeur de tous les princes et rois, il s'attribua la majesté divine, ce qui était assez logique. Le voici dieu. Il fait venir de Grèce les statues de dieux que leur perfection ou le respect des peuples avaient rendues le plus célèbres ; et il ordonne qu'on leur ôte la tête et qu'on mette à la place la tête de ses statues, à lui. Puis le désir lui vient de jouir lui-même des hommages de la foule. Il veut qu'on l'adore, non dans le marbre, mais en chair et en os. Il prend l'habitude d'aller au temple de Castor et Pollux, sur le Forum : il se campe entre les images des Deux Frères et s'offre aux adorations des fidèles. Une fois bien pénétré de sa divinité, ce dieu lâché dans le monde devient un tigre. Son aïeule Antonia s'efforce de le calmer : « Rappelez-vous, lui répond-il, que tout m'est permis et envers tous ! » Un gladiateur, qui s'exerçait avec lui à la baguette, se laisse tomber, volontairement, par flatterie. Caligula se précipite et le perce d'un poignard. Au moment de

faire un sacrifice, il s'empare du vêtement de ceux qui tuent les victimes et de leur massue assomme le sacrificateur. Dans un splendide festin, tout à coup, il éclate de rire. Les consuls, assis à ses côtés, lui demandent doucement pourquoi il rit : « C'est que je songe, dit-il, que d'un signe de tête, je puis vous faire égorger tous deux. » Quand il embrassait sa femme, il lui disait : « Cette belle tête tombera quand je voudrai. » Et il disait encore : « Pourquoi n'anéantirais-je pas les poèmes d'Homère ? » Représentez-vous l'homme qui parle ainsi : grand, le teint d'une pâleur morbide, le cou très mince et les jambes grêles, les yeux enfoncés, les tempes creuses, le front large et dur ; il est tourmenté par des attaques d'épilepsie ; il ne dort pas plus de trois heures chaque nuit ; il reste assis dans son lit les yeux ouverts ou rôde sous de longs portiques où il invoque le retour de la lumière. Ses courts sommeils sont pleins de cauchemars dont les spectres poursuivent ses insomnies. Il rêva une nuit que la mer lui parlait. Il n'a pas vingt-neuf ans. Il les aura à peine, lorsque, sous une voûte du Palatin, des conjurés sauteront sur lui et lui enfonceront leurs épées dans le bas-ventre, au cri de ralliement : *Redouble*.

Ils avaient tous commencé par ne pouvoir supporter ni la vue ni l'odeur du sang. Néron ne se décidait pas à signer une condamnation à mort. Domitien témoigna encore plus de sensibilité. Il résolut de défendre qu'on immolât des bœufs. L'idée d'un bœuf tué lui tournait le cœur. Mais brusquement ils se familiarisent avec l'image des tortures et des supplices. Non seulement ils ne craignent plus de faire

mourir ; mais ils raffinent sur le meurtre. « Fais en sorte qu'ils se sentent mourir ! » criait Caligula en livrant les condamnés au bourreau. Ils excellent à leur préparer des surprises épouvantables. Domitien ne prononçait jamais un arrêt de mort sans un préambule de clémence ; et il n'était jamais aussi aimable qu'envers les gens qu'il allait faire crucifier ou décapiter. Ils organisent des coups de théâtre et travaillent les péripéties de l'agonie. Néron assistait aux dernières convulsions des suppliciés avec la curiosité d'un savant qui suit une expérience. A travers cette habile gradation des souffrances, ils ont l'air de chercher un secret qui leur échappe éternellement. Ils interrogent les yeux dilatés par l'angoisse ; ils écoutent on ne sait quoi dans les râles. La mort exerce sur eux une étrange fascination. C'est leur étude constante et leur carrière. Ils ne la donnent si souvent que pour essayer de la connaître.

Car ils l'attendent. Ils l'attendent en tremblant, entourés de cadavres. Ils vivent dans de continuelles alarmes, et dans des fumées de pressentiments, de présages et de songes. La vieille Athalie n'est pas plus affolée qu'eux à l'approche de la fin. Domitien ne tient plus en place. Il s'impatiente, il s'énerve. Depuis huit mois on entendait à chaque instant des coups de tonnerre : « Eh bien, s'écria-t-il, qu'il frappe où il voudra ! » Cependant il va consulter la déesse de la Fortune dont le temple s'étage, comme une ville, sur la pente de Préneste. La déesse ne lui annonce que des malheurs et du sang. Il s'adresse à l'astrologue Asclétarion. Furieux de ses réponses : « Dis-moi donc, s'écrie-t-il, comment tu mourras

toi-même ! » — « Déchiré par les chiens » répond l'astrologue. Aussitôt Domitien ordonne qu'on le tue et qu'on l'ensevelisse avec le plus grand soin. Mais, pendant qu'on exécutait son ordre, un orage soudain dispersa le bûcher, et des chiens se disputèrent le cadavre à demi brûlé. L'empereur se sentit perdu.

Ces hommes effrénés n'obéissent plus qu'aux devins, aux diseurs de bonne aventure, aux sorcières, aux vendeuses de philtres, aux conjurateurs de maléfices. On soupçonne que Vitellius hâta la mort de sa mère en la privant de nourriture, parce qu'une devinèresse du pays des Cattes lui avait prédit un règne long et tranquille, s'il lui survivait.

Les prouesses de l'astrologue Seleucus remplissent Othon d'assurance et de sécurité. Galba, sur le point d'être assassiné, a rêvé que la Fortune le menaçait de lui reprendre ses dons. Dès la pointe du jour, il envoie préparer un sacrifice à l'innocente déesse et court lui-même à Tusculum. Mais il ne trouve qu'un feu éteint sur l'autel, et, à côté, un vieillard en habit de deuil qui portait de l'encens dans un bassin de cristal et du vin dans une coupe de terre. Quel était ce vieillard ? D'où venait-il ? Suétone ne se le demande même pas. Il a l'âme aussi superstitieuse que ses personnages. Toutes les superstitions de l'Occident et de l'Orient se sont abattues sur Rome et principalement sur cette petite éminence du Palatin où s'entassaient les palais. Elles en sont les chauves-souris et les orfraies.

A mesure que nous lisons la *Vie des Douze Césars*, la question que se posait Napoléon, nous

nous la posons à notre tour : « Pourquoi les Romains ne se révoltaient-ils pas contre les Césars ? » Suétone ne nous l'explique pas plus que Tacite. Mais avaient-ils besoin de nous l'expliquer ? Les Romains ne se révoltaient pas pour la bonne raison que les Césars étaient populaires, que leur pouvoir s'appuyait sur le peuple, qu'ils satisfaisaient incessamment et magnifiquement les appétits du peuple. Leur condamnation est encore plus la sienne. Ce n'était guère que l'aristocratie qui avait à souffrir des Empereurs. Ils la décimaient. Le peuple se gardait bien de la suivre dans ses tentatives d'insurrection et de prêter la main à ses complots. Il s'accoutumait à la voir mourir, comme à la fin « du siècle des lumières », il s'est habitué, pendant des mois, à voir passer la charrette révolutionnaire. Et puis il ne faut pas que l'abcès purulent du Palatin nous cache le monde. Les provinces étaient mieux administrées sous l'Empire que sous la République des Verrès. Toutes les richesses et toutes les voluptés de l'univers affluaient à Rome. Les débauches impériales n'étaient point de nature à inspirer de la répulsion au peuple, qui en profitait dans une large mesure. Suétone lui-même insiste, en homme qui les aimait et qui s'en réjouissait, sur la magnificence et sur la variété des Jeux et des Spectacles dont les Césars amusaient leurs inquiétudes, trompaient leurs remords et surtout s'attachaient la faveur de la foule. Il nous décrit les fabuleuses représentations du cirque avec un plaisir émerveillé, et sans jamais oublier le trait caractéristique. Combats d'infanterie et de cavalerie, batailles navales, massacres de bêtes,

hécatombes d'hommes. Domitien présidait en sandales, couronné d'or, vêtu d'une toge de pourpre. A tous les engagements de gladiateurs, on apercevait, assis à ses pieds, un nain habillé d'écarlate, dont la tête était petite et difforme. L'Empereur s'entretenait familièrement avec lui. Quel tableau et quelles couleurs !



Ainsi, peu à peu, sans que Suétone ait ambitionné de faire une peinture complète des mœurs de l'Empire, son livre déroule sous nos yeux le panorama de la Rome Impériale, avec l'odeur de ses sacrifices, ses vapeurs de sang, ses prodiges, ses somptuosités, ses égouts, ses cadavres que des hommes traînent en courant ou que des fossoyeurs improvisés enterrent avec hâte, ses empoisonnements dans des coupes d'or, ses empereurs qui ressemblent tantôt à des brutes féroces et triomphantes, tantôt à des brutes traquées. Ce ne sont que des documents entassés ou juxtaposés, mais que notre imagination organise. Et quelquefois une scène s'en détache qui révèle, je ne dis pas le grand artiste, mais un artiste.

Montesquieu admirait son récit de la mort de Néron, comme un des plus beaux récits que nous ait légués l'antiquité. C'est vrai ; on l'a refait bien des fois, après et d'après lui, et c'est toujours le sien qui est le plus dramatique. Tout l'art de Renan ne vaut pas ici la simplicité du vieil archiviste qui ne se permet aucune réflexion sur le cabotinage suprême du misérable, qui ne fait aucune dépense

inutile de psychologie, qui n'affecte aucune attitude de dilettantisme supérieur, et qui estime que la réalité parle assez d'elle-même.

Et pourtant je ne sais si je ne préfère point encore au récit de la mort de Néron les dix lignes qu'il a consacrées à celle de Vitellius : « On lui lia les mains derrière le dos ; et, la corde au cou, les vêtements lacérés, demi-nu, on le traîna sur le forum, au milieu des projectiles et des outrages, tout le long de la Voie Sacrée. On lui tirait par les cheveux la tête en arrière, comme on le fait aux criminels, la pointe d'un glaive sous le menton, pour le forcer de montrer son visage et l'empêcher de baisser le front. Les uns lui jetaient de la boue et des ordures ; les autres l'appelaient en vociférant goinfre et incendiaire ; des gens du peuple raillaient jusqu'aux défauts de son corps : sa taille énorme, sa face que l'ivrognerie encore plus que la nature avait empourprée, son obésité, et sa jambe éclopée jadis par le choc d'un quadriges, du temps qu'il enseignait à Caligula l'art de conduire les chars. Enfin, quand on fut aux Gémonies, à petits coups on le déchira et on l'acheva, puis, avec un croc, on le traîna au Tibre. » Rien de plus. Mais que nous faudrait-il de plus ?



Sa matière encore plus que son art assurait à Suétone un immense succès. Sa réputation traversa le Moyen Age sans en être obscurcie. On ne se lassa point de copier la *Vie des douze Césars*. Eginhard en était nourri, lorsqu'il composa vers 820 la *Vie de*

*Charlemagne.* Jean de Meung s'en inspirait, dans le *Roman de la Rose*, pour nous montrer les documents sur la Rome des Empereurs.

Cependant son livre n'est point de ceux dont la lecture soit salutaire et fortifiante. Il s'en exhale trop de miasmes. On y voit comment les vices monstrueux sont abominablement châtiés, mais on y voit surtout ces vices. On y découvre jusqu'où peut aller la perversité humaine ; et ce n'est pas sans danger. Plus d'un tyran des Républiques italiennes retira de Suétone un sauvage désir d'imiter les Césars. Il me souvient que, jadis, j'eus l'occasion d'approcher, dans une République de l'Amérique du Sud, au lendemain de la chute d'un dictateur, un homme qui l'avait intimement connu. J'appris que Suétone était son livre de chevet, et qu'il savait presque par cœur la *Vie des douze Césars*. L'image de cet ambitieux qui n'était point sans valeur, de ce tyran manqué, avidement penché sur son Suétone, m'est toujours restée dans la mémoire. Il y cherchait des moyens de domination et il y mesurait la faiblesse et la lâcheté des hommes. Mais c'est aussi la preuve que ce livre est demeuré très vivant et qu'il répond à une curiosité qui se prolonge à travers les âges. L'Histoire anecdotique, dont Suétone est le premier et le plus brillant représentant, n'est certes pas la plus noble forme de l'Histoire ; mais c'est peut-être celle qui garde le plus longtemps son intérêt et, s'il ne s'agissait des Douze Césars, je dirais sa fraîcheur.



## L'HISTORIEN DES RÉVOLUTIONNAIRES

G. LENOTRE

M. Lenotre revient des Archives. Il traverse la vieille librairie où il a coutume de s'arrêter et dont ses ouvrages occupent parmi les casiers ceux qui sont toujours le plus dégarnis vers le soir. Un solide bourgeois bien en chair avec quelque chose d'un officier à qui sa retraite aurait donné de l'embonpoint. Il entre dans le bureau de son éditeur et tout le bureau s'illumine de sa présence. La bonne humeur, l'esprit du terroir français, les souvenirs de quarante ans de Paris, les histoires mystérieuses, et l'Histoire sont entrés avec lui.

La première impression qu'on reçoit de ce vieil homme étonnamment jeune est une impression de bonté. On se dit : Quel brave homme ! » Il sourit, et on se dit : « Comme il est fin ! » On regarde ses yeux, ses petits yeux embusqués sous les rides, qui passent si rapidement de la gaîté la plus vive et la

plus brillante, et quelquefois la plus malicieuse, à la gravité la plus aiguë ; et l'on se sent devant un observateur qui pourrait être redoutable, si toute sa physionomie ne vous promettait en définitive une indulgente compréhension.

Il s'est assis et il n'a pas allumé sa cigarette que déjà les choses ordinaires de la vie ont pris un intérêt extraordinaire : un mariage dans son quartier, un changement de bonnes, un autobus manqué, un parapluie perdu. Je n'entendrai jamais parler de parapluies perdus sans songer à cette maxime de son vieil ami Hébrard, qu'il nous répétait un soir : « Le parapluie n'aime pas son maître. » Les parapluies d'Hébrard s'ingéniaient à en confirmer la justesse. Figurez-vous qu'un jour le directeur du *Temps* partit pour Avesnes où Lenotre avait sa maison de campagne et l'attendait. Ce jour-là, il en avait acheté un plus beau que d'habitude. Monté dans le wagon, il l'avait posé délicatement sur la banquette en face de lui. Arrivé à destination, il sort brusquement de son rêve ; il se lève, et ses yeux tombent sur ce parapluie tout neuf dans sa gaine luisante. Il pense aussitôt à l'infidélité si souvent constatée chez ses pareils ; il le prend et le remet au chef du train en lui disant : « Voici un parapluie qu'un voyageur a oublié. » M. Lenotre ne rencontre que des gens curieux ou des gens qui lui en rappellent de plus curieux encore. Cela ne m'étonne pas quand il s'agit, — pour ne parler que des morts, — d'Hébrard, de Sardou, d'Alexandre Dumas fils ou de l'impératrice Eugénie. Mais tous ceux qui l'approchent lui découvrent, je ne sais comment, leur

petit fond d'originalité. Il retient leur accent, leurs gestes, leurs tics, le détail qui fait qu'on les reconnaît entre mille.

Des hommes d'aujourd'hui ou d'hier il passe aux hommes d'autrefois et à ceux qui ne sont plus que des noms enfouis sous la poussière des archives. Et il ne nous semble pas que nous ayons quitté le monde des vivants. Il nous entretient des Montagnards, des Girondins, des Vendéens, des Chouans, non en historien, mais en contemporain et en contemporain qui a été leur familier. C'est avec eux qu'il a vécu tout son après-midi ; c'est avec eux qu'il passera toute sa soirée. Il les connaît ; cependant il voudrait les mieux connaître ; et de temps en temps son regard vous interroge comme si vous les aviez connus, vous aussi, et si vous pouviez répondre à la question qu'il se pose. Car il a au plus haut point le sentiment de ce qu'il y a d'impénétrable dans les êtres ; et même, quand il sait d'eux tout ce qu'on peut savoir, il estime qu'il sait encore peu de chose. L'énigme de la personnalité humaine le passionne, et toutes les énigmes, et les crimes qui sont les plus troublantes de toutes. C'est pour cela qu'il aime tant la Révolution et la *Gazette des tribunaux*. La mémoire de cet homme excellent est une prodigieuse galerie de criminels. Il en prend un, puis un autre ; et aucun humour ne vaut le mélange de bonhomie, d'inquiétude, d'étonnement moral et de résignation philosophique, avec lequel il les propose et les soumet à vos réflexions.

Les heures s'envolent ; le moment est venu pour lui de regagner son logis. Mais ce n'est pas à travers

le Paris d'aujourd'hui qu'il s'acheminera vers la rue Vaneau ; c'est à travers le Paris de la Révolution. Il suivra peut-être les rues que vous suivriez ; mais il y verra ce que vous n'y verriez pas : des maisons qui n'existent plus, — celle de Danton par exemple à la place même de sa statue, — et aux fenêtres des maisons qui subsistent encore des têtes jeunes et vivantes, telles qu'elles étaient avant de rouler au pied de l'échafaud. Sa maison à lui est moins tragique, mais dans son genre tout aussi fabuleuse. Il y habite le même appartement depuis cinquante ans ; et il en est un jeune locataire, si l'on songe que les personnes qu'il a au-dessus de lui occupent leur logement depuis 1848 et que celle qu'il a au-dessous occupe le sien depuis cinquante-deux ans.

Il monte paisiblement ses cinq étages, les poches bourrées de notes qui grossiront ses dossiers et la mémoire toute pétillante de petites nouvelles et d'impressions qui feront la joie de sa famille. Il ne va plus jamais dans le monde où pourtant il a eu tant de succès. Il réserve aux siens la fête de son esprit. Et après son dîner il entre dans son musée. Son salon et son cabinet de travail ne sont en effet qu'un musée révolutionnaire. Vous y trouvez, entre autres précieuses reliques, la table à manger du Temple ; la clef du cachot de madame Roland ; un petit couteau du Dauphin ; le réveille-matin de Cléry, qui sonna à cinq heures le jour de l'exécution du Roi ; un cordon de sonnette qu'agita plus d'une fois la main de Marie-Antoinette ; un roman qu'elle avait demandé dans sa prison, le dernier qu'elle lut peut-être : *Evelina ou l'Entrée d'une jeune personne*

*dans le monde, par Miss Burney, traduit de l'anglais, Genève, chez Paul Barde, MDCCLXXXIV. Plus loin, voici un sabre qui avait été enterré au manoir de Cadoudal, et des piques de quatre-vingt-treize qui ont un air de trophées farouches apportés de chez les sauvages. Les autographes ne manquent pas. J'en ai noté un de Santerre : Le 19 juillet 1793. Livré une tonne de 60 pots de bière rouge. Etat de livraison de bière faite aux représentants du peuple. Que dites-vous de cette livraison de bière rouge signée Santerre ?*

Ses dossiers, ses archives, amassés au cours d'un demi-siècle, tapissent tout un mur de son cabinet de travail. Il s'est mis à sa table. Il est pris, entraîné, absorbé par ses Conventionnels, ses Chouans, ses traîtres, ses espions, ses aventuriers, tout le délire contagieux qui s'empara de Paris et de la France. Vers une ou deux heures du matin, sa tâche est finie. Il prend alors un des derniers romans parus. Il s'évade de la réalité sanglante. Il ne déteste pas l'idylle. Et rien ne lui est plus agréable que de lire, avant de s'endormir, un aimable récit qui ouvre sur l'humanité une autre fenêtre que la lunette de la guillotine.

Jadis Sardou avait fait suspendre à sa porte une pancarte ainsi conçue : *J'ai dû condamner ma porte. Aucun visiteur n'est plus admis. On est prié de m'écrire. Victorien Sardou.* M. Lenotre n'a pas mis la pancarte ; mais j'avertis ses admirateurs et les jeunes historiens qui le considèrent comme un maître, un conseiller et un guide, qu'il faut la tenir pour existante. Il est l'invisibilité en personne, le

matin parce qu'il se repose, le reste du jour parce qu'il travaille. *On est prié de lui écrire.* Seulement cet homme, le plus obligeant du monde, vous répond toujours de venir.



Pas de vie plus égale, plus unie que la sienne. Il s'appelle de son nom patronymique Gosselin ; mais il était parfaitement en droit de donner une seconde illustration au nom de Lenotre, car sa bisaïeule paternelle descendait du célèbre intendant des jardins de Louis XIV. Normand par son père, lorrain par sa mère, il est né le 7 octobre 1855 à Pépinville entre Metz et Thionville dans un château que son grand-père avait acheté pour le sauver de la destruction et où l'on comptait cinquante-deux chambres. (Nos pères ne connaissaient pas leur bonheur.) Il a parmi ses ancêtres des officiers, des propriétaires terriens, des fonctionnaires. Son grand-père paternel était un colonel du Génie ; son père fut chef du personnel au ministère des Finances. Il sort de cette bourgeoisie profondément enracinée dans sa terre et dans ses traditions, de ces gens de la vieille France dont il a, dans un livre délicieux, célébré les vertus, les bonnes manières, la délicatesse et la politesse du cœur.

L'enfant fit ses classes, jusqu'à quinze ans, au collège des Jésuites de Metz, comme le maréchal Foch, le général de Maud'huy et François de Curel. Les études y étaient excellentes. Les Jésuites soupçonnèrent-ils, avant même qu'il en eût pris conscience, sa vocation d'historien ? En tout cas, il

eut chez eux un premier prix de narration française sur ce sujet : *Louis XVII séparé de sa mère*. De fait, l'histoire l'attirait déjà, l'histoire racontée par ceux qui l'avaient vue ou vécue. Ses deux grand'mères avaient commencé à le familiariser avec les Révolutions en l'entretenant des souvenirs qu'elles avaient gardés de 1830 et de 1848. Elles étaient toutes deux très bonapartistes. Madame Gosselin, ancienne élève d'Ecouen, avait orné son alcôve des portraits de madame Campan et du chancelier de la Légion d'honneur, Lacépède. Madame Bertrand, fille d'une bonne maison bourgeoise de Metz, et qui était la piété même, rendait grâce à Napoléon III d'avoir sauvé la France de la république. En 1870, le jeune Lenotre allait entrer en seconde. Sa famille émigra à Nancy, et on l'envoya au collège de la Malgrange, tenu par des prêtres séculiers dans un ancien château du roi Stanislas. Il y eut pour petit camarade Maurice Barrès. On y donnait des comédies comme chez les Jésuites ; et il se rappelle encore, à la représentation d'un *Pierre le Grand à Saardam*, l'émerveillement de ce petit nouveau qui assistait pour la première fois à une pièce de théâtre. Mais M. Gosselin fut nommé au ministère des Finances, et son fils devint un Parisien. Il passa son examen, entra dans la même administration que son père, y resta jusqu'à sa retraite et en retira une admirable expérience des bureaux qui le servit plus d'une fois dans ses études historiques et qu'il devait formuler en aphorismes comme celui-ci : « Une règle absolue de tout bon gouvernement est que l'Administration ne peut pas se tromper. »

Mais il avait rêvé d'être peintre : il l'était ; il l'a toujours été. Encore aujourd'hui, il partage toutes ses vacances entre la pêche à la ligne et l'aquarelle, et ses cartons de peintre sont presque aussi volumineux que ses dossiers. En même temps, il sentait s'éveiller en lui l'ambition d'écrire. Chaque année il faisait avec un ami un long voyage à pied, et l'année suivante ils reprenaient leur route où ils l'avaient interrompue. Une année, ils allaient jusqu'à Lubeck ; l'autre année, jusqu'à Copenhague. Il en résulta un petit roman, *l'Astre rouge*, qui parut à la librairie Didot. En 1883, Dentu, alors installé dans la Galerie d'Orléans, lui prit une *Histoire anecdotique des Salons de peinture de 1673 à nos jours*. Mais, son livre paru, il ne remit jamais les pieds chez son éditeur, tant il avait peur de lui avoir fait perdre de l'argent. Ainsi ses deux premiers ouvrages furent une histoire anecdotique et un roman.

Il lisait beaucoup, surtout des Voyages comme *le Rhin* de Hugo, des Mémoires et des romans historiques. Il adorait Dumas, et il avait bien raison. Nous paierions cher aujourd'hui un romancier qui saurait accommoder au goût du jour autant de verve et d'imagination. M. Lenotre n'est pas homme à renier dans son âge mûr ce qui a fait l'enchantement de sa jeunesse. On lui sera reconnaissant d'avoir rendu à Dumas un juste et bel hommage dans les premières pages du *Vrai Chevalier de Maison Rouge*<sup>1</sup>. Comment n'aurait-il pas été conquis par

1. Il lui en a rendu un autre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1919.

e Dumas des *Mousquetaires*, de la *Route de Vannes*, des *Mémoires* et des *Impressions de voyage*, qui disait un jour où il était en veine de style : « L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône et avec un bougeoir le tour de leur chambre qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis au sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes. Et encore peut-on se tromper. »

Il s'instruisait aussi en flânant sur les quais, et on suppose qu'il est arrivé plus d'une fois en retard à son bureau pour avoir exploré les boîtes des bouquinistes. Elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient jadis. La race des vieux marchands de bouquins dont Anatole France disait que « travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, ils finissaient par ressembler aux statues des cathédrales », s'efface et disparaît devant une plus jeune équipe qui sait le prix des livres et qui a même une déplorable tendance à le surfaire. Les livres rares y sont beaucoup plus rares. Et l'habitude se répand de les protéger des indiscretions en les enveloppant d'un papier de cristal. Ce sera la fin du bouquinisme. Mais autrefois, que d'occasions ! Il y avait des boîtes à deux, à quatre, à six sous, où affluaient de tous les coins de la France des brochures, des revues oubliées, d'anciens mémoires d'avocats, des monographies d'inconnus, des études d'académiciens de province sur un obscur petit

point d'histoire locale, quelquefois des manuscrits dépenaillés, débris de successions, fonds de tiroirs. On ne perdait presque jamais son temps à y plonger les mains. Il vous en restait toujours aux doigts un curieux document, l'amorce d'un drame ignoré, un peu d'âme humaine. Combien de beaux travaux sont issus d'une rencontre fortuite dans ces paperasses auxquelles la boîte du bouquiniste avait épargné l'injure de la hotte du chiffonnier ! Et quelles trouvailles parfois au milieu de ces livres poudreux, salis, débrosés, aux couvertures déchirées ! On n'aurait pas eu l'idée de les ouvrir si on les avait trouvés au fond d'une bibliothèque décente ; mais là, au grand air, je ne sais pourquoi, ils provoquaient la curiosité et souvent la récompensaient. C'est sur les quais que M. Lenotre a commencé sa riche collection de documents aujourd'hui introuvables ; c'est sur les quais qu'il a acheté ses premiers volumes dépareillés du *Moniteur*, de ce *Moniteur* qui va du 1<sup>er</sup> mai 1789 à la fin de la Convention et qu'heureusement la librairie Plon a réimprimé.

Mais son goût du théâtre, surtout du théâtre historique, et ses essais de reportage l'avaient conduit chez Sardou. Il n'a pas oublié son émotion lorsqu'il aborda pour la première fois ce Napoléon de la scène française. Je crois même que son imagination surexcitée lui fit prendre le domestique qui l'introduisit pour un laquais poudré de l'ancien régime.

Il admirait Sardou avant de le connaître ; quand il le connut, il l'aima, et Sardou le lui rendit. L'auteur de *Patrie*, de *Madame Sans-Gêne*, de *Thermidor* trouvait chez ce jeune homme l'enthousiasme d'un

disciple et des qualités dramatiques qui se révélèrent au grand public dans des pièces comme *Colinette*, un des modèles du genre. Mais Sardou n'avait pas seulement l'abondance, l'ingéniosité, la rapidité, l'invention des dramaturges espagnols. Il n'a pas été seulement un des peintres, léger peut-être, mais si amusant et parfois si perspicace, de la société légère du second Empire. L'amateur d'histoire, le collectionneur de documents rares, l'amoureux passionné du vieux Paris avait précédé en lui l'auteur dramatique ; et tout ce qui touchait à la Révolution l'intéressait furieusement. La Providence l'avait favorisé. Alors qu'il était encore élève à Henri IV, il avait rencontré dans une soirée la fille du menuisier Duplay, madame Le Bas, qui, à soixante-quinze ans, était restée très vive, très alerte et qui lui parla de Robespierre, du bon Robespierre, affectueux pour la jeunesse, comme si elle l'avait quitté la veille... Plus tard, il avait connu un vieux Parisien, le père Lenoir, qui, n'ayant point bougé de Paris pendant la Révolution, en avait été un des innombrables badauds. Le père Lenoir avait aperçu Robespierre, approché Danton, causé avec le baron de Batz. Quand il passait sous les fenêtres du deuxième étage au-dessus de l'entresol, à l'angle de la place de l'Odéon et de la rue Crébillon, il ne manquait pas de dire : « Voyez, c'était là qu'habitait Camille Desmoulins. » Plus tard encore, Sardou avait entendu son beau-père, M. Moisson, lui raconter son séjour chez madame de Combray qui était devenue, dans le roman de Balzac, madame de la Chanterie. Et à Marly, où il avait une propriété, les anciens avaient

vu la comtesse du Barry sur son perron de Louve-ciennes, agacer deux singes blancs qui sautaient après son mouchoir. Ces souvenirs et tant d'autres, Sardou ne les racontait pas : il les mettait en scène, il les jouait, comme il jouait tout son théâtre, comme il jouait toute sa vie, supérieurement.

M. Lenotre subit avec ravissement l'influence du magnifique diable-au-corps dont était possédé cet animateur à l'effigie napoléonienne. Mais déjà ses lectures, ses recherches et ses découvertes l'avaient amené à conclure que l'ordre harmonieux, la solidité apparente de l'histoire, telle qu'on nous la présente, ne résistent pas au regard de celui qui se faufile dans les coulisses. Pourtant, nous devrions savoir comment elle est faite, puisque nous la faisons ou que nous la voyons faire chaque jour sous nos yeux. Chaque jour des événements se produisent qui supposent des dessous ténébreux, des ramifications d'intrigues, peut-être des crimes. Notre imagination ou notre intuition s'attend à l'éclat du scandale. Puis ces événements s'éloignent comme les histrions du poète, « l'un emportant son masque et l'autre son couteau ». Ils se rapetissent, se décolorent. Ceux qui leur ont succédé les relèguent dans l'oubli ou ne les laissent survivre qu'à l'état de choses vagues et incomplètes. « C'est ainsi que l'histoire les recueille et les expose dans son froid musée. » Et M. Lenotre se disait : « Si on parvenait à rassembler tous les vieux papiers qui dorment dans la poussière des greniers de province, à tout fouiller, compulsier, classer, ne prouverait-on pas que ce musée n'est qu'une galerie de trucages, et que tout est à refaire ? »

En pensant ainsi, ce Lorrain réaliste et ce fin Normand répondait bien à l'esprit de son époque. Le temps des grandes généralisations était passé : celui du document était venu, et le règne de l'inédit. Les Mémoires ne nous suffisaient plus. Au delà des dépositions de témoins souvent intéressés à se grandir et à déformer la vérité, on découvrait des monceaux de pièces authentiques conservés dans les archives. A dire vrai, on les avait depuis longtemps découverts. Michelet n'en avait pas ignoré la valeur, ni Augustin Thierry. Mais ils décourageaient l'historien. Taine, pour en avoir parcouru des liasses et des liasses, avait bouleversé l'histoire de la Révolution. Ces entassements de paperasses recélaient une force explosive. M. Lenotre ne prétendait rien démolir. Il n'a jamais affiché aucune prétention. Il dit et répète qu'il ne fait que de *la petite histoire* et c'est même sous ce titre qu'il publie, tous les quinze jours, dans le *Temps*, des articles dont les lecteurs sont si friands. Je ne sais au juste ce qu'il faut entendre par petite ou grande histoire. La petite histoire est-elle celle qui s'occupe des petits hommes et des petits épisodes ? Mais les petits hommes ne sont point étrangers, hélas ! aux grands événements, et les petits épisodes sont marqués des mêmes passions que les plus grands. En somme, il y a l'Histoire qui est l'explication ou la représentation, aussi exacte, aussi vraie que possible, du passé. Parmi les historiens, les uns essaieront de dégager des faits établis les lois générales qui gouvernent les sociétés ; les autres s'attacheront de préférence aux relations diplomatiques, aux institutions ou aux opérations militaires ; d'au-

tres, dans leur insatiable curiosité des âmes, choisiront les époques les plus troubles et les plus durement secouées, pour y poursuivre leur étude patiente et minutieuse de l'homme : ils travailleront à étendre notre connaissance de la nature humaine et à fournir aux philosophes et aux sociologues des données plus certaines ; car enfin tout en histoire, comme en littérature, se ramène à la psychologie.

En 1894, M. Lenotre réunissait des articles parus au *Moniteur*, dans un livre intitulé *Paris révolutionnaire*. Il était déjà lui, le Lenotre des *Vieilles maisons, vieux papiers*, de *Tournebut*, du *Marquis de la Rouerie*, du *Baron de Batz*, du *Tribunal révolutionnaire*, du *Drame de Varennes*, de la *Mirlitantouille*<sup>1</sup>.



Lisez la préface du *Paris révolutionnaire* : elle est d'un peintre qui s'est fait écrivain. Il a besoin de voir les choses, leur figure et leur couleur. Il a dépouillé les Mémoires, les journaux de l'époque, les ouvrages des meilleurs historiens, et il a été frappé du peu de place que tient dans ces récits le monde extérieur. Où se trouvaient les Jacobins, les Feuillants, la Force, le Manège, le Tribunal révolutionnaire ? Qu'étaient exactement en Quatre-vingt-treize les Tuileries, l'Abbaye, la Conciergerie, l'Hôtel de Ville ? Lamartine, en écrivant ses *Girondins*, s'était félicité d'avoir personnifié partout les événements dans les acteurs. « C'est le moyen d'être toujours

1. Tous ces ouvrages ont été publiés à la librairie Perrin 1894-1925).

intéressant, disait-il, car les hommes vivent et les choses sont mortes ; les hommes ont un cœur et les choses n'en ont pas ; les choses sont abstraites et les hommes sont réels. » M. Lenotre n'admettra jamais que les choses soient abstraites. Il ne craindra pas de ressembler à l'original de La Bruyère qui savait que Nemrod était gaucher et Sésostriis ambidextre et qui connaissait le nombre de degrés que comptait l'escalier de la Tour de Babel. « Eh oui, s'écrie-t-il, je dirai la couleur du couvre-pieds de Robespierre, et je sais le nom de la femme de chambre de la citoyenne Danton. Je révélerai ce que Marat aurait mangé le soir à son souper, si Charlotte Corday ne l'avait, à tout jamais, débarrassé des soucis matériels de l'existence, et je ne cacherai pas de quelle étoffe était garni le fauteuil du président de la Convention. »

Rien ne lui coûte pour atteindre la vérité matérielle. Son chapitre sur *la Convention aux Tuileries* a exigé un interminable dépouillement des mémoires de tous les entrepreneurs chargés de transformer le vieux château, « auberge de nos rois, asile de nos Révolutions », dont nous ne possédons aucun plan à cette époque. Il a pu reconstituer celui de la maison de Danton. Elle avait été démolie : il s'est mis en quête des derniers locataires ; il est même tombé chez eux un jour de première communion. On lui a fait une place à table ; on lui a offert le café ; mais ses hôtes ne pouvaient le renseigner et l'ont adressé à d'autres locataires qui l'ont adressé à l'ancien propriétaire ; et il a fini par savoir que Danton, de sa salle à manger, voyait tout le passage du Commerce.

Il vous dira de quel côté à Saint-Sulpice sortit le cortège nuptial de Camille et de Lucile. Il se prend d'un intérêt affectueux pour les objets, le bois et la pierre, qui ont été les témoins silencieux de la tragédie ; il les suit dans leurs pérégrinations. Il vous apprendra que les lourds vantaux de la porte du Temple, avec leurs gros verrous et leurs énormes serrures, sont allés en 1855 remplacer, rue Saint-Claude, les battants de la porte charretière du comte de Cagliostro ! Il rend visite aux notaires. C'est chez un notaire du quartier de la Tournelle qu'il a mis la main sur le testament de mademoiselle de Robespierre, dernier chapitre d'un roman douloureux.

Il ne s'est pas contenté de battre Paris en tous sens ; il a couru la province. Il a vu à Blérancourt la maison de Saint-Just, dont les orties ont envahi le seuil à jamais clos, car on a muré la porte et une des fenêtres de l'ancienne façade. Il a vu Guise, la ville natale de Desmoulins, son fouillis de toits d'ardoises, ses fonderies, ses hauts fourneaux, et derrière toutes ces transformations, il a retrouvé « le type des honnêtes bourgades de province où la vie jadis se passait sans événements et sans secousses », de ces vieilles demeures bourgeoises au balcon de fer tordu, aux longues fenêtres accueillantes, d'où sont sortis un jour les porteurs de torches qui incendièrent la France. Pour écrire son *Drame de Varennes*, il est allé à Varennes ; il y est arrivé une nuit, le cœur battant, à la même heure que la tragique berline. Il n'oublie pas l'état du ciel dans ses tableaux. Il sait, par les journaux et par les précieux registres de l'Observatoire, quel temps il faisait tel jour, à telle

heure. Le soir où Charlotte Corday fut exécutée, le ciel était de feu du côté de Versailles et de Saint-Denis, et le tonnerre roulait d'un bout à l'autre de l'horizon. Lorsque Danton fut guillotiné, tous les arbres étaient en fleurs. Le matin de Thermidor, une petite pluie tomba jusqu'à neuf heures ; puis il y eut quelques éclaircies, mais le temps redevint gris et le resta pour le dernier jour de Robespierre.

Il a parfois des curiosités qui nous surprennent jusqu'au moment où, quand elles sont satisfaites, nous voyons combien il eut raison de les avoir. Vous êtes-vous jamais demandé de quelle manière le paralytique Couthon se rendait à la Convention ? Il est probable que cela ne vous intéresse guère. Cet hypocrite, dont les brusques poussées de violence sanginaire faisaient crever son masque de Tartufe, y allait : c'est malheureusement certain. Mais M. Lenotre veut savoir comment : à dos d'homme, dans une hotte ou dans les bras d'un gendarme ? Le problème a été résolu le jour où son arrière-petite-fille a offert au musée Carnavalet la chaise roulante dont il se servait, une espèce de fauteuil garni de velours jaune qu'il faisait mouvoir au moyen de deux manivelles. Eh bien ! voilà notre historien content. Couthon allait à la Convention en chaise roulante. Et après ? Après, lisez cette page :

On revoit à présent Couthon malade, souffrant de maux de tête extrêmement violents, secoué de nausées, brisé par de grands hoquets presque continuels, amolli par les bains prolongés, abattu par la souffrance, miné par la carie, se faisant poser sur son fauteuil mécanique et, par un prodige de volonté, les deux mains crispées

sur les moteurs comme sur les manivelles de deux moulins à café, partant seul vers la Convention, distançant les gens valides, évoluant parmi les embarras de la rue Saint-Honoré et sur les larges pavés du Carrousel. Ce devait être un effrayant spectacle que ce débris d'homme roulant avec un bruit de crécelle, les bras agités d'un perpétuel mouvement de rotation horizontale, le tronc penché en avant, les jambes mortes enveloppées de couvertures, suant, criant *gare!* emporté par sa machine travers la foule qui s'écartait stupéfaite, déconcertée du contraste entre l'aspect pitoyable de cet infirme et la terreur qu'inspirait son nom plus redouté, peut-être, que celui de Robespierre... *Couthon! c'est Couthon!*

Le danger de cette méthode, si nous n'avions pas à faire à l'historien le plus judicieux et le plus maître de son imagination, serait évidemment d'attacher trop d'importance aux détails pittoresques. Ils s'emparent de l'esprit, le remplissent, risquent de le détourner des objets les plus grands et de fausser les perspectives de l'histoire. Si on les prodigue par amour de la peinture, je dirai que, tout exacts qu'ils soient, ils ne sont plus vrais. Mais les choses ne sont pas pour M. Lenotre qu'un moyen de pénétrer jusqu'aux âmes. Il ne cherche à travers les circonstances accessoires que la physionomie réelle des faits. L'exemple de la chaise roulante de Couthon est saisissant. Ce paralytique qui se rue à la bataille haineuse et aux dénonciations meurtrières m'en dit plus sur la fièvre révolutionnaire qu'une séance de la Convention.

Nous ne sommes pas surpris que plus d'un confrère ait traité de romancier l'auteur de *Vieilles maisons, vieux papiers*. Cette critique dédaigneuse est un bel éloge. M. Lenotre a d'admirables dons d

romancier. Mais je serais heureux de savoir quel est le grand historien qui n'en a pas eu. Quand on s'attaque à l'histoire, il n'est pas mauvais de savoir faire un portrait et un récit, à moins qu'on ne supprime de l'histoire les personnages qui l'animent et les événements qui s'y déroulent. Entre le romancier et l'historien, je ne vois de différence que dans leur matière que l'un invente et qui s'impose à l'autre, inexorablement. D'ailleurs, M. Lenotre met une sorte de coquetterie à braver le sourcil froncé de ses collègues qui ne sont pas le moins du monde des romanciers. Presque tous ses débuts seraient d'excellents débuts de romans :

« Un homme bien étonné fut le cocher Georges, qui, le 22 octobre 1812, à onze heures et demie du soir, par une pluie battante, chargea, près du Louvre, un caporal de la garde de Paris en tenue de service... »

Ainsi commence l'histoire de M. l'abbé de Cajamano. Ou encore :

« *L'homme au manteau* tenait une grande place dans les rapports qui, en février 1804, s'entassaient quotidiennement sur le bureau de M. Réal, chargé de la police de la République. On avait vu *l'homme au manteau* rôder dans les Champs-Élysées ; l'un disait l'avoir aperçu, la nuit, sur le boulevard du côté de la Madeleine ; un autre, à la même heure, le montrait dans une rue déserte aux environs de Saint-Médard ; certain soir, on le signalait entrant dans un café avec une femme ; ou bien, il avait dîné en compagnie d'un moine défroqué... »

Ainsi commence l'histoire de l'arrestation de Pichegru.

Quelquefois, c'est par une antithèse dramatique qu'il pique notre curiosité. Il évoquera l'aquarelle éblouissante où Moreau a peint un souper de Louis XV chez madame du Barry. « Au premier plan, une belle marquise bourre de pralines un jeune nègre, coiffé d'une toque blanche à plumes, vêtu d'un petit habit rose et chaussé de hautes bottines noires : c'est Zamor, le page favori, amené tout enfant du Bengale par un capitaine anglais... » Et aussitôt après, il nous transportera dans une des vieilles rues qui serpentaient de la place Maubert à l'ancienne Tournelle, dans la plus sombre, la plus hideuse, et il nous arrêtera devant une haute maison sans volets, aux murs lépreux, au porche humide. « C'est là, au deuxième étage, sur la cour, que mourut Zamor, le 7 février 1820. » Le désir est manifeste de capter l'attention du lecteur, de le forcer à continuer sa lecture.

Que M. Lenotre soit un maître dans l'art de conter, personne ne le conteste ; mais a-t-il mêlé à ses documents inédits une part de détails puisés dans sa riche imagination ? Pour qui sait comment il travaille, avec quel soin toujours plus méticuleux il note et indique ses références, avec quelle facilité il sacrifie tout incident pittoresque seulement douteux, cette accusation serait ridicule. Je n'en voudrais d'autres preuves que les chicanes qu'on lui a faites et auxquelles il a si aisément répondu. Mais on lui a reproché de ne pas s'en tenir aux procès-verbaux des assemblées et des sociétés populaires, aux actes des comités, aux rapports des représentants en mission, aux journaux comme *le Moniteur*, aux documents

officiels, et de ne pas écarter les témoignages personnels, les dépositions devant la justice, les Mémoires et les Correspondances. Il a éloquentement protesté : « C'est la loi des suspects, dit-il, remise en vigueur et appliquée à l'histoire : suspect, le récit du détenu qui, du cachot où il agonise, voit ses compagnons de captivité décimés par la guillotine ; suspect, le malheureux qui, molesté, espionné, ruiné, émerge, la Terreur passée, de la cache où il s'est tapi, crie misère et réclame vengeance ; suspects, le journal du déporté, la relation du Vendéen, les récriminations de l'émigré ; suspect tout ce qui n'est pas le mensonge officiel. Il faut s'incliner devant la parole d'un Collot d'Herbois ou d'un Billaud-Varenne, si elle a eu les honneurs du procès-verbal et du *Moniteur* ; mais si nous recueillons ce qu'ont écrit les vaincus, Barnave, Vergniaud, Camille, d'Elbée, La Rochejaquelein, si nous donnons confiance aux déclarations des amis de Danton assassiné ou des Girondins proscrits, nous serons accusés d'écouter les rancunes et *de nous montrer peu scrupuleux sur le choix de nos sources...* »

La vérité est qu'on lui faisait un procès de tendance. On lui en voulait d'apporter des précisions irréfutables aux théories et aux jugements les plus sévères sur la Révolution. Dans les derniers mois de sa vie, Brunetière se fit envoyer tous ses ouvrages. Il se proposait de montrer que l'impression qui en ressortait justifiait pleinement les plus âpres conclusions de Taine et que presque toutes les monographies de l'historien conteur attestaient que l'historien philosophe ne s'était pas trompé. Elles confirmaient

aussi bien les *Considérations* où Joseph de Maistre accusait si fortement l'étrange contraste entre la grandeur formidable de l'œuvre révolutionnaire et la médiocrité des ouvriers et sa vue si profonde que ces maîtres passagers de la France étaient les gens les plus étonnés du monde de la puissance qu'ils exerçaient. Pour moi, c'est en lisant M. Lenotre que j'ai le mieux compris comment, pour ne prendre qu'un exemple, une ville de soixante-quinze mille habitants, telle que Nantes, s'était trouvée à la merci d'un ramas de déclassés, deux cloutiers, deux entrepreneurs, un maçon, un maître d'armes, un boucher, un failli et un pilier d'estaminet.



Et pourtant, ce procès de tendance n'avait aucune raison d'être, car M. Lenotre s'abstient soigneusement de juger. Il ne prononce pas plus de réquisitoire qu'il ne fait d'apologie. Il n'absout ni ne condamne. Il estime qu'on connaît trop peu de chose de la vie des morts, de leurs peines secrètes, de leurs combats, de leurs intentions pour en avoir le droit. « Quelques traits froidement relatés par les procès-verbaux, dit-il, un coin d'intimité qu'un mot subitement dévoile, une phrase recueillie au hasard : c'est tout. Malgré l'effort, la curiosité intense, malgré la recherche méticuleuse et patiente, le vrai drame, celui qui se joue dans nos cœurs, reste à jamais ignoré. » Il regrettera que les divers historiens de la Révolution n'aient souvent eu qu'un but : amnistier celui qu'ils choisissaient comme héros et traîner

dans la boue tous ses adversaires. « Tous les hommes de cette époque, écrira-t-il, royalistes ou jacobins, méritaient mieux que des panégyristes ou des détracteurs. Un jour on se décidera à consigner la politique à la porte de l'histoire. » C'est ce qu'il a fait.

La chose lui a été facile. On sent si bien qu'il est uniquement soucieux de nous tracer la vraie figure des hommes, et que l'âme humaine est son unique étude ! Quand on est passionné comme lui pour ce mystère que nous sommes tous, quand on voit dans chaque individu un problème à résoudre et quand on ne se préoccupe que de le résoudre, il y a des chances pour qu'on soit aussi impartial qu'un historien peut l'être. Si M. Lenotre avait vécu entre 1789 et 1820, de quel côté se fût-il rangé ? Assurément, il n'eût point été de celui des massacreurs et des pourvoyeurs de la guillotine. Mais se fût-il rallié aux Vendéens et aux Chouans ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que *la Mirlitantouille* a découronné la chouannerie de sa poétique noblesse. Ses opinions particulières s'éclipsent dès qu'il a commencé son enquête. Il appartient tout entier aux documents et aux hommes qu'il essaiera de faire revivre. Il prend ceux que l'Histoire, la *grande* Histoire, lui désigne. D'où viennent-ils ? Quels ont été leurs premiers pas dans la vie ? Quels étaient leurs goûts, leur situation de fortune, leurs habitudes, leurs relations, leurs vices ? Comment se sont-ils élevés au rang de personnages historiques ? Quelles circonstances les ont précipités sur ces cimes d'où ils semblaient lancer la foudre ?

La jeunesse des révolutionnaires, personne ne nous l'a peinte comme M. Lenotre. C'est Camille Desmoulins, le brillant élève qui sort du collège chargé de prix, avec les *Révolutions romaines* sous le bras, mais qui n'a pas le sou et qui n'attend sa subsistance que de son esprit, d'heureuses rencontres ou d'heureux grabuges. — C'est Herman, le futur président du tribunal révolutionnaire, tournure distinguée, physiologie régulière, d'un abord froid, correct, discret, taciturne, amoureux de la solitude et des fleurs et qui, à la stupéfaction de tout Arras, peut-être par scrupule de conscience, épouse sa servante, une fille laide, grossière, illettrée. — C'est l'oratorien Le Bon, professeur de rhétorique à l'Oratoire de Beaune, l'air très jeune, les mains soignées, l'œil bleu. Un jour ses élèves se sauvent pour assister à une fête. Son supérieur l'en rend responsable. Il se lance à leur poursuite ; il court pendant trois lieues sous un soleil ardent ; il rejoint la bande ; il la ramène, boit en route, revient ivre, met en pièces son costume d'oratorien et hurle ses adieux à la Congrégation. Le lendemain il veut faire amende honorable. Mais le scandale a été public. On le congédie. Il prête le serment civique, accepte une petite cure aux portes de Beaune. Sa mère en devient folle furieuse. Il jette le froc aux orties et épouse sa cousine. — C'est Chabot, l'ex-capucin dont la jeunesse a été comprimée et morne, Chabot, affamé d'argent et de jouissances, le type de ces parlementaires qui traitent indifféremment les questions les plus diverses, la guerre, les finances, la politique intérieure, la diplomatie, l'agriculture ou les beaux-arts : il a besoin d'air ayant

étouffé sous le froc, et il entre à la Convention les jambes à moitié nues et la chemise débraillée. Ils ont tous une tare : un mariage qui les a déclassés, une histoire de mœurs, un coup de folie, un vol comme Saint-Just. Lorsque la société est encore fortement organisée, ces sortes d'individus, qui n'ont rien de très extraordinaire, s'assagissent, se disciplinent, finissent par se caser ou demeurent dans l'ombre ou sont mis à l'ombre. A une époque de relâchement, de confusion ou d'anarchie, ils deviennent des monstres.

La vieillesse de ces hommes que la guillotine a épargnés est affreuse ou pitoyable. M. Lenotre a fait défiler sous nos yeux ces vieux de la Montagne tremblant après avoir été ceux devant qui on tremble, cherchant le silence et la nuit, mais en somme moins méprisables que les chamarrés de l'Empire et l'ancien oratorien Fouché. C'est le bossu malingre La Revelière-Lépeaux qui erre déguisé en colporteur. — C'est Drouet, le « héros » de Varennes, qui se sauve de Paris sous des vêtements de charretier et qui va mourir à Dijon sous un faux nom, n'ayant eu pour gagne-pain de ses derniers jours que ses fonctions de lecteur près d'un vieux gentilhomme royaliste à moitié aveugle. Il lui lisait chaque jour les diatribes de *la Quotidienne* et de *la Gazette de France* « contre la funeste engeance à qui la France était redevable de toutes ses calamités ». — Et voici Tallien, le terroriste refroidi, devenu consul à Alicante, puis rentré en France un œil de moins et couvert de tartres, vieilli avant l'âge. Il vit de services rendus à la police et des morceaux de sa bibliothèque qu'il va vendre aux bouquinistes des quais, traversant la

place de la Concorde où les copains sont morts. D'autres ont une fin plus colorée. Billaud-Varenne, dont Danton disait qu'il avait un poignard sous la langue, mince, réservé, les cheveux noirs plaqués sur les tempes, le teint pâle, les yeux durs et la bouche amère, est déporté à Cayenne. Il y achète et vend des nègres et s'acoquine à une négresse.

A côté de ces hommes il y a leurs femmes, qui sont pour la plupart effrayantes de placidité, à moins qu'elles ne se posent en reines de l'échafaud comme la femme de Le Bon, Mimie. Celle-là, les jours de guillotine, conviait ses amis à ce spectacle qu'on voyait très bien du haut de son balcon. Mais les autres sont ordinairement passives, effacées, doucement amoureuses de leur mari. Madame Fouquier-Tinville adresse au sien, le jour de sa fête, la Saint-Antoine, des vers qu'elle lui chante sur l'air de *Lindor*. Du reste leurs maris les aimaient, et ils y avaient quelque mérite, quand elles étaient aussi laides, aussi osseuses, aussi décharnées que la Bonne-Jeanne de Fouché. Mais M. Lenotre a noté cette tendresse, cet amour du foyer conjugal, chez tous les évadés du cloître.

Ces femmes sont là ; elles ont préparé le fricot du soir. L'homme rentre. Il a voté la mort du Roi ; il a envoyé des femmes, des adolescents, des vieillards, des innocents ou des camarades à l'échafaud. On mange la soupe ; on boit un bon verre de vin ; on se dit des douceurs. S'il fait beau, on sort ; on va au Jardin des Plantes ; on devise agréablement sur la terrasse en face des serres. Et la charrette a passé à six heures du soir, cette charrette que Barère, dans

un de ses accès de gaîté familière, appelait « la bière des vivants ». Le regard de ceux qui allaient mourir avait plongé dans des entresols dont les fenêtres étaient grandes ouvertes. Ils y avaient aperçu des tables servies, des enfants installés sur leur chaise haute, et des gens qui accouraient, la serviette au menton, pour voir la fournée du jour... M. Lenotre est, à ma connaissance, le seul historien, — comme l'auteur des *Dieux ont soif* le seul romancier, — qui nous ait rendu, dans sa réalité déconcertante, la physionomie de la vie bourgeoise sous la Terreur, de cette vie qui continuait son train normal à travers des atrocités publiques dont la régularité même semblait en avoir aboli l'horreur.

Autour de ces hommes et de ces femmes illustrés par l'éclat de leurs crimes, il a tiré de l'ombre un tas de complices que l'Histoire dédaignait si injustement. « De combien de crimes, dit-il, les haines politiques ont-elles chargé les grands premiers rôles et qui sont seulement imputables à ces obscurs comparses ? Que connaîtra-t-on du drame touffu de la Révolution, tant qu'on ignorera les agissements de ces subalternes presque anonymes qui travaillaient pour eux ? » Il a promené, il promène encore tous les jours sa lanterne sur ce grouillement de reptiles que les Révolutions couvent, échauffent et lâchent à travers la société. Il les dépiste, les suit, les perd, les retrouve, les accompagne jusqu'à ce que la mort ou des ténèbres aussi profondes que la mort les lui dérobent ou les lui arrachent : bohèmes patibulaires, espions, doucereux hypocrites, cabotins sifflés, le cordonnier Simon, le serrurier Gamain, aimé de

Louis XVI et dont la trahison donna des armes décisives à ceux qui voulaient la mort du Roi, le fou furieux Héron, des avocats sans cause, des médecins sans clientèle, toute une écume de ratés.

Mais il y a aussi, dans la foule qui gravite vers les foyers révolutionnaires, des hommes dont le rôle fut peut-être très grand et continue de s'envelopper d'un irritant mystère. Ainsi, le baron de Batz que j'appellerais volontiers le Lorenzaccio de la Convention. Il s'évertue à en corrompre les membres pour en hâter la ruine. Quelles complicités s'est-il ménagées dans son œuvre d'avilissement ? Deux fois dénoncé au Comité de Salut public, il fait deux fois emprisonner ses dénonciateurs. Il se cache à peine et cependant il est imprenable, sans doute parce qu'on ne veut pas le prendre. Nul ne s'entend mieux que M. Lenotre à nous donner la sensation même du crépuscule visqueux où s'agitent les conspirateurs et de l'immense insécurité qui pesait sur tous les acteurs du grand drame.

Et nul n'en a peint comme lui les côtés étrangement romanesques et comiques. Que d'aventuriers il a ressuscités près desquels Vautrin paraîtrait un petit garçon ! On n'oubliera pas ce Savalette de Langes dont l'histoire invraisemblable le fit courir à Versailles de l'Etat-civil à la Chambre des notaires, de la Chambre des notaires au bureau des Domaines, du bureau des Domaines à la Justice de paix, de la Justice de paix chez le greffier du canton nord qui le renvoya au greffier du canton sud. Enfin il conquiert le trésor : tous les papiers trouvés dans le taudis de Savalette, d'où il ressortait que le gredin, déguisé

en femme et considéré comme telle pendant plus de trente ans, avait pris le nom d'une famille qui n'était pas éteinte, avait obtenu en cette qualité un certificat de notoriété signé de sept témoins les plus honorables, avait annoncé les bans de son mariage avec un officier de l'armée, avait obtenu trois pensions sur la liste civile et un logement confortable au palais de Versailles et, tout en jouant la misère, avait amassé une fortune de deux cent mille francs. Ici l'aventurier est sinistre. Mais les Gil Blas et les Figaros pullulent ; le mystérieux et bruyant baron de Géramb, après une vie qui n'est qu'un extravagant roman feuilleton, entre à la Trappe et meurt procureur général de l'Ordre des Trappistes, à Rome. On pense que la *petite histoire* réserve de bons moments à ceux qui s'y dévouent et que M. Lenotre a dû souvent bien s'amuser.

Quand il rentre dans la *grande*, quel que soit le crime ou le criminel, il ne s'indigne jamais. Il croit rarement à l'ignominie complète. Il tourne, retourne et fouille le misérable jusqu'à ce qu'il sente remuer sous son doigt une fibre d'humanité. Il sait depuis longtemps que les hommes sont des cloaques de contradictions et que, chez les pires, quelques-unes de ces contradictions peuvent être à leur honneur. Il a plus d'une fois perçu dans les âmes les plus atroces une sorte de protestation involontaire contre les horreurs qu'elles commettaient. De vieilles croyances, de vieux cultes, de vieux respects, que l'homme avait gardés à son insu, remontaient brusquement du fond de son inconscience et lui tor-  
daient les nerfs.

L'immonde Hébert, le Père Duchêne, pendant que le Roi est traîné à l'échafaud, éclate en sanglots. On le regarde. Il s'en excuse : « Le tyran, dit-il, aimait beaucoup mon chien ; il l'a souvent caressé ; j'y pense en ce moment. » Tel Jacobin sanguinaire, la nuit qui suit la profanation d'une châsse et des reliques d'un saint, s'introduit dans l'église, s'empare de la tête profanée, l'apporte chez lui, la cache dans un mur de sa chambre et, en mourant, exprime le vœu que ce reste vénéré soit rendu au curé, qu'il aurait volontiers envoyé à la guillotine. On a trouvé chez une des filles de Fouquier-Tinville une médaille en cuivre de la Vierge avec ces mots écrits par sa femme : « Il l'avait au cou lorsqu'il fit condamner la veuve Capet. » M. Lenotre n'est pas éloigné de concevoir la Révolution comme une épidémie de fureur au milieu d'une population qui n'entendait absolument rien aux événements qu'elle applaudissait ou qui déchaînaient ses huées. Le conventionnel Baudot disait : « Ceux qui ont été dévorés de cette fièvre ardente, lorsqu'ils sont avancés en âge et qu'ils veulent la soumettre à l'analyse, ne la comprennent plus. » Pendant son procès, le terroriste Le Bon parut se réveiller d'un cauchemar. Consterné de tous ses crimes qu'on étalait devant lui, il s'écria : « Vous auriez dû me brûler la cervelle ! » En effet, comment ne s'est-il rencontré personne qui la lui brûlât ? Quand la journée de Thermidor traversa le préau de la prison, la foule s'écarta, « stupéfaite de voir passer ces quelques hommes, dont la plupart étaient inconnus et qui étaient toute la Terreur ».

Si M. Lenotre ne s'indigne pas, il s'émeut sou-

vent ; son émotion se communique à tous ses récits, et je crois bien que c'est là qu'il faut chercher le secret de son art. *Le Tribunal révolutionnaire* et *le Drame de Varennes* sont peut-être, jusqu'ici, ses deux chefs-d'œuvre et, certainement, ses deux grandes œuvres les plus poignantes<sup>1</sup>. Il n'a pas fait de portrait plus vivant, plus éclairé de lueurs grises et terribles, que celui de Fouquier-Tinville ; pas de tableau d'une lumière plus vive que le réveil de Paris apprenant le départ du Roi ; pas de récit plus rapide et plus pathétique que celui de cette fuite, dont chaque relais est une péripétie, dont chaque péripétie dilate ou étreint notre cœur. Mais, conteur ou peintre, c'est toujours l'homme qui nous charme en lui, l'homme sincère et vrai qui vient de *voir* ce qu'il nous peint, qui vient de *vivre* ce qu'il nous raconte. Et son émotion nous gagne d'autant plus qu'elle est plus discrète. Il la contient ; il la tempère par cette faculté qu'il a de rester, même aux moments les plus dramatiques, l'observateur à qui rien n'échappe des contrastes dont fourmille l'éternelle comédie humaine et qui leur oppose un tranquille humour. Dans les sombres jours où l'échafaud ruisselait du sang des ci-devant, où Fouquier-Tin-

1. Depuis que ces pages ont été écrites (1925), M. Lenotre a publié *Robespierre et la Mère de Dieu*, où se trouve un étonnant 9 Thermidor ; *Le Jardin de Picpus*, un de ses ouvrages les plus pathétiques ; *Charrette et Cadoudal* deux admirables *Vies*, sans compter *Babet l'Empoisonneuse ou l'Empoisonnée* et *L'Impénétrable secret du Sourd-Muet mort et vivant* qui sont comme des intermèdes à ses grands livres, où il se plaît à poursuivre une de ces énigmes judiciaires qui ont passionné ses contemporains et qui nous passionnent encore, en même temps qu'elles font revivre tout un coin de France et toute une époque.

ville, halluciné, voyait sous ses pieds la Seine rouler des flots rouges, — le croirait-on ? — la vanité nobiliaire n'avait pas abdiqué et les descendants de M. Jourdain n'étaient pas guéris de leur sottise. « Quand la loi obligea les ci-devant nobles à sortir de Paris, il se trouva nombre de bourgeois pour quitter ostensiblement la ville, ravis de se donner, au risque de leur tête, des airs de gentilshommes. »

Rien n'étonne beaucoup M. Lenotre. Mais il n'est pas du tout un désabusé. Il ne nous arrive point des régions infernales du passé, comme naguère tel historien patenté, avec le front lourd d'un penseur qui succombe sous le poids des révélations. « Ah ! mes pauvres amis, si vous saviez ce que c'est que l'histoire !... Heureusement vous ne le savez pas !... » Sur sa route il a rencontré des êtres charmants, des âmes généreuses et belles ; il a su les admirer. Ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est l'esprit dans la bonté et le discernement dans le courage.

Et il possède au plus haut point le sens de ce qu'on nomme communément « la scène shakspearienne ». Il nous montrera Louis-Philippe, à Dreux, enfermé la nuit dans le caveau de ses ancêtres, en présence d'un tas d'ossements qui provenaient des tombes violées. Il les disposait sur des draps étendus, mesurant, examinant, faisant le tri à la lueur d'une lampe. » Un simple détail, devant lequel nous aurions passé indifférents, s'éclaire pour lui d'une signification dramatique et prend la valeur d'un symbole. Rappelez-vous la dernière page du *Roi Louis XVII*. La lugubre tour, où s'accomplit l'énigmatique destinée de ce pauvre petit dauphin

dont nul ne sait ce qu'il devint, a été démolie ; un saule pleureur avait poussé sur son emplacement, qui fut aussi abattu. Alors un fonctionnaire prit au hasard, dans les dépôts de la ville, une statue qu'il dressa là, sans autre intention que de remplir un vide, de meubler un coin de pelouse. « Cette statue du square du Temple est la figure de Diogène, avançant à tâtons, levant sa lanterne et dans l'obscurité *cherchant un homme*. » A Varennes, chez l'épicier Sauce où la famille royale est entassée, on vit entrer une femme plus qu'octogénaire : c'était la grand-mère de l'épicier. « Habitant un village voisin, elle avait appris, dans la nuit, que le Roi était chez son petit-fils et, prenant son bâton, elle s'était traînée jusqu'à la ville. La pauvre vieille, née à l'époque du grand roi, avait vécu dans le culte de la royauté et gardé les idées de l'ancien temps. Après avoir salué, toute interdite, d'une révérence paysanne, le Roi et la Reine, elle s'approcha du lit où dormaient les enfants, — les enfants de France : elle voulut les bénir ; mais, éclatant en sanglots, elle tomba à genoux près du lit et, cachant son visage ridé dans les couvertures, elle pleura longtemps, à grosses larmes. Tels furent les adieux que la vieille France adressa à la noble race de ses rois dans la personne de ce pauvre enfant qui ne devait pas régner. »

Vous lisez M. Lenotre, et c'est comme si vous l'entendiez. Et vous ne vous laissez pas d'entendre ces Mille et une Nuits véridiques de la Révolution et de la Chouannerie. Il vous a tenus étonnés, hale-tants, amusés ou angoissés. Puis vous fermez le

livre ; vous réfléchissez, et désormais vous mettez l'auteur de ces monographies singulières, l'historien de ces larges épisodes où se condense toute l'histoire d'une époque, au nombre des écrivains qui ont le plus enrichi votre expérience de l'homme.

## L'AVIGNON DES PAPES

Le 5 juin 1305, l'Archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, était proclamé pape, et avec lui allait commencer une période extraordinaire dans l'histoire de la papauté. « On avait déjà vu, dit Renan, des pontifes faire des absences prolongées de leur capitale ; mais ni au <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup>, ni au <sup>xii</sup><sup>e</sup>, ni au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle on n'aurait admis l'idée qu'un pape pût se faire couronner ailleurs qu'à Rome, se dispenser pendant toute la durée de son pontificat de paraître à Rome, choisir hors de l'Italie une capitale pour l'exercice de sa souveraineté. » C'est ce que fit le nouveau pape sous le nom de Clément V. Son couronnement avait eu lieu à Lyon. Après des séjours à Bordeaux, à Cluny, à Poitiers et un assez long voyage dans le midi de la France, il déclara solennellement que la ville d'Avignon serait désormais sa résidence. L'Italie cria. Mais l'Italie l'avait bien voulu. Le pape ne pouvait plus vivre dans une Rome anarchique. Ce n'était pas l'exil qui était honteux, comme le prétendait Pé-

trarque ; c'était de l'avoir réduit à l'exil. Clément V n'avait pas choisi Avignon par hostilité contre l'Italie ; il avait simplement obéi à la nécessité.

Ce choix paraissait excellent. Vieille ville romaine qui gardait les franchises des municipes romains dans une province aux trois quarts italianisée, proche de l'Italie, proche de la mer, facile à fortifier, si elle ne faisait point partie du Comtat Venaissin qui appartenait en toute souveraineté à la papauté, elle avait le grand avantage de dépendre non du roi de France, mais des comtes de Provence beaucoup plus accommodants. Enfin, dit encore Renan, « la cour papale, presque toute française, était là comme chez elle. Les cardinaux français n'avaient qu'à passer le Rhône pour être en France. Villeneuve devint leur endroit de prédilection... Ils s'y retiraient quand ils avaient quelque motif de prendre leurs sûretés. » Sept papes et sept papes français s'y succédèrent : Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI.

Ce n'est point leur politique que je désire exposer ni les conflits qu'ils subirent ni les orages qu'ils traversèrent. J'essaierai seulement d'évoquer la physiologie de cette petite ville de marchands et de pêcheurs transformée en capitale de la Chrétienté. En moins de quarante ans la papauté en avait fait une cité de splendeurs. Glorieuse époque où le citoyen d'Avignon aurait pu dire :

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis.

Glorieuse époque, mais dont nous entrevoyons de-

puis peu toute la gloire, car il n'y en a guère qui ait été plus décriée. L'histoire a été pendant longtemps écrite par des Italiens enragés contre nous et des Italiens de talent comme le chroniqueur Villani ou de génie comme Pétrarque. Leur ardente injustice a des circonstances atténuantes. Nous ne pouvons pas leur donner tort quand ils s'écrient que la place de la papauté est au tombeau des Apôtres. La papauté loin de Rome se sentait elle-même diminuée. Mais pourquoi oubliaient-ils que l'Italie était la grande coupable ? Et rien n'excuse Pétrarque, qui a été un assez triste caractère, d'avoir versé l'injure sur des pontifes qu'il courtisait et qui l'accablaient de leur faveur et sur une ville que personne ne le forçait d'habiter, mais où le ramenait et le retenait son magnifique appétit de bénéfices et de prébendes. Il empochait l'argent, et, le soir venu, bien enfermé dans sa librairie, il composait, en beau latin, contre la corruption de la cour papale et le dévergondage des Avignonnais, des imprécations qu'il se gardait soigneusement de rendre publiques. Cette éloquence en chambre bien close me rappelle ce que disait Veuillot du duc de Saint-Simon : « Il fabrique sa prétendue histoire en secret comme on fabrique la fausse monnaie... Il a tout son génie, toute sa vengeance, toute sa vie dans un tiroir bien fermé. La postérité ouvrira le tiroir et ses ennemis sans défense seront diffamés. » A en croire l'amoureux de Laure, Avignon c'est « la Babylone de l'Apocalypse, la source de douleur, l'auberge de la colère, l'école des erreurs, le temple de l'hérésie, la forge du mensonge, l'horrible prison, l'enfer sur la terre ; c'est un égout

où toutes les immondices de la terre sont venues se rassembler. »



La vision que nous avons aujourd'hui de cet infernal « égout » ne doit pas différer sensiblement de celle qu'en avaient les voyageurs du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : le paysage n'a pas changé. Allez à Villeneuve ; arrêtez-vous près du fort Saint-André, et regardez la fine et large plaine qui s'étend sous vos yeux. En face, Avignon se dresse sur son rocher des Doms, et, des deux côtés du rocher, la ville s'allonge en pointe dans la verdure. Au plein soleil, c'est une ville grise comme les collines déboisées. Mais, dès que le soleil décline, ce gris se patine d'une légère teinte d'or. On distingue les remparts qui ont des tons de feuille morte, des maisons multicolores qui se pressent autour du rocher, des clochers, des tourelles, des tours, des flèches gothiques, des clochetons aux découpures mauresques, tout un hérissément de pointes vers le ciel et, au-dessus, le palais des Papes. Un palais ? Non ; une forteresse et la plus abrupte peut-être qu'on ait jamais érigée. Elle semble taillée dans un roc formidable avec ses hautes murailles talutées par le bas, ses tours énormes et sèches, ses couronnes de machicoulis. Ah, ce n'est pas le Vatican ! C'est la citadelle d'une papauté guerrière obligée de surveiller l'horizon et qui ouvre sur le monde ses petits yeux acérés.

Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on ne voyait pas seulement Avignon, on l'entendait. C'était par excellence la ville

sonnante. Du matin au soir y carillonnaient les cloches des Dominicains, des Grands Augustins, des Religieuses de Sainte-Catherine, des Cordeliers, de Saint-Agricol, de Saint-Pierre, de Saint-Didier, de l'église métropolitaine Notre-Dame-des-Doms ; et je ne compte pas, dans cette énumération très incomplète des couvents et des églises, la cloche d'argent qui, au palais des Papes, dit la légende, sonnait d'elle-même et a longtemps continué de sonner chaque fois que mourait un pape. Celle-là, du moins, ne sonnait pas aussi souvent que les autres.

On pouvait entrer dans la ville de bien des côtés ; mais les papes nouvellement élus, les rois, les princes, les ambassadeurs y faisaient leur entrée solennelle par le fameux pont de Saint-Benezet. Benezet était un petit berger qui avait entendu le Christ lui ordonner de se rendre à Avignon et d'y construire un pont. L'imagerie populaire le représenta, au milieu de ses moutons, écoutant, un genou en terre, la voix de Jésus qui apparaissait au fond du ciel dans une gloire. Il construisit son pont, et une chapelle y fut bâtie qu'on lui dédia lorsqu'Innocent III l'eut canonisé. Je ne pense pas qu'on chantait alors : *Sur le pont d'Avignon tout le monde danse !* bien que Renan, dans son drame philosophique *l'Eau de Jouvence* ait mis cette chanson sur les lèvres des contemporains de Clément V. D'ailleurs on n'y a jamais dansé : On a dansé dessous, dans une taverne qui était presque adossée à une arche. Mais on s'y promenait. Défilés militaires, cortèges triomphaux, magnifiques funérailles, députations venues du centre de l'Asie, chevauchées et cavalcades, d'interminables pèlerinages

et les premières processions de la Fête Dieu ; on aurait pu inscrire sur ce point : *Ici passe la gloire du monde.*

La ville était malpropre et sombre. Pétrarque en a dénoncé les mauvaises odeurs avec la même acrimonie que s'il ne s'était jamais égaré dans le labyrinthe nauséabond des villes italiennes. Les rues tortueuses étaient pavées de cailloux pointus, quand les habitants voulaient bien se charger du pavage ; leurs ornières, leurs flaques de boue, leurs tas de fumier étaient balayés quand les habitants se chargeaient du balayage. Les saillies des maisons, leurs poutres sculptées, leurs gargouilles, l'encorbellement des étages, les treilles qui grimpaient sur les murs, les enseignes suspendues, les auvents des boutiques, les tables et les bancs devant la montre des marchandises, rétrécissaient terriblement ces rues que des ponts sur traverse ou des arceaux de pierre obscurcissaient encore. M. Joseph Girard, le savant conservateur du Musée Calvet, à qui j'emprunte ces détails, les compare aux bazars des villes orientales où la foule circule entre deux rangées ininterrompues d'étalages, car, nous dit-il, Avignon, au temps des papes, était « un immense marché<sup>1</sup>. » Mais il semblait que l'univers se fût dégorgé dans ce bazar. Nul n'en a mieux rendu l'impression cosmopolite que Mistral dans son poème de *Nerte*.

« Tout ce qui croit en Jésus-Christ avait tourné fidèlement son char vers le séjour de son Vicaire. Les nations buvaient au Rhône... Les Levantins y trafi-

1. *Avignon au temps des Papes*, par M. Joseph Girard. (Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1920).

« quaient ; les cardinaux y chevauchaient drapés de  
« pourpre ; les Pèlerins de saint Antoine ou de saint  
« Barthélemy chantaient par les rues à tue-tête. C'é-  
« taient un fouillis et un brouhaha de bateleurs,  
« d'aventuriers, de moines de toutes couleurs, de gens  
« de guerre et de marine qui se battaient au cabaret,  
« d'excommuniés qui se frappaient la poitrine avec  
« componction. Tantôt un chevalier de Rhodes, une  
« croix à huit pointes brodée en blanc sur son hau-  
« bert, remontait fièrement la rue Pavée ; tantôt, en  
« pleine farandole, un prédicateur d'indulgences  
« tombait la face contre terre. On rencontrait, cou-  
« verts de sacs, des pénitents de toute espèce ; des  
« flagellants ensanglantés se déchiraient la peau du  
« dos avec la corde à triple nœud. Puis des docteurs  
« causaient de science ; des Italiens parlaient de  
« Rienzi ; et, ivres de leur jeunesse, des écoliers  
« viveurs aux belles dames qui se mettaient à leurs  
« fenêtres récitaient des vers d'amour. Et tout à coup  
« des cris éclataient : « Voici l'ambassade espa-  
« gnole ! Voici les députés du Roi de Hongrie ! »  
« Des défilés bruyants ; des échauffourées ; des  
« alertes, et parfois un Juif effrayé qui décampait.  
« Hi, le guenillon ! Le chapeau jaune ! A la Jui-  
« verie ! Qu'il se cache ! » Sur tout cela tumultueu-  
« sement, élevant dans les airs sa voix impérieuse,  
« le mistral formidable, de loin en loin, des hautes  
« gorges, se ruait comme une trombe. Et, dans l'es-  
« pace blanchissant, quand le typhon impétueux  
« arrachait les tuiles des toits, vous eussiez dit que  
« le souffle de Dieu passait pour emporter sur les  
« nations la bénédiction du Pape ! »

L'admirable page, non seulement par sa couleur, mais plus encore par son accent ! Elle respire une joie de vivre qui dilate le cœur, la même joie que devaient ressentir les Avignonnais devant cet accroissement rapide et providentiel de leur ville. Hier, petits provinciaux ; aujourd'hui gros bourgeois marchant de pair avec la noblesse, coudoyant des princes, recevant des ambassades, assistant au défilé de toutes les grandeurs. D'autres que des Provençaux en auraient perdu la tête. Durant un siècle cette population fut surmenée. Tous les bruits qui peuvent surexciter l'imagination, tous les spectacles qui peuvent ébranler les nerfs lui furent offerts presque sans interruption : couronnements de papes et de rois ; tournois dans l'île de la Barthelasse ; fêtes sur le fleuve couvert de bateaux pavoisés et des couleurs de France fleurdelysées d'or ; deux conciles ; six conclaves ; d'étranges ambassades, celle du Khan des Tartares, et la plus impressionnante de toutes, l'ambassade espagnole chargée, après la victoire de Tarifa, des trophées qu'elle venait déposer aux pieds du Saint-Père, étendards, boucliers et cimenterres suspendus aux harnais de cent chevaux conduits à la bride par des esclaves maures ; la réception du roi de France ; les péripéties dramatiques du jugement de la reine Jeanne de Naples accusée d'adultère et d'assassinat ; les canonisations de saint Thomas d'Aquin et de saint Yves ; des superstitions et des légendes comme celle du mystérieux Arnould de Villeneuve qui, en présence des familiers de Clément V, aurait transmuté des lames de cuivre en lames d'or et fait sortir un petit homme vivant de son creuset d'alchimiste ; des

procès retentissants ; d'épouvantables exécutions ; l'évêque de Cahors écorché vif et brûlé pour avoir envouté Jean XXII dont il avait probablement empoisonné le neveu Jacques de Via ; deux années de la plus terrible peste qui ait ravagé l'Europe et, en moins de quarante ans, quatre réapparitions du même fléau ; les compagnies de Du Guesclin et les bandes du Baron des Adrets campées à l'horizon et l'assaut pour demain peut-être ; un premier départ de la papauté et son retour frénétiquement acclamé ; puis le départ définitif de Grégoire XI et toute la ville en larmes ; puis le Schisme, les deux antipapes dont le dernier, Benoît XIII, Pierre de Luna, une des figures extraordinaires de l'Histoire, se détache tragiquement sur un fond de massacre et d'incendie. Annonces de guerre, morts de rois ou d'empereurs, crimes et scandales, toutes les rumeurs du monde se répercutent dans ces rues et ces ruelles. Cela se sait partout ailleurs, mais lentement. Ici, on le sait tout de suite ; et chacune de ces nouvelles remplit la ville qui, malgré ses trois enceintes successives au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, n'en reste pas moins une ville relativement petite où les émotions se transmettent plus vite qu'à Rome ou à Paris.

L'étranger, qui pour la première fois se mêlait au tumulte cosmopolite d'Avignon, devait être tout d'abord très surpris du caractère profane et mondain de cette capitale de l'Eglise. De loin, il était difficile de distinguer les deux sexes tant le luxe confondait leurs vêtements. Comme les femmes, les hommes portaient la cotte hardie, cette robe serrée à la taille

qui descendait jusqu'aux pieds, l'aumusse, sorte de camail muni d'un capuchon, la houppelande aux larges manches et, penché sur l'oreille, le chaperon orné de perles avec gland de soie, clochette, fleur ou plume. L'écarlate, fort à la mode, était réservée aux prélats, aux chevaliers et aux docteurs de l'Université ; mais on ne voyait que bonnets et brodequins rouges. La ceinture de velours noir soutenait d'ordinaire une dague dans sa gaine de cuir, une escarcelle et une écritoire de corne ou de plomb qui venait d'Allemagne. Les cheveux étaient longs et bouclés ; la barbe et les moustaches, coupées très court.

Des lois somptuaires interdisaient aux femmes les fourrures d'hermine et de petit gris, les vêtements de soie, les parures précieuses ; mais cette interdiction ne concernait ni les parents du pape, ni la femme et les filles du Maréchal et du Viguiier, ni les baronnes ni les grandes dames ; et les autres en tenaient fort peu compte. Elles arboraient des toilettes d'une incroyable richesse. Leur somptuosité dépassait même celle des cardinaux et des prélats que traînaient, dans des voitures dorées, des chevaux caparaçonnés d'or, et qu'escortaient des laquais resplendissants. Gênes, Venise, Lucques leur avaient envoyé leur or filé ; Damas, ses galons d'or et d'argent ; Bologne, ses voiles de soie ; la Hollande, le Brabant, la Lombardie, Lyon et Genève, leurs toiles et leurs dentelles. La moitié du visage voilé, sous leur chapel de roses ou sous un grand chapeau garni de soie, de plumes et de fleurs, ou encore coiffées d'une sorte de turban mauresque dont les rubans et les cordons de perles imitaient le tortis héraldique des barons, elles étaient

vêtues de longues robes à queue toutes scintillantes de perles fines. Leur ceinture au riche fermoir laissait pendre une aumônière, des patenotres d'ambre et de corail, souvent un éventail en plumes d'autruche ou de paon ; et elles avaient des gants de soie brodés d'or.

On les rencontrait partout, le long des rues, où flottait derrière elles un sillage de parfums, sur le Rhône aux sons des luths et des téorbes ; dans les églises, dans les palais des cardinaux, dans les appartements de la cour papale. On murmurait à leur passage : « C'est la sœur de Monseigneur... la nièce de Son Eminence... » Avignon était le paradis des nièces. Elles tenaient salon ; elles distribuaient les faveurs ; on arrivait par elles aux grands emplois. Les noms de ces sirènes avignonaises, comme les appelait Froissart, étaient charmants : Brunissande de Foix, dont la légende disait qu'elle tressait autour du front de Clément V une couronne de myrtes et de roses pour écarter de lui les fantômes des Templiers<sup>1</sup>, Adeline vicomtesse d'Avignon, Miramonde de Léon, Doucette de Moustiers, Aremburge de Rosiers, Blanchefleur de Flassans, Enemonde de Bourbon, Phannette de Gantelines. Pétrarque, dans son âge mûr et sa vieillesse, regrettait le temps qu'il avait perdu en leur honneur à s'occuper de sa toilette. Il écrivait à son frère Gérard, qui de mauvais diable s'était fait Chartreux : « Tu te rappelles quel soin, quel inutile « soin nous prenions pour que notre vêtement fût « d'une exquise blancheur. » — La pureté des eaux

1. Marc de Vissac. *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*. 2<sup>e</sup> série, t. VII.

de la Sorgue donnait à la blanchisserie avignonnaise une renommée de perfection. — « Tu te rappelles  
« quel ennui c'était de s'habiller et de se désha-  
« biller ; quel travail répété le matin et le soir ;  
« quelle crainte qu'un cheveu s'échappât de la place  
« qui lui était assignée ; que l'air léger ne confondît  
« les boucles enroulées de notre chevelure ; comme  
« nous évitions les chevaux qui venaient devant et  
« derrière nous de peur que notre robe brillante et  
« parfumée ne reçût par hasard une tache ou qu'elle  
« ne fût froissée et ses plis dérangés. Parlerai-je de nos  
« souliers ? Quelle pénible et continuelle guerre ne  
« livraient-ils pas à nos pieds qu'ils paraissaient pro-  
« téger ! Que dirai-je de nos fers à friser et du souci  
« de notre chevelure ? Et quel bourreau de pirate  
« nous eût plus cruellement serrés que nous ne nous  
« serrions nous-mêmes de nos propres mains ? »

Melchior de Vogüé remarquait un jour avec quelle souplesse d'esprit les historiens italiens savaient, quand ils écrivaient sur l'histoire de la papauté du Moyen Age et de la Renaissance, distinguer entre le principe et les hommes et ne pas confondre dans une même réprobation le pontificat et ses dépositaires. « Le Français, disait-il, s'il vient du camp de M. Homais, tire un facile avantage des scandales romains pour déclarer, avec sa logique simpliste, que la barque du Pêcheur fut toujours une arche de charlatans et de brigands. S'il se rattache à la foi catholique, un agaçant fétichisme pèse trop souvent sur sa plume ; l'histoire qu'il écrit ressemble à l'autruche cachant sa tête. Il esquivé ou il essaie de blanchir. » N'essayons point de blanchir. Le plaisir

s'affichait partout. Il se faisait provocant à la porte des églises, dans les églises, jusqu'au pied de la chaire pontificale. La domination de la femme s'affirmait élégante, raffinée ou brutale. Non seulement les hauts dignitaires de la cour ne se déguisaient pas pour courir les aventures, mais le chapeau rouge et la pourpre cardinalice leur paraissaient des arguments irrésistibles. Le mal était si profond que plusieurs évêques de France rédigèrent des mémoires où ils demandaient la réforme de l'Eglise. Dès 1312, au concile de Vienne, l'évêque de Mende, Guillaume Duranti, représentait la cour papale comme un endroit scandaleux. L'incontinence y était devenue si commune, disait-il, qu'il était amené à proposer le mariage des ecclésiastiques tel qu'il était pratiqué dans l'Eglise grecque. Les lettres secrètes de Pétrarque, — vous n'en doutez pas, — fourmillent d'anecdotes qui, racontées sur un ton moins satirique, avec moins d'indignation, fourniraient la matière d'un *Décaméron* assez licencieux où, d'ailleurs, Pétrarque lui-même pourrait jouer son rôle, car il est une preuve vivante de la liberté des mœurs dont on jouissait à Avignon. Ce n'est pas ce que nous lui reprochons. Sa vertu eût été un dommage pour les Muses.

Cette liberté s'accompagnait, — ce qui était peut-être plus grave, — d'un amour effréné de l'argent et des spéculations. Le tintement de la monnaie répondait à l'éternelle sonnerie des cloches. Comme toutes les nationalités se croisaient à Avignon, il y fallait des banquiers ou changeurs. Il en était venu de France, d'Allemagne, d'Angleterre, surtout d'Italie. La place du Grand Marché, aujourd'hui place de

l'Horloge, la place des Grands Changes, la rue de la Boutique Rouge, aujourd'hui rue Rouge, ainsi nommée à cause d'un magasin qui était tendu d'étoffe écarlate, et d'autres rues encore étaient pleines de comptoirs ou de « tables de change ». C'étaient de petites loges, moitié en bois, moitié en maçonnerie, qui se louaient un bon prix et d'où sortait continuellement le même bruit qu'on entendait naguère dans les salles de jeu de Monte-Carlo.

D'autre part, la papauté émigrée en Provence avait vu ses propres Etats s'insurger contre elle et se trouvait aux prises avec la défiance des Etats tributaires qui craignaient que leur tribut n'allât grossir le trésor du roi de France. Les guerres d'Italie, où le cardinal Albornoz reconqu Coast par morceau le Patrimoine de Saint-Pierre, épuisaient ses ressources. Les exigences de la politique, les nécessités de la religion multipliaient ses difficultés financières et la réduisaient aux expédients<sup>1</sup>. Elle accabla d'impôts les bénéfices ecclésiastiques; elle mit en vigueur le système des annates, qui réservait à la Chambre Apostolique les revenus de la première année qu'un titulaire tirait de son bénéfice. Elle se saisit des dépouilles de tous les bénéficiers qui venaient à mourir et s'attribua la succession de toute personne ecclésiastique régulière ou séculière; elle vendit des indulgences; elle usa largement de la vieille coutume qui permettait aux coupables de se racheter avec de l'argent des peines qu'ils avaient méritées. Un Juif avait commis un attentat sur un coreligionnaire qui allait

1. Mollat. *La Fiscalité pontificale. Les Papes d'Avignon.*

se convertir à la religion catholique : il versait cinq cents livres à la Chancellerie. Un mari convaincu d'avoir battu sa femme plus que de raison payait trois livres quatre sous. Si les coups avaient amené la mort, l'amende montait à dix-sept livres quinze sous. Les absolutions étaient ainsi tarifées. Quel aiguillon pour les cupidités ! L'Espagnol Alvaro Pelayo, qui avait été longtemps fonctionnaire à la curie d'Avignon et qui s'est fait l'ardent défenseur du pouvoir des Papes, nous dit dans son traité *Du Gémissement de l'Eglise* : « Je ne pouvais entrer dans la chambre d'un Ecclésiastique attaché à la cour des Papes sans y trouver des usuriers et d'autres Ecclésiastiques occupés à compter et à peser des piles d'écus. » Les cardinaux étaient attendus au seuil même de la curie par leur clientèle de solliciteurs et de spéculateurs qui se pressaient autour d'eux et les reconduisaient jusqu'à leur demeure, comme jadis à Rome les clients escortaient les patriciens.

Mais ce dont l'étranger devait s'étonner encore plus que de cette avarice et de cette passion du luxe et du plaisir, c'était du scepticisme léger qui flottait sur toutes les choses. Il y avait de la moquerie dans l'air. On affectait une sorte de persiflage élégant qui était compris, souvent goûté des Italiens, mais qui déroutait ou exaspérait les rudes gens du nord. Avignon était un centre d'hérésie et de pensée antichrétienne. Le communisme mystique et le matérialisme philosophique s'y croisaient. Les descendants des Juifs espagnols y avaient apporté de la sagesse orientale. L'humanisme commençait à y dépouiller les esprits des idées du Moyen-Age. De toutes ces doctrines

contraires, de toutes ces aspirations opposées, se dégageait une humeur plus libre, plus indépendante. Je relève dans Renan une observation très juste : « Sous le règne de Clément V, on put souffrir pour trop croire, on ne souffrit jamais pour ne pas croire assez. » Ce qu'il dit du règne de Clément V s'applique à toute la vie d'Avignon au xiv<sup>e</sup> siècle. L'autorité pontificale se montra souvent dure envers les fanatiques et les illuminés. Du reste, ils créaient un danger public, comme ces Flagellants descendus de la Souabe qui se jetaient par terre les bras en croix, nus jusqu'à la ceinture, et qui, le long des rues, sur les places publiques, se lavaient de leurs péchés dans le sang des flagellations. Mais la même autorité fut toujours humaine et traitable à l'égard des gouailleurs et des indifférents. Elle supporta très doucement les épigrammes, les plaisanteries et, puisque nous sommes en Provence, je dirai les galéjades. Les étudiants français, clients assidus des tavernes qui avoisinaient la place de Saint-Pierre, où étaient le tribunal, la prison et le pilori, chantaient à tue-tête des chansons contre le clergé, et le clergé ne s'en offensa pas.

Et puis que n'avait-on pas entendu dans cette ville d'Avignon où jadis saint Dominique avait fait jaillir une source miraculeuse et où saint Thomas d'Aquin avait longuement médité ? Que n'avait-on pas entendu, à commencer par les témoins de Guillaume de Nogaret aux ordres de Philippe le Bel, qui, toujours acharné contre l'ancien pape Boniface VIII, demandait impérieusement qu'on rouvrît son procès. Ils avaient pour ainsi dire, déterré ce pape ; ils avaient

traîné son cadavre sous les yeux du peuple ; ils l'avaient traité d'empoisonneur et de simoniaque ; ils lui avaient prêté les opinions les plus monstrueuses : que Jésus-Christ n'était qu'un être fantastique ; que le vrai paradis était en ce monde ; que les prières pour les trépassés ne servaient qu'aux prêtres ; que les moines étaient tous des hypocrites. On avait prétendu qu'il était mort en blasphémant Dieu et la Vierge. Voilà ce qui s'était dit et répandu. Que la foule crut à ces calomnies ou qu'elle admirât l'audace des calomniateurs, l'effet était le même. La religion n'était pas encore menacée ; mais on apprenait à se passer de ceux qui la représentaient. En 1377, la *Chronique de Bologne* nous dit que le peuple bolonais se refusait à croire au Pape et aux Cardinaux, prétextant que ces choses n'avaient rien de commun avec la foi. On n'en était pas là à Avignon. Mais il est indiscutable que de cette ville où, sous le beau ciel de Provence, l'esprit critique se déployait si complaisamment et où affluaient des milliers d'étrangers dont les vices ne pouvaient se dissimuler comme ils l'eussent fait dans une très grande ville, les gens du Nord emportèrent les premiers germes de la Réforme.



Ainsi l'amour du luxe et du plaisir, l'amour de l'argent et du jeu, et comme une atmosphère de libre pensée : tels étaient les caractères de cette étrange cité des Papes. Mais ceux qui venaient des républiques tumultueuses de l'Italie ou de la brutale Angleterre ou de la sombre et rude Allemagne, devaient être

frappés de l'ordre qu'on devinait sous ces désordres apparents et de la sécurité que les habitants y goûtaient. Toutes ces différentes sociétés, qui se mêlaient sans se confondre et sans se heurter, vivaient relativement en bonne intelligence. Les querelles, les haines de famille à famille, qui ensanglantaient les cités italiennes, n'existaient pas. Sauf quelques vives rencontres entre Italiens et Français, on n'y connaissait guère, en fait d'émeutes, que les charivaris. L'autorité eut beaucoup de mal à extirper cette scandaleuse coutume qui accompagnait la célébration des mariages. Au moment même de la bénédiction nuptiale, des individus se précipitaient dans l'église en vociférant, se jetaient sur les mariés, les houspillaient, brisaient les lampes et quelquefois les croix, braillaient des grossièretés, tournaient en dérision la cérémonie ; et, quand les époux regagnaient leur maison, souvent ces individus les avaient devancés et l'avaient à moitié dévalisée. Si c'était un veuf ou une veuve qui se remariait, le charivari grossissait en tempête. Il en est resté quelque chose dans nos campagnes où l'on donne encore quelquefois aux nouveaux mariés une affreuse sérénade avec des poêles et des casseroles.

Le pape choisissait le premier magistrat de la ville qui se nommait le viguier. Aucun homme d'église ne pouvait remplir cette magistrature qui l'eût obligé, dans certains cas, à infliger la mort ou des peines entraînant l'effusion du sang. Le viguier était assisté de deux juges, d'un procureur fiscal, de notaires et d'un sous-viguier qui avait sous ses ordres la police municipale. Les sergents se tenaient dans les différents quartiers, casqués, le bouclier au bras et

la main sur leur épée. On se défiait un peu de leur intelligence et de leur moralité. De temps à autre on en pendait quelques-uns pour accointance regrettable avec les malandrins qui pullulaient dans cette ville internationale. Les règlements leur défendaient formellement de garder pour eux les armes prohibées qu'ils confisquaient, de pénétrer dans les domiciles privés sauf avec mandat du juge, de réclamer de l'argent aux coupables arrêtés et d'emprisonner personne sans ordre spécial, à moins de flagrant délit. Ils devaient exercer une surveillance rigoureuse sur les étuves ou maisons de bains qui étaient aussi fréquentées que jadis à Rome. Il y en avait de bien famées et de mal famées, et il y en avait qui étaient les deux à la fois, possédant deux issues, l'une pour les gens honnêtes, l'autre pour ceux qui l'étaient un peu moins. Je crois qu'on était plus propre au Moyen-Age, du moins dans cette partie de la France, qu'on ne l'a été depuis la Renaissance jusqu'aux temps modernes. La nuit, au moindre tapage, chacun devait mettre une lumière à sa fenêtre ; et dans tous les carrefours les Madones brillaient, illuminées. Cependant il valait mieux rester chez soi, passée l'heure du couvre-feu.

Les œuvres de charité abondaient. Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle Avignon avait eu ses hôpitaux. On en comptait huit au début du XIV<sup>e</sup>, quatorze en 1331, dix-neuf en 1367. Grégoire XI arrêta le mouvement. Les malades manquaient. Il préférait que l'on créât des maisons d'orphelins et de repenties. Les pèlerins sans ressources étaient nourris par l'aumônerie de la Pignotte qui leur fournissait aussi des vêtements et

des remèdes. Ce bureau de bienfaisance avait été institué par les papes. Il recevait de pieuses donations et prélevait une sorte d'impôt sur les opérations commerciales de certains corps de métier. Une maison de Repenties accueillait les jeunes femmes lasses de leurs souillures. Elles y prenaient la robe blanche avec la cape de drap noir, sans fourrure ni plume, « en la manière d'honnêtes femmes veuves. » Et quelquefois on les mariait honorablement<sup>1</sup>.

Le fameux quartier de la Juiverie était placé sous le pouvoir spécial du Viguier. La situation des Juifs dans le comtat Venaissin et dans Avignon était meilleure que nulle part au monde. Leur établissement remontait aux temps romains, et les bords de la Durance étaient couverts de synagogues. L'emplacement de celle d'Avignon n'a pas changé depuis sept cents ans, nous dit M. Girard. Les papes étendaient sur eux leur protection, aux dépens de leur popularité. En 1348, lorsque la peste s'abattit sur l'Europe et qu'on les accusa d'avoir empoisonné les fontaines et les fleuves, Clément VI lança deux bulles pour les justifier et pour interdire toute violence à leur égard. Dans leur ghetto d'Avignon, sur la paroisse Saint-Pierre, les Juifs vivaient tranquilles et faisaient de bonnes affaires. Parmi les nombreux règlements dont ils étaient l'objet, je note l'article qui leur enjoignait de laisser les Chrétiens y circuler librement sans les tirer par l'habit pour les entraîner dans leurs boutiques. Une de leurs trois rues s'appelait la *Calandre*

1. Docteur Pansier. *Les rues d'Avignon au moyen-âge. Les Hôpitaux. L'Œuvre des Repenties à Avignon* (Mémoires de l'Académie de Vaucluse).

du nom provençal de la presse à lustrer les étoffes, car beaucoup d'entre eux étaient drapiers. Mais ils avaient bien d'autres commerces.

La bienveillance des papes s'expliquait par l'esprit de justice, par l'absence de fanatisme et aussi par leur respect intéressé de la science médicale. Les principaux médecins étaient juifs et venaient de l'Espagne où les califes Omniades avaient entretenu un grand foyer scientifique. Les Israélites, que leur origine sémitique rapprochait des Musulmans et qui apprenaient plus aisément la langue arabe, se pressaient dans les collèges mauresques et de là se répandaient à travers le monde. Ce furent eux, croit-on, qui introduisirent la médecine des Arabes à Montpellier; et la présence de la cour romaine les avait appelés à Avignon. Etranges figures, ces médecins juifs. Ils exerçaient en même temps les fonctions de physiciens, de barbiers, d'astrologues, et ils étaient, par-dessus le marché, commerçants et banquiers. Ils vendaient à leurs clients des étoffes et des bijoux et leur prêtaient de l'argent. Les prêts étaient toujours faits à titre de service amical, mais ces amis emportaient des garanties matérielles. Les anciens protocoles des notaires d'Avignon en font foi. Nous y voyons, par exemple, que Maître Bellaur de Stella, chirurgien, a reçu de Jeanne de Monteolivo, qu'il a soignée et à qui il a prêté de l'argent, trois pièces de robe, un corset et deux tuniques. Ils entraient avec leur lancette et sortaient avec les vêtements du malade. Leur visite coûtait assez cher pour l'époque : un peu plus de huit francs.

Ces protocoles de notaires conservés aux archives

du département de Vaucluse nous permettent de reconstituer les intérieurs des notabilités du ghetto. Ils étaient somptueux : meubles sculptés ; tapisseries de toile peinte à personnages ; candélabres dorés ; grands éventails en paille ou en plumes de paon ; des livres aux serrures et aux clous d'argent ; d'énormes coffres bondés de linge brodé, de houppelandes fourrées, de robes de soie, toutes avec cette pièce d'étoffe rouge en forme de roue pleine que les lois forçaient les Juifs de porter. De tout ce luxe s'exhalait une odeur d'Orient. Près d'un rouleau de parchemin où l'histoire d'Esther était écrite en caractères hébraïques, un flacon de Damas contenait de l'eau de rose. D'indéfinissables parfums flottaient dans les plis des tentures. Le Chrétien, qui frappait un soir à ces demeures mystérieuses pour un prêt ou pour la vente d'un bijou ou pour une consultation, y entrevoyait souvent une admirable fille, les cheveux ceints d'un bandeau de perles, la taille emprisonnée dans une lourde ceinture d'argent, qui ouvrait sur lui des yeux où semblait brûler un peu de la flamme du Cantique des Cantiques.

Les mariages se célébraient avec des rites singuliers. Pendant quatre samedis de suite on banquetait, et ces quatre samedis portaient les noms du siège où s'asseyait la mariée : le samedi du banc, du tabouret, de la chaise et du daïs. Ce dernier samedi, elle trônait à côté de son mari sous une sorte de baldaquin couvert de guipure blanche et tout orné de fleurs. C'est ainsi que j'ai vu à Ceylan trôner les épousées Cynghalaises, comme des idoles, dans leur chambre illuminée. A deux pas du palais des papes s'épanouis-

sait, au milieu du silence de la nuit, une civilisation orientale. Et ce ghetto recélait aussi de la sorcellerie. On s'y adonnait aux pratiques magiques. C'était encore une espèce d'arsenal où quelques esprits, imbus de philosophie arabe et de fatalisme, forgeaient sans bruit des armes pour la libre pensée<sup>1</sup>.



Ne vous est-il jamais arrivé de vous dire, en remuant les cendres de ces lointains passés, qu'une heure de conversation avec un de ces millions d'êtres qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire nous en apprendrait plus que tous les pauvres documents si difficiles encore à rassembler ? Les papiers des notaires sont précieux. Je me rappelle une page d'un érudit Avignonnais, l'Abbé Requin, sur l'importance des protocoles dans la société du Moyen-Age. On allait chez le notaire à propos de tout : d'un enfant qu'on mettait en nourrice; d'un adolescent qu'on mettait en apprentissage; d'un contrat avec un maçon, un menuisier, un peintre ou un serrurier; d'un brevet de maître d'armes ou d'un compte d'apothicaire; d'un crêpage de chignons entre deux femmes; d'une réconciliation entre deux familles; de la contrition d'un fils prodigue qui s'engageait à mener une vie plus sérieuse; de la déclaration d'un malade qui défendait qu'on inquiétât son médecin, si celui-ci l'envoyait

1. Pour tout ce qui concerne les Juifs dans les États du Saint-Siège au Moyen-Age, je signale, entre autres publications, l'étude de R. de Maulde (*Bulletin historique et archéologique de Vaucluse* 1879).

dans l'autre monde. Les notaires étaient des greffiers. Mais que de mal nous éprouvons encore à voir les figures et les âmes derrière les actes qu'ils rédigent, à saisir la vie qui palpitait sous les hardes dont ils dressent l'inventaire !

M. Girard a exhumé le cartulaire d'un marchand avignonnais du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, Jean Tesseyre, chanvrier, cordier et débitant de vins en gros et en détail. Sa biographie, fondée sur son « livre de raison », nous apporte un assez grand nombre de renseignements qui touchent à l'histoire économique et sociale de la ville; mais rien n'y concerne son état d'esprit, et les événements qui ont fait d'Avignon un théâtre d'aventures passionnément dramatiques n'y ont laissé aucun écho. D'ailleurs il est curieux que cette période ne nous ait légué, en dehors des lettres de Pétrarque, ni journal ni chronique. Ce Jean Tesseyre était un très honnête homme, fort considéré et peu lettré, car on ne trouva chez lui qu'un livre : la Bible. Il n'avait souci que d'attirer sur sa personne, sur son cabaret, sur ses vignes, sur toutes ses affaires, la protection des Saints et la bénédiction de Dieu. Il offrait des images de cire à Notre-Dame de Bon Repos, à Notre-Dame des Doms, à Notre-Saint Père le pape Urbain. Dans un des codicilles de son testament, il légua à « chacune des Trois Maries de la Mer, sœurs de la Vierge », un manteau de soie fourré et doublé de taffetas. Il perdit un enfant, son fils Bertrandet et il nota sa mort, le 18 décembre 1370 à trois heures de la nuit. Et il glorifia la Sainte Trinité de Notre-Seigneur Dieu Jésus-Christ et la royale Majesté de la Reine du Paradis, la mère vierge de Notre-Seigneur... « Plaise

à la Sainte Trinité de mon Seigneur Jésus-Christ qu'elle ait reçu ton âme en état de grâce et qu'elle t'ait pardonné tes péchés. » Et ces mots sont comme une larme que le temps n'a pas séchée sur le vieux parchemin. Pendant que les grands événements s'accomplissaient, ne nous demandons pas trop ce que faisaient les humbles acteurs de la comédie humaine; ils faisaient ce que nous continuons de faire : ils veillaient sur leurs intérêts et ils ensevelissaient leurs morts.

Un autre érudit, Pierre Bayle, a retrouvé le cartulaire d'une bourgeoise avignonnaise de la même époque, Douceline Guazin, veuve de Jean de Sade, chanoine. Assez riche bourgeoise, ses propriétés étaient administrées par son cousin Jean Textoris, cordier, mercier et marchand d'habits. Il tenait le livre de comptes; mais la bourgeoise n'était pas comode, et souvent elle les contestait en latin : *Non credit ! non credit !* écrivait-elle en marge, ou encore : *Credit, sed non de tanto !* Quelquefois elle lui déférait le serment : *Deferat sacramentum !* Elle était processive en diable. Elle ne payait ses créanciers que contrainte par voie de justice. Il faut dire que ses débiteurs se faisaient tirer l'oreille pour la payer elle-même et qu'elle était toujours à court d'argent. Son mari avait ordonné que du drap d'or qui recouvrirait son cercueil on tirât une chasuble réservée à l'officiant de sa chapelle sépulcrale. Mais, en dépit des remontrances de Jean Textoris, elle mit le drap d'or en gage. Elle vendit aussi sa robe de mariage, une belle robe verte. Le Juif l'emporta avec un couvre-pied et un oreiller de soie pour la somme de qua-

torze florins. Et son argenterie suivit la robe verte et le drap d'or. Cela ne l'empêchait pas d'offrir des brandons à la chapelle de Saint-Symphorien et du pain blanc pour les âmes de ses parents, le Jour des Morts ; et les jours de fête, elle arborait une robe en drap fin de Bruxelles jaspé sombre, garnie de soie, de cendal, de franges, de parements et de fourrures, qui avait coûté trente florins (plus de six mille francs d'aujourd'hui) et que le Juif devait guetter. Toujours en lutte avec ses locataires qui ne la payaient pas et ses créanciers qui la menaçaient des juges, Douceline visitait les couvents pour reprendre haleine. Rentrée au logis, elle demandait à ses fuseaux et à sa quenouille de réparer un peu les petits accrocs de ses revenus. *Et ipsa lucrabatur aliquid filando*, dit Jean Textoris. (Elle gagnait quelque chose en filant.) Quand le temps était beau, elle venait souvent coudre à sa porte. Les dames d'Avignon avaient coutume de s'asseoir sur le banc de pierre posé près de leur seuil. La Laure de Pétrarque s'y asseyait aussi dans sa robe verte parsemée de violettes ou dans son habit écarlate semé de roses, et, quand le poète passait, peut-être daignait-elle lever vers lui ses yeux d'un bleu céleste et son nez retroussé, car elle avait le nez retroussé. Le poète ne nous l'a pas dit, mais elle l'avait. « C'est un charme ! » s'écriait La Fontaine, et il ajoutait : « C'en est même un des plus puissants ! » Quant au nez de Douceline, on ignore sa forme, et on ignore aussi la couleur de ses yeux. Laissons-la coudre en paix sur son banc de pierre les vêtements de sa fille Johanella. Elle songe peut-être que l'Evêque de Clermont, à qui elle a loué un vaste hôtel, ne l'a pas

encore payée. Et c'est tout ce qui l'intéresse des redoutables écueils entre lesquels navigue en ce moment la barque de saint Pierre.



Mais, en face dans l'énorme château, « qui lançait vers le ciel sur le dos de ses voûtes la carrure prodigieuse de ses sept tours en pierre dure », pendant « qu'aux trèfles de ses fenêtres croassaient les oiseaux de proie et que de gros vols de martinets criaient dans ses machicoulis <sup>1</sup> », les grands pilotes veillaient. Après l'aimable CLÉMENT V que son caractère et surtout son misérable état de santé inclinaient aux complaisances, c'est JEAN XXII, un Cahorsin, corps frêle, parole tranchante, esprit souple, intelligence aussi étendue que son âme était énergique, ennemi mortel des hérésies et pourtant théologien hardi, administrateur puissant ; — BENOÎT XII originaire du comté de Foix, qui, pour avoir longtemps vécu au cloître, en avait gardé une austère roideur, grand, fort, coloré, la voix sonore, sans génie, mais plein de vertu, et par horreur du népotisme, considérant que « le pape doit ressembler à Melchisédech qui n'avait ni père ni mère ni généalogie » ; — CLÉMENT VI, né en Corrèze, très grand seigneur, habitué au luxe de la richesse, magnifique dans ses présents et dans ses discours, spirituel, toujours maître de lui en face des fléaux qu'il combat comme au milieu des fêtes qu'il donne, aussi prudent que ferme, sauf en matière de finances, et d'une telle habi-

1. Mistral, *Nerte*.

leté qu'il savait contenter, a-t-on dit, ceux-là même qu'il ne pouvait satisfaire ; — INNOCENT VI, un Limousin, plus effacé, d'un rigorisme claustral, observateur scrupuleux des canons de l'Eglise, très laborieux, d'une volonté souvent indécise, mais jamais quand il fallait dompter les douleurs atroces dont son corps était noué ; — URBAIN V, de la Lozère, très simple, doux envers les pauvres, ami du jeûne, d'une sensibilité qui lui faisait verser des torrents de larmes lorsqu'il disait sa messe, d'une bonté et d'un optimisme qui auraient pu aller jusqu'à l'imprévoyance, mais avec un fond de mélancolie poignante, le seul de nos papes que Pétrarque ait loué, malheureusement en homme qui ne sait pas garder plus de mesure dans l'éloge que dans la satire. — GRÉGOIRE XI, le neveu de Clément VI..., mais nous le retrouverons bientôt. Je ne crois pas que l'histoire de l'Eglise nous offre une série de papes aussi remarquables que ces papes français, — ni qui furent plus odieusement vilipendés.

Ils ont été très grands. Ils n'ignoraient rien des abus qui croissaient et s'étendaient autour d'eux, rien du dérèglement des mœurs qui, du reste, caractérise l'époque tout entière. Benoît XII, Innocent VI, Urbain V essayèrent de quelques remèdes. Mais ils auraient perdu leur temps à vouloir réformer Avignon. D'autres soins plus graves les sollicitaient. Jamais la situation n'avait paru plus désespérante : l'Italie en feu ; les Etats de l'Eglise en révolte contre l'Eglise ; Rome « plus pareille à une caverne de bandits qu'à une résidence d'hommes civilisés » et si délabrée qu'à Saint-Pierre et à Saint-Jean de Latran les troupeaux paissaient au pied des autels ; des me-

nâces de schisme et même un pape schismatique élu par l'Empereur; la querelle de la Papauté et de l'Empire se rallumant avec une violence inattendue; la France et l'Angleterre heurtées l'une contre l'autre; l'Allemagne insolente; l'Orient agité. Devant tous ces orages qui se préparaient ou qui grondaient, que signifiait pour des hommes assis au gouvernail un scandale de plus ou de moins à quelques pas d'eux ?

Ce qu'ils accomplirent tient du prodige. L'excellent livre si impartial de M. G. Mollat le prouve<sup>1</sup>. L'Allemand Pastor, dans son *Histoire des Papes*, leur a rendu justice. Ils firent face à tous les périls; ils sauvèrent tout ce qui pouvait être sauvé. Ils maintinrent partout leur droit de suzeraineté. Ils reconquirent leurs domaines. Ils luttèrent, avec une diplomatie souple et fière, contre la guerre, contre les fanatismes, contre les haines, contre tous les fléaux déchaînés à travers le monde. Ces vieillards, qui n'avaient que peu de temps à vivre, ces rois de la Chrétienté, qui pouvaient tout au plus compter sur neuf ou dix ans de règne, au milieu des innombrables difficultés qui les assiégeaient et les pressaient de toutes parts, embrassaient de leur pensée l'Univers. Ils s'occupaient des âmes à gagner dans l'Inde, en Chine, en Egypte, en Nubie, en Abyssinie, dans les Etats Barbaresques, au Maroc. Ils envoyaient des missions; ils créaient des évêchés; ils reculaient les limites de la propagation de la foi.

Français de cœur, mais papes avant tout, ils désirèrent, sans exception, revenir à Rome, au seul en-

1. *Les Papes d'Avignon* (1305-1378) par G. Moliat. (Gabalda 1912).

droit qui pouvait assurer à l'Eglise son caractère universel. Leur résidence d'Avignon n'était, à leurs yeux, qu'un moment transitoire dans l'histoire de l'Eglise. Cependant, — et cela me semble admirable, — ils s'y installaient comme s'ils pensaient y demeurer éternellement, car l'Eglise, même exilée, ne devait pas paraître en exil; la papauté, même sur une terre étrangère, devait donner à tous, ne fût-ce que pour une heure, l'idée d'une impérissable solidité.

Quelques-uns vivaient dans leur palais avec la simplicité et la frugalité d'un moine dans sa cellule; mais ils appelaient les artistes italiens et les artistes français et ne ménageaient rien pour orner leur halte éphémère. L'intérieur de leur palais était très beau : un escalier de marbre, de hautes et vastes salles, des voûtes aux nervures gigantesques; des murs couverts de fresques ou de tapisseries à personnages; des draps d'or et d'argent ; des tapis somptueux ; des drapeaux pris aux Maures et rapportés de la Terre Sainte; des œuvres d'orfèvrerie étincelantes de pierreries, d'émeraudes, d'escarboucles; des services d'or. Ils préparaient la Renaissance<sup>1</sup>. Non seulement ils entoutraient de leur bienveillance l'Université d'Avignon,

1. M. Robert Brun vient de publier chez Armand Colin un livre *Avignon au temps des Papes. Les Monuments. Les Artistes. La Société*, qui est d'un grand intérêt, surtout au point de vue artistique. « L'influence des Papes, dit-il, s'est exercée dans tous les domaines, architecture, sculpture, peinture, décoration murale, enluminure, orfèvrerie. Il n'est pas une branche des arts, même des arts industriels, qui n'ait reçu d'eux une vive impulsion. » Je voudrais pouvoir citer tout ce qu'il dit des fresques où figurent les plaisirs de la pêche et ceux de la chasse et qui marquent, selon lui, une date importante dans l'histoire de l'art. « Elles sont le symbole d'une évolution générale des idées qui s'accomplit pendant le xiv<sup>e</sup> siècle et montrent les efforts des artistes pour illustrer certains aspects de la vie profane. »

créée par Boniface VIII, où l'on enseignait le droit canon, le droit civil, la médecine et les arts libéraux; non seulement ils multipliaient les écoles épiscopales et favorisaient les écoles municipales; ils rassemblaient encore à grand prix la plus considérable et la plus riche bibliothèque princière de l'Europe. Depuis que Maurice Faucon a publié les catalogues de leur librairie, nous pouvons admirer, en connaissance de cause, leur splendide effort. Presque toute la littérature latine, telle que nous la possédons, y était représentée. *La Divine Comédie*, avec ses Papes en Enfer, n'en était pas exclue. Pétrarque y avait introduit seize volumes de ses écrits latins. Les *Réveries mythologiques et agrestes* de Boccace y figuraient. Ces pontifes que les Italiens représentaient comme dénués de culture, — des barbares ! — il n'y a pas un seul mouvement d'idées auquel ils soient restés étrangers. Mais toujours, malgré les trésors qui s'entassaient autour d'eux, toujours cette ardente nostalgie du Tombeau des Apôtres; toujours ce soupir de leur âme vers Saint-Pierre et Saint-Jean de Latran. C'est ce qui leur donne parfois, au milieu même de leurs splendeurs, un air de majesté mélancolique.

Urbain V n'y put tenir. En 1367, suivi de cinq cardinaux, il prit la route de Rome. Mais cette Italie turbulente et ces Romains inconséquents qui, malgré les transports d'allégresse dont ils avaient salué son arrivée et leur désir de le garder, s'unissaient aux gens de Pérouse insurgés contre lui, vinrent à bout de sa force de résistance. Deux ans et demi lui suffirent : il décida de retourner en France. Rome consternée voulait empêcher son départ. Sainte Brigitte lui révéla

qu'il mourrait à son retour. Il n'entendit rien. Il aspirait à revoir le ciel français et la ville d'Avignon. Il rentra donc, et quelques jours après, il mourut. On l'a accusé de faiblesse. C'était mal le connaître. On ne comprenait pas que les ressorts de la vie étaient brisés en lui; il revenait en France non pour y vivre, mais pour y mourir. Il ne frustrait l'Italie que de son cadavre.

Son successeur était presque un jeune homme : il n'avait que quarante ans. Pierre-Roger de Beaufort, — Grégoire XI, — était pâle, délicat, maladif et, dans sa débilité, charmant. Il est le dernier pape que l'Eglise ait accepté de la France, le dernier pape français. Pourquoi ? L'Eglise n'en a pas eu d'aussi sympathique. Le Sacré Collège l'avait nommé le 30 décembre 1370 après une seule nuit de conclave. Son élection ne surprit et n'affligea qu'un homme, lui, car il était très modeste et le poids de la tiare l'épouvantait. Intelligence très cultivée, il adorait les livres. Sa correspondance nous le montre soucieux de se procurer des manuscrits. Il avait toujours été un homme d'études dont la piété se nuançait de mysticisme. Il fit trois vœux en montant sur le trône de Saint-Pierre : réformer l'Eglise; pacifier l'Occident pour faire front aux envahissements des Infidèles, et, avant tout, rétablir le Saint-Siège à Rome.

Dès 1374 il annonça son intention de partir. Mais il fallait attendre que l'Italie fût calme, et il fallait aussi réconcilier Edouard III et Charles V. Son frère et son neveu étaient prisonniers des Anglais; il souhaitait ardemment la fin d'une guerre qui épuisait la France. Au commencement de 1375 il fixa son

départ pour le mois de mai. Hélas ! son espérance d'une paix entre la France et l'Angleterre fut trompée. On remit le départ à Pâques 1376. Les galères vénitiennes qui devaient l'emporter en Italie étaient déjà prêtes. A ce moment la république de Florence se souleva contre la Papauté et entraîna dans sa révolte les Terres de l'Eglise. Il fallait encore patienter ; ce ne serait point à Pâques... D'autre part, le roi de France, inquiet, lui envoyait le duc d'Anjou pour le conjurer de demeurer à Avignon. Toute la ville l'assiégeait de supplications. Sa famille s'agitait. Son père lui ordonnait de rester ; ses quatre sœurs intriguaient ; il avait contre lui tous ceux qui lui étaient chers et son propre cœur. « Il est dur de quitter son pays », laissait-il échapper dans une lettre à l'Empereur. Et ces mots dans une pareille lettre nous en disent long sur son déchirement intérieur. Cependant les galères attendaient, au pied du rocher des Doms.



Ce fut cette même année 1376 qu'un jour, au coucher du soleil, une petite troupe d'Italiens se présenta à une des portes d'Avignon. Dans cette troupe composée de moines et de clercs, une grande jeune fille s'avancait vêtue de blanc et de noir comme les tertiaires de Saint-Dominique. Les traits émaciés, la figure allongée et marquée de la petite vérole, elle était maigre et pâle. Mais un air de pieuse allégresse l'enveloppait, et ses yeux avaient une sombre douceur qui vous pénétrait jusqu'à l'âme. La petite troupe

entra dans la ville. Elle croisa des cortèges de cardinaux tout or et soie; elle fut obligée de se ranger pour laisser passer de belles dames parfumées qui chevauchaient sur des haquenées caparaçonnées de pourpre. Des chansons impies s'échappaient des tavernes. L'étonnement se peignit sur le visage de la jeune Italienne. Personne ne la remarquait. Les Avignonnais étaient loin de soupçonner que cette pauvre religieuse portait dans les plis de sa robe le souffle qui allait, dénouer les dernières amarres des galères pontificales et les pousser vers la mer. C'était la fille d'un teinturier de Sienne, Catherine Benincasa, sainte Catherine, que les Florentins, non sans quelque dérision, envoyaient au pape en qualité d'ambassadrice.

Il y avait sous le porche de Notre-Dame des Doms, une fresque du Siennois Simone Martini qui représentait, en face de saint Georges et du dragon, une princesse avec des cheveux dorés et tressés de fleurs, une robe couleur de feuilles nouvellement écloses et des yeux à demi fermés, dans une attitude de grâce terrifiée. Il me semble que ce fut l'attitude de Catherine Benincasa devant le luxe oriental d'Avignon. Quand elle parut devant Grégoire XI, comme Jeanne d'Arc devant le roi, le pape crut entendre non seulement la pauvre Italie qui se tournait implorante vers son père spirituel, mais la foi des millions d'humbles êtres qui attendaient de la papauté un acte décisif. A la seconde entrevue, Catherine lui dénonça la corruption qu'elle avait sentie autour d'elle, car, en bonne Italienne, elle ne pouvait voir dans Avignon que ce qui lui déplaisait. Elle venait pourtant d'une ville où les mœurs n'étaient pas très pures et

où le sang coulait souvent à flots sur la place publique. Le pape l'écouta, sourit et lui dit : « Vous êtes déjà bien renseignée, ma fille. » On devine le sourire. Ces deux âmes, l'âme de la fille du teinturier et l'âme du gentilhomme français élevé au trône de Saint-Pierre s'étaient comprises. Vous trouverez chez les revendeurs de Sienne des gravures qui nous montrent le départ du pape pour l'Italie. Il est à cheval, et sainte Catherine tient le cheval par la bride. La chose ne s'est point passée ainsi. Grégoire serait parti sans elle. Mais, contraint par la pénurie d'argent, où le laissait la Chrétienté, d'engager ses bijoux et d'emprunter de lourdes sommes, il partit, grâce à elle, plus rassuré. Elle lui avait apporté un message de Dieu qui confirmait l'ordre de sa conscience.

Ce fut le 13 septembre 1376 que la flotte pontificale s'ébranla. Tout Avignon était accouru. La foule pleurait et gémissait. Grégoire XI contempla une dernière fois le château, les tours, les tourelles, les clochers, toute cette ville qui allait peu à peu retomber au silence et qui disparut à un tournant du Rhône.



## UN PAPE HUMANISTE

### PIE II

La Cathédrale de Sienne possède, dans sa Librairie, dix fresques du Pinturricchio, et aussi de Raphaël, qui représentent les principaux épisodes de la vie du Siennois Æneas Silvius Piccolomini devenu pape en 1458, sous le nom de Pie II. On y voit une ville de marbre au bord de la mer; des galères sur les flots bleus; des portiques qui encadrent le cours d'un fleuve dont l'azur pâle se confond avec celui des collines; des trônes de pape, de roi, d'empereur; des salles de palais et des places publiques où se déploient d'harmonieux groupes en costumes éclatants. Sur la première fresque un jeune homme vêtu de bleu, son visage souriant tourné vers nous, chevauche près d'un vieux cardinal sévère et triste. Son magnifique cheval blanc semble avoir conscience de la destinée qu'il porte; mais la monture du cardinal, qui ne porte que du passé, a de moins belles allures.

Sur la seconde, le même jeune homme à la longue chevelure blonde, se présente devant le roi d'Ecosse, au milieu d'une cour qui n'a d'yeux que pour lui. Sur la troisième, il reçoit des mains de l'Empereur Frédéric III la couronne d'or de la poésie. Nous le retrouvons bientôt Evêque, aux portes de Sienne, amenant Eléonore de Portugal à cet Empereur, son fiancé. Plus loin, le pape Calixte III pose sur sa tête le chapeau rouge des cardinaux. Enfin, le voici Pape, au moment où, précédé d'un splendide cortège, élevé sur la chaise gestatoire, il est arrêté par le maître des cérémonies qui lui dit en brûlant l'étope rituelle : « Saint Père, ainsi passe la gloire du monde. »

Ces fresques, d'un coloris admirable, appartiennent à la peinture historique qui transforme l'histoire en tableaux de grand opéra. L'idée somptueuse qu'elles nous donneraient de la vie d'Æneas Silvius ne vaut pas celle qui ressort des aventures et de la psychologie du personnage. Mais sous un jour plus vrai le sujet pourrait paraître ingrat. Pie II n'est pas de ceux dont la figure occupe encore l'imagination des hommes. Il a vécu plongé dans les intrigues d'une des époques les plus compliquées et les plus confuses de l'histoire occidentale. S'il mérite de retenir notre attention, c'est parce qu'il fut un de ses plus curieux représentants et un très beau type de la civilisation italienne au temps où elle se dégageait du Moyen-Age. Intéressant par lui-même, il l'est encore davantage quand on songe qu'il installe l'humanisme dans la chaire de Saint-Pierre et commence ainsi la série des papes qui provoqueront la Réforme.



Æneas Silvius Piccolomini était né le 15 octobre 1405 à Corsignâno, sur le territoire siennois, d'une noble et pauvre famille siennoise. Les Siennois ont passé pour un des peuples les plus fous de l'histoire. Mais la folie italienne est toujours tempérée d'habileté et d'esprit pratique. Ces fous étaient les banquiers des princes, des rois et des papes; ils tenaient les principaux marchés; ils régnaient sur nos foires de Champagne; ils couraient le monde, armés jusqu'aux dents, avec leurs ballots de marchandises. Entre temps ils avaient de la fantaisie et se laissaient facilement tenter par l'irréalisable. Ils étaient réalistes avec des foucades et des accès de fièvre romanesque ou chimérique. Toujours prêts à se mettre en route, leur industrie était légendaire dans tous les pays où ils allaient et faisaient fortune. Quelques-uns de ces traits caractériseront le jeune Æneas Silvius que sa famille envoyait à Sienne dans sa dix-huitième année.

Depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle Sienne avait une Université comme sa rivale et son ennemie Florence. Mais cette Université ne s'était guère développée au milieu des guerres civiles. Cependant quelques maîtres illustres réunissaient autour d'eux les jeunes gens qu'enthousiasmait la renaissance de l'Antiquité. Æneas était descendu chez un de ses parents, Niccolo Lolli, qui l'initia aux beautés des poètes latins; et il suivit des cours de droit civil et de droit canonique. Comme il n'avait point d'argent et que les livres

coûtaient cher, il recopiait ceux que ses amis lui prêtaient. Excellente contrainte qui meubla son esprit des plus belles formes de l'éloquence et de la poésie antiques. Il posséda son Cicéron, son Tite Live, son Virgile. Sans doute il allait assez souvent à Florence où professait le célèbre Filelfo.

Filelfo a été avec le Pogge et Valla un de ces grands maîtres d'humanisme qui se sont imposés à l'intelligence italienne pendant le xv<sup>e</sup> siècle et qui, dans les villes où ils s'établissaient, exerçaient une véritable dictature. Ils empruntaient des Anciens, dont ils se faisaient les interprètes, un prestige sacré. Leur vanité, près de laquelle la vanité de nos écrivains les plus infatués et de nos politiciens les plus ridicules paraîtrait une aimable modestie, n'avait d'égale que leur audace. Ils ne se contentaient pas de se déchirer les uns les autres avec ces raffinements d'insolence et de haine dont les grammairiens sont encore plus coutumiers que les autres hommes de lettres ; leur amour-propre ne craignait pas de se satisfaire aux dépens des tyrans les plus redoutés. Ce xv<sup>e</sup> siècle italien, où le crime était traité en œuvre d'art, nous offre un exemple déconcertant du pouvoir de la littérature. Des gens comme Filelfo qui n'avaient d'autres armes que leur plume, d'autres ressources que leur érudition, bravaient impunément les princes et les papes. Ils lançaient contre eux des satires à la Juvénal, plus hardis que Juvénal qui ne foudroyait que des cadavres. Ils meurtrissaient d'allusions grossières ou perfides, mais toujours en beau latin, des réputations appuyées sur des bandes de spadassins et sur des troupes de mercenaires. Et l'on n'osait pas les sup-

primer. Le respect et l'amour des lettres antiques étaient si forts qu'il semblait qu'on les eût atteintes en frappant ceux qu'elles avaient nourris. Ce Filelfo avait séjourné à Constantinople, près de Jean Paléologue; il y avait étudié la langue et la littérature grecques; et, par amour du grec, peut-être aussi, espérons-le, de la beauté, il avait épousé la fille d'un de ses maîtres, Théodora Chrysoloras. Les deux époux s'entendaient dans le plus pur attique. Æneas Silvius n'oublia jamais les leçons de Filelfo : et ce fut pour la culture grecque, comme nous le verrons, qu'il livra son dernier combat.

Le moment où il s'éveillait à la vie intellectuelle était un des plus troubles. Le Grand Schisme avait duré quarante ans, de 1378 à 1417. Pendant quarante ans les successeurs de saint Pierre, Papes et Antipapes, avaient lacéré la robe sans couture. Jamais l'Eglise n'avait traversé pareille épreuve. Que d'horreurs et de tristesses ! En 1383 Urbain VI, en lutte ouverte avec ses cardinaux, fait jeter à la mer cinq d'entre eux enfermés dans des sacs. En 1390 Boniface IX, obligé de s'enfuir de Rome, se réfugie à Pérouse d'où les révoltes sanglantes le chassent jusqu'à Assise. En 1405, Innocent VII est réduit à négocier avec le peuple de Rome. La papauté sortait maculée, amoindrie, appauvrie, humiliée de ce demi-siècle d'anarchie. Cependant le sentiment religieux n'avait pas diminué dans les masses ; et on n'en veut d'autres preuves que les manifestations publiques de la piété populaire, l'incroyable besoin de pénitence qui semblait s'emparer des âmes et qui multipliait dans les rues et sur les places des villes les prières et les flagella-

tions. Le sentiment religieux ne s'était pas non plus affaibli chez les vrais Chrétiens; mais ils avaient conçu l'idée d'une réforme. L'idée qu'il était indispensable que l'Eglise se réformât dans son chef et dans ses membres, les obsédait. Entre l'élite chrétienne et la foule, ceux qu'on nommera plus tard les honnêtes gens, dégoûtés des dissensions religieuses et d'un Christianisme dénaturé par la politique, cherchaient un refuge et un réconfort dans l'antiquité classique. Ils en admiraient tout avec plus de zèle que de discernement. Il ne leur suffisait pas d'emprunter leur langue aux Anciens ; ils essayaient de s'assimiler leurs pensées. Et ils retournaient doucement au Paganisme dont ils finissaient par adopter les licences. L'amour du grec et du latin autorisait tout, justifiait tout, couvrait tout. Nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui qu'un écrivain aussi dévergondé et aussi souvent obscène que le Pogge ait pu vivre à la Cour pontificale, même sous le sévère Martin V. Les prêtres et les cardinaux donnaient le signal des applaudissements à des facéties effrontées où des Muses, habillées à l'antique, les ridiculisaient et les dif-famaient. De l'esprit, le libertinage s'était naturellement étendu aux mœurs.

Ce fut dans ce monde, qui sentait la corruption, qu'acheva de se former le jeune Piccolomini, aussi ardent au travail qu'au plaisir. Les conteurs siennois nous ont laissé des tableaux de la vie amoureuse et plaisante de Sienne qui ne dépareraient point la riche galerie du *Décameron*. Dans un de ses contes, Boccace, après nous avoir énuméré les prouesses d'une dame de Bologne, pris soudain d'un transport ly-

rique, s'écrie : « O beau sang bolonais ! » Le sang de Sienne n'avait rien à lui envier. Mais Æneas Silvius ne bornait pas son ambition à se divertir. Il avait conscience de sa valeur, et Sienne commençait à lui paraître un trop petit théâtre. Très souple, très instruit, orateur cicéronien, poète comme un homme qui sait Virgile par cœur, persuadé, d'après l'exemple du Filelfo, que l'esprit peut tout dans le monde, il aspirait à promener à travers l'Europe son bagage d'humaniste comme ses compagnons y promenaient leurs épices, leurs étoffes et leur or.

Le hasard voulut alors que le cardinal Capranica passât à Sienne. Capranica a été une des belles figures de la Curie romaine au xv<sup>e</sup> siècle : un ascète doublé d'un savant. On nous dit que, lorsqu'on le déshabilla après sa mort, on découvrit que, même pendant sa maladie qui avait été longue et douloureuse, il n'avait pas quitté son cilice. Ce cilice ne l'avait jamais empêché de se plaire dans la compagnie des Muses et dans la société des beaux esprits. Tous ceux qui désiraient s'instruire étaient admis à profiter de la riche bibliothèque qu'il avait composée. Il était fier d'entretenir une correspondance avec le Pogge et l'appelait « son illustre ami ». Mais le cardinal qui s'arrêtait à Sienne était triste et soucieux. Le nouveau pape, Eugène IV, refusait de lui reconnaître le titre de cardinal dont l'avait gratifié son prédécesseur ; et il allait à Bâle pour obtenir justice du Concile. Une des conséquences du Schisme avait été de contraindre la Papauté à convoquer périodiquement des conciles œcuméniques dont l'effort tendait à limiter ses pouvoirs et à réduire son autorité. Les vertus de Capra-

nica sont presque d'un saint ; il se fait de la religion la conception ascétique que s'en est faite le Moyen-Age ; il a même écrit un *Art de Mourir* rempli de cette idée, contre laquelle protestera toute la Renaissance, que la vie ne doit être qu'une préparation à la mort. Et Capranica n'en appelle pas moins au Concile contre le pape, parce qu'il veut avoir un chapeau de couleur rouge. L'ambition des honneurs chez ces vieux hommes d'Eglise a quelque chose qui nous surprend toujours, profanes que nous sommes. Capranica, tout ascète qu'il soit, n'est pas moins séduit par les grâces païennes de l'humanisme. Il n'a déjà plus l'esprit de son cilice.

Il était donc préoccupé et d'humeur chagrine quand on lui présenta le jeune Æneas Silvius renommé pour ses dons oratoires. Il devina chez ce jeune homme une intelligence de premier ordre et une éloquence qui pourrait trouver son emploi au Concile. Et puis ce serait un fort agréable compagnon. Il lui proposa de l'emmener en qualité de secrétaire. Quel coup de fortune ! Je ne sais si Æneas quitta Sienne sur le beau cheval blanc que lui a prêté le Pinturricchio ; mais il partit l'âme ouverte à l'espérance. Il emportait dans son bagage trois mille vers latins dont la plupart lui avaient été inspirés par des dames de Sienne. On s'embarqua à Gênes. Une tempête, comme celle que Virgile avait décrite au premier livre de l'*Enéide*, poussa d'abord le nouvel Enée vers les côtes d'Afrique. Heureusement un retour des vents ramena nos voyageurs dans leur port de départ ; et de là ils gagnèrent à cheval le Saint-Gothard,



Au xv<sup>e</sup> siècle, dès qu'il entrait en Allemagne, un Italien aussi délié que Piccolomini éprouvait un très vif sentiment de sa supériorité. Pour avoir une idée de ce qu'était alors la grossièreté de la vie germanique, il faut lire les deux ouvrages de Janssen : *l'Allemagne à la fin du Moyen-Age* et *l'Allemagne et la Réforme*. On y était rudement enfoncé dans la matière. L'ivrognerie et la gloutonnerie y faisaient plus de victimes que les armes de guerre. On y mourait surtout d'excès de table et d'indigestion. Les femmes atteignaient et souvent même dépassaient les hommes en goinfrerie. La réunion du Concile était une bénédiction pour la ville de Bâle. Ambassadeurs et cardinaux se festoyaient à qui mieux mieux. Les théologiens buvaient dru les vins d'Alsace et ceux du Rhin, pendant que les rues regorgeaient de mendiants et que les vendeurs de fausses reliques, connus sous le nom de stationnaires, proposaient aux passants, l'un des brins de paille arrachés à la Crèche, l'autre un os de l'âne de Balaam, celui-ci une plume tombée de l'aile de saint Michel, celui-là la bride du cheval de saint Georges. Les Italiens étaient très entourés. Ils apportaient le reflet d'une lumière lointaine, d'une aurore. « C'est grâce à nous Italiens, écrira plus tard Piccolomini, que la Germanie s'est policée. » Il garda toujours un bon souvenir des Allemands, car il leur était reconnaissant de les avoir apprivoisés et charmés.

À peine introduit au Concile par son patron, il y plut extraordinairement. Dans les *Commentaires*

qu'il écrivit sur le *Concile de Bâle*, il nous dit au sujet des opinions qu'échangeaient deux Pères du Concile : « Ils parlaient à voix basse, mais je les ai entendus. J'étais à leurs pieds et j'écoutais avidement. » C'est dans cette attitude que je me représente volontiers ce jeune Italien curieux, toujours à l'affut, prompt à saisir la parole qui passe, le geste qui l'explique, le regard qui la souligne. Il étudie les hommes; il observe le pays; il prend des notes; il est obligeant et pratique. Il ne rompt avec personne; il se détache en douceur. Le cardinal Capranica est pauvre et trop austère pour ne pas le rester. Il le quitte après avoir éloquemment plaidé sa cause; et il entre au service de l'Evêque de Freising, puis de l'Evêque de Novare, enfin du Cardinal Albergati, encore un cardinal ami de Filelfo, ascète et humaniste, adorant les Muses et couchant sur un sac de paille d'où il se relève à minuit pour réciter son office. Albergati l'emmène à la Diète de Francfort et le charge d'une mission secrète pour le Roi d'Ecosse. C'était un fameux voyage. Mais où n'irait pas un Siennois ? Il séjourna quelque temps dans ce pays, inscrivit soigneusement tout ce qu'il y avait vu, et, n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour son retour, il aima mieux, dit-il, éprouver la miséricorde des hommes que celle des flots. Bien lui en prit : le navire qui aurait dû le ramener en Belgique fit naufrage. Pendant ce temps, il traversait l'Angleterre, déguisé en marchand, et ne manquait pas d'en noter les particularités.

Quand il revint à Bâle, le Concile était en effervescence. Ces Etats Généraux de la Chrétienté insurgés contre le pape, se préparaient à recommencer

le schisme. Ce n'était plus un Concile, c'était une Assemblée révolutionnaire. Il s'agissait de renverser la monarchie dans l'Eglise et d'y installer la République au nom de ce principe que le Concile, canoniquement réuni, était supérieur au Pape et pouvait le déposer. Les Universités, du haut de leur orgueil, patronnaient cette opinion ; les petits princes y voyaient un moyen de s'affranchir du joug de la Papauté ; les philosophes, comme toujours, en espéraient la réforme des mœurs. Une fois la rupture consommée avec Eugène IV, et dès que l'anti-pape Félix V fut nommé, le Concile donna le spectacle d'un Parlement en délire. « Il s'y élevait, dit Æneas Silvius, des clameurs semblables à l'éclat des trompettes et au frémissement des chevaux lorsque deux armées s'ébranlent pour en venir aux mains. » Nous n'étions pas à Bâle au xv<sup>e</sup> siècle ; mais nous connaissons parfaitement ces ébrouements et ces fanfares. Tous les parlementarismes se ressemblent. Rien de pire ne pouvait arriver à l'Eglise que de se transformer en république ou en monarchie parlementaire.

Dans son *Histoire des Papes*, Pastor nous dit que le jeune Piccolomini assistait à ces querelles entre le Souverain Pontife et le Concile avec l'indifférence d'un partisan de la Renaissance païenne, mais il ajoute que cela ne l'empêchait pas d'écrire contre le pape. Ce n'est pas exact. Le jeune Piccolomini était bien moins indifférent que Pastor ne le croit. Son premier livre des *Commentaires sur le Concile* nous le montre aussi passionné que les plus passionnés. « Le Pape, s'écrie-t-il, est dans l'Eglise comme le Roi dans

une monarchie. Or il est absurde que le monarque ait plus de pouvoir que tout le royaume. Des souverains gouvernent-ils mal ? Exercent-ils la tyrannie ? Leur peuple se lève tout entier et les expulse. De même, l'Eglise, c'est-à-dire le Concile général, peut déposer le Souverain Pontife. » Et pour achever de nous en convaincre, il nous citait l'opinion de Cicéron et, après quelques exemples de martyrs chrétiens, les exemples plus persuasifs de Curtius, de Codrus, de Thérémène, de Socrate, de Léonidas. En lisant ces diatribes, je songe aux orateurs de la Convention. C'est à peu près le même esprit ; ce sont les mêmes citations. Les Révolutionnaires de Paris, comme ceux de Bâle, tirent à eux les personnages de Plutarque et de Tite Live. On n'imagine pas ce qui peut sortir d'absurdités politiques du cerveau d'un humaniste. Æneas Silvius allait encore plus loin ; il réclamait des réformes radicales : « Il serait désirable, écrivait-il, de voir beaucoup de prêtres se marier ; ils se sauveraient plus facilement. » Ce premier livre des *Commentaires* ne fit point scandale ; mais au lendemain de la condamnation de Luther, les Allemands s'en emparèrent et le réimprimèrent sans date ; et les protestants s'en servirent, heureux pour une fois de pouvoir invoquer l'autorité d'un pape.

Il est vrai qu'au moment où il l'écrivait, Piccolomini n'avait point reçu les Ordres. Il n'était qu'un jeune laïque très désireux de parvenir et dont la situation grandissait de jour en jour. Mais il lui arrivait ce qui arrive d'ordinaire aux politiciens. La chaude atmosphère du Concile avait excité sa verve, et engourdi sa perspicacité. Les bruits de couloirs,

comme nous disons, ne lui avaient point permis de percevoir le sentiment public qui était opposé à ces réformes violentes et, d'une façon générale, à toute violence. On commençait à ressentir le besoin de restaurer l'autorité spirituelle. Les grandes nations avaient horreur du schisme; et le pauvre Félix V, petit vieillard aux yeux louches, d'esprit mesquin et d'humeur avaricieuse, n'était point d'envergure à le ressusciter. Æneas Silvius s'en aperçut dès qu'il eut accepté près de lui une place de secrétaire. Il le comprit mieux encore, lorsque l'Empereur allemand Frédéric III refusa de reconnaître l'antipape et décida d'observer la neutralité. Trois partis se trouvèrent en présence : le parti du Pape, le parti de l'Antipape, le parti des Neutres. Piccolomini s'était trop pressé de prendre position.

Notre fin Siennois répara cette erreur d'une manière étonnante. Trois ans se sont à peine écoulés qu'il est à la fois secrétaire de l'Antipape, secrétaire de l'Empereur et secrétaire du Pape. On n'a jamais rien fait de plus joli dans ce genre-là. Et tout s'était si doucement opéré ! L'Empereur Frédéric était passé à Bâle comme naguère le cardinal Capranica à Sienne. Il avait remarqué Æneas Silvius. Félix V accorda un congé au jeune homme; et Frédéric l'emmena en Autriche. Là, le chancelier, Gaspard Schlich, le chargea d'une mission près d'Eugène IV. Malgré les appréhensions de son entourage et les avertissements de ses amis, il partit, se jeta aux pieds du souverain Pontife, du vrai, et se releva son secrétaire. Mais il s'était fait précéder d'une longue lettre qui est un chef-d'œuvre d'habileté « Très Saint Père, lui écrivait-

il, avant de remplir auprès de vous la mission dont m'a chargé l'Empereur, je tiens à dire quelques mots de ce qui me concerne personnellement. Je sais qu'il est arrivé à vos oreilles, sur mon compte, beaucoup de choses qui ne sont ni belles ni bonnes à répéter. Et pourtant ceux qui m'ont accusé auprès de vous n'ont pas menti. Oui, tant que je suis resté à Bâle, j'ai dit, écrit, fait beaucoup de choses. Je ne nie rien. Mais mon but était bien moins de vous porter dommage que de me rendre utile à l'Eglise de Dieu. J'ai été dans l'erreur. Comment le nier ? Mais cette erreur m'a été commune avec beaucoup d'autres et avec des hommes qui ne sont point sans valeur. J'ai suivi l'exemple de Julien, cardinal de Saint-Ange, de Nicolas, archevêque de Palerme, de Louis Pontano, notaire du Saint-Siège apostolique. On les considérait comme les lumières du droit, comme les maîtres de la vérité. Que dirai-je des Universités et des autres écoles ? Ne vous étaient-elles pas hostiles en majorité ? Plus tard, j'ai reconnu l'erreur des Balois et alors, j'en fais l'aveu, je ne suis pas immédiatement accouru vers vous comme tant d'autres l'ont fait. Je redoutais de me jeter d'une erreur dans une autre, car bien souvent pour éviter Charybde on tombe en Scylla. C'est pourquoi je me suis joint à ceux qui se disaient Neutres. Je ne voulais point passer sans réfléchir et avec précipitation d'un extrême à l'autre. » Il me semble difficile de présenter ses excuses avec plus d'art et en même temps avec plus de dignité, de colorer ce qu'on peut appeler des palinodies d'une teinte plus gracieuse de sincérité et de sagesse. Si violent qu'il fût, Eugène IV était sensible au charme du

discours. « Jamais, a-t-on dit, sauf à Athènes, dans l'antiquité, la déesse de la Persuasion n'exerça sur les hommes autant d'influence qu'à l'époque de la Renaissance. » Un pareil ambassadeur ne pouvait manquer de faire un secrétaire excellent. Eugène IV se l'attacha ; mais Piccolomini était toujours secrétaire de Frédéric et secrétaire en congé de Félix V.

Quand il sera dans la chaire de Saint-Pierre, ses adversaires s'empresseront de rappeler ses variations. Les partisans du Concile et de sa supériorité sur le pape iront chercher des arguments dans ses anciens écrits, et il devra leur répondre par une bulle de 1463 où il rétractera solennellement les erreurs de sa jeunesse. « Nous sommes dans l'obligation de suivre l'exemple de saint Augustin... C'est pourquoi nous vous avertissons de ne point ajouter foi à ceux de nos écrits d'autrefois qui renferment des attaques contre la supériorité de Rome... C'est à Pierre seul que le Sauveur a donné la toute puissance : la primauté n'appartient qu'à lui seul et à ses successeurs légitimes. Si vous trouvez soit dans nos dialogues, soit dans nos lettres, soit dans nos autres ouvrages, — car nous avons beaucoup écrit pendant notre jeunesse, — quelque chose de contraire à cette doctrine, rejetez-le, méprisez-le. Suivez celle que nous vous donnons maintenant. Croyez plus la parole du vieillard que celle du jeune homme ; ne placez pas dans votre estime le laïque plutôt que le Pape ; rejetez Æneas et attachez-vous à Pie. » On ne se privait pas de lui répondre : « Vous êtes pape, très Saint Père ; et c'est avec la tiare que vous sont venues ces nouvelles opinions. » Il protestait ; il tenait à établir que sa con-

naissance de la vérité avait devancé son élévation au Pontificat.

Il touchait au moment le plus grave de sa vie. Il allait entrer dans la prêtrise. On l'y avait engagé plus d'une fois ; mais sa vocation ne parlait pas encore, et son cœur paganisé redoutait les nostalgies. Frédéric l'avait couronné de cette couronne d'or de la poésie que jadis Pétrarque avait reçue au Capitole. Diplôme incomparable, on saluait en lui un émule de Virgile et d'Horace ; et, deux ans auparavant, il avait écrit un petit roman : *les Deux Amants de Sienne* qui serait bientôt traduit dans les principales villes de l'Europe. Il y avait prouvé son expérience des passions. Du reste, à défaut de ce petit livre, sa volumineuse correspondance nous renseignerait suffisamment sur son épicurisme et ses aventures. Il y a particulièrement une lettre à son père où l'humaniste s'affirme d'une façon aussi amusante qu'imprévue. Il annonce à son père, au vieux Piccolomini, que, du fond de l'Allemagne, il l'a promu à la dignité de grand-père, — ce qui ne doit pas l'étonner, car, lui dit-il, « vous aussi, mon père, vous avez été un fameux coq ! » Et il lui raconte son histoire. Il avait rencontré à Strasbourg une Anglaise qui parlait italien comme une Italienne (c'était bien de la chance !) Sa parole était si douce qu'il avait cru entendre cette Cléopâtre qui, après avoir conquis César, conquiert Antoine. Il s'était senti attiré vers elle, mais il avait résisté à son penchant. « Cependant, se disait-il, de plus grands hommes que moi y ont cédé : Moïse, par exemple, et Aristote, oui parfaitement Aristote,

David, Salomon et Virgile, Virgile lui-même. Ne serait-ce pas très impertinent de ma part d'avoir l'air, par mon abstinence, de donner une leçon à ces hommes considérables ? » Vous devinez à quelle conclusion aboutit ce raisonnement tout empreint de modestie personnelle et de vénération pour l'antiquité biblique, grecque et romaine. Les grands hommes du temps passé n'eurent pas à rougir devant leur disciple. Ah, les humanistes en trouvent de bien bonnes !

Ce sont des raisonnements analogues que se font les deux amants de Sienne dont Æneas Silvius nous conte la mélancolique et brillante histoire. Un jeune cavalier de Franconie, Euryale, entre à Sienne avec l'Empereur Sigismond dont il est un des favoris. Dès ses premiers pas il rencontre une jeune dame, Lucrèce, mariée à un Siennois que l'auteur nomme Ménélas. Coup de foudre comme dans *Roméo et Juliette*. Malgré tous les obstacles, ils échangent des lettres, parviennent à se voir, puis, un jour, s'appartiennent. L'Empereur quitte Sienne et s'achemine vers Rome. Euryale le suit ; Lucrèce en meurt. Euryale, accablé par la nouvelle de cette mort, reçoit de l'Empereur l'ordre d'épouser une jeune princesse aussi belle que vertueuse. Il l'épouse et Lucrèce, pour la seconde fois, est enterrée. Ce petit roman, écrit dans un latin élégant et spirituel, se ressent de l'influence de Boccace. C'est le même procédé qui consiste à revêtir une anecdote de la vie courante d'une forme oratoire et artistique imitée des Anciens et de nous raconter la défaillance d'une dame avec autant d'éloquence que Tite Live nous racontait la

chute de Carthage. Encore dans Boccace la savoureuse langue italienne atténue un peu ce désaccord entre le fond et la forme et l'empêche de tourner à la parodie. Chez Æneas Silvius il s'accuse d'autant plus que la forme est virgilienne, horacienne et cicéronienne. Les petits soupers de Lucrèce sont chargés de souvenirs classiques ; Euryale connaît à fond son Siècle d'Auguste. Le gros portier de la dame, un Teuton, s'exprime comme Horace ; et Pandarus, qui favorise les amours de sa sœur pour obtenir le titre de comte Palatin, aurait eu chez nous, il y a cinquante ans, le premier prix de discours latin au Concours Général. Tout cela est bien artificiel. Mais sous cet artifice on découvre un observateur du cœur humain. Son Euryale n'est pas seulement le beau jeune homme qui passe. Il échappe à la convention, lorsqu'il est enfermé dans un coffre que le mari, qui, d'ailleurs, n'a aucun soupçon, veut ouvrir pour y prendre des papiers : il maudit sa légèreté, sa sottise ; il supplie le Seigneur de venir à son aide ; il lui jure que, s'il se tire d'affaire, plus jamais la fourberie d'une femme ne trompera sa vigilance. Comme il est prêt à rejeter la responsabilité de la faute sur la méchanceté féminine ! Mais Lucrèce, qui risque encore plus que lui, ne se plaint pas, ne regrette rien — et sauve la situation. A la fois prudente et passionnée, sans idéal mais sans vulgarité, possédée d'un amour qui ne pardonne pas, je ne vois dans l'œuvre de Boccace aucune héroïne plus touchante.

Son souvenir ne pesa pas aussi longtemps sur le cœur d'Euryale que sur la mémoire du futur Pie II. Pourtant il se flattait d'avoir écrit un roman dont l'

lecture pouvait préserver des passions. Un changement s'accomplissait en lui. La peste de Bâle, où il perdit tant d'amis, et qui faillit l'emporter, en fut-elle la cause ? Ou l'approche de la vieillesse, car il vieillit avant l'âge ! Toujours est-il que de gai il devint mélancolique ; d'exubérant, taciturne. L'idée de la mort vint s'asseoir à ses côtés. « Savoir mourir, écrivait-il à un ami, c'est la grande science, l'unique sagesse, la vraie philosophie. La mort est la dernière action de l'homme. Eut-il bien fait jusqu'à la fin : s'il la manque, tout est perdu : c'est un poète qui néglige son dernier acte. » Le poète qui était en lui allait le préparer, ce dernier acte, et en faire le plus beau de sa pièce.



Il avait reçu les ordres en 1446. L'année suivante, son vieil ami Tomas Parentucelli, élu Pape sous le nom de Nicolas V, le faisait évêque de Trieste et en 1450 évêque de Sienne. Huit années se passèrent pendant lesquelles, nonce du pape en Autriche, en Bohême, en Moravie, il rendit les plus grands services à l'Eglise et à l'Empereur, pacifiant l'Université de Vienne, qui prétendait en appeler à un nouveau Concile, et la Bohême insurgée contre Frédéric. Huit années se passèrent et il sortit Pape d'un conclave dont il nous a laissé le récit mémorable. Son plus redoutable adversaire, le cardinal de Rouen, Guillaume d'Estouteville, très grand seigneur et chef du parti français, ne négligea aucun des arguments suscep-

tibles de le faire écarter. « Comment, disait-il, pourrait-on songer à Piccolomini pour la tiare ? Il est goutteux ; l'Eglise est malade ; sera-ce un malade qui pourra la guérir ! Il arrive à peine d'Allemagne : il est capable de vouloir y transférer la curie. Pensez aussi à sa culture intellectuelle ! Devons-nous élever sur la chaire de Saint-Pierre un poète et laisser gouverner l'Eglise par des moyens empruntés au paganisme ? » Ce dernier argument était le plus impressionnant. Mais les partisans de Piccolomini et Piccolomini lui-même faisaient valoir quel danger il y aurait à élire un Français et mettaient tout en œuvre pour que la tiare ne sortît point de la nationalité italienne. Aucun nationalisme n'est comparable à celui de la curie romaine, et voici des siècles qu'il dure, exactement depuis les grands, les admirables papes français d'Avignon. Le récit du Conclave et des intrigues qui s'y nouèrent dans tous les coins du palais apostolique, et jusque dans les plus malodorants, est une des pages les plus fortes qu'Æneas Silvius ait écrite, une page dont certains passages crus feraient presque penser à du Tacite ou à du Juvénal. Il n'y avait pas même deux ans qu'il avait reçu la pourpre cardinalice. Quand, après le dernier scrutin qui lui donnait neuf voix et qui en donnait six à d'Estouteville, le cardinal Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI, se fut rangé de son côté, suivi de quatre autres cardinaux, et que, ces cinq voix nouvelles le faisant pape, tous les cardinaux s'agenouillèrent devant lui, il ne put dominer son émotion et fondit en larmes.



Maigre, plus que maigre, émacié, les traits usés, torturé par des douleurs rhumatismales qu'il avait contractées en Ecosse, mais d'une énergie silencieuse en face de la souffrance, tout en lui maintenant respirait la douceur et l'austérité. Il dépensa une somme de travail considérable pendant les six années de son pontificat. Je n'entrerai pas dans les luttes qu'il eut à soutenir en Allemagne, en France, en Italie où sévissait la guerre de la Succession de Naples, où le peuple de Rome se montrait toujours aussi ingouvernable, où la féodalité dressait contre le pape des tyrans audacieux et habiles comme celui de Rimini, Sigismond Malatesta qui, excommunié, « demandait en riant si l'excommunication faisait perdre le goût du bon vin et de la bonne chère. » Ce Sigismond, un des hommes les plus dépravés, les plus criminels de son siècle, mais instruit et brave, avait édifié une église à Saint-François de Rimini, qui était comme le triomphe insolent de la culture humaniste sur la religion chrétienne. Les symboles du christianisme en étaient proscrits. L'initiale de son prénom, et celle du prénom de sa maîtresse Isotta, s'y affichaient partout. Dans la chapelle de Saint-Jérôme trônaient les principales divinités de l'Olympe ; enfin les sculptures du splendide mausolée d'Isotta, élevé du vivant de cette femme, reproduisaient les scènes d'un poème érotique qu'elle avait inspiré à son amant. « Saint-François de Rimini, écrivait Pie II, est un temple plutôt destiné à la célébration des mystères du paganisme qu'au culte chrétien. »

Le vieil humaniste n'en restait pas moins fidèle aux Lettres antiques et aux Muses. Il avait renoncé à tous les plaisirs de la vie, sauf à cet amour de la gloire que les humanistes ont poussé si loin et quelquefois porté si haut. Dès qu'il fut pape, il se sentit l'héritier des Césars. Son éducation classique l'avait préparé à reprendre et à continuer leurs traditions. Il avait surtout voyagé à l'étranger ; désormais il voyagea en Italie. A Chiusi, il s'efforça de retrouver le labyrinthe mentionné par Pline. Au bord du Mincio, il visita l'endroit où Virgile était né. Il relevait, dans la campagne romaine, le parcours des anciennes voies, les vestiges des anciens aqueducs. Il essayait de déterminer les limites des territoires que les antiques peuplades avaient occupés. Il étudiait les ruines de la Villa d'Hadrien. Les voyages même que lui imposaient les circonstances s'achevaient souvent en excursions archéologiques. Il concevait aussi de grands travaux à exécuter sur le modèle de ceux des Empereurs ; par exemple, il projetait de rendre l'Anio navigable jusqu'à Tivoli. Mais l'Eglise était pauvre : il fallait attendre. En attendant il transforma sa bourgade natale de Corsignano qui prit le nom de Pienza. Il y fit construire une église et un palais, et, sur la place, près du palais, une adorable fontaine où aujourd'hui, comme de son temps, les femmes, coiffées de fichus rouges à fleurs, viennent remplir leurs cruches de bronze. J'aime ce grand humaniste qui offre une fontaine à son petit peuple de Pienza et qui la veut digne des Muses.

Mais ces voyages à travers l'Europe, ces promenades à travers l'Italie, ne serait-il pas bon que la

postérité les connût ? Pie II, comme César, dictera ses *Commentaires* qui sont un des ouvrages les plus importants du xv<sup>e</sup> siècle. Ce ne seront pas des confessions ; ce ne seront pas des *Mémoires d'Outre Tombe*. Mais l'existence du pontife s'y déroule, et presque toute la vie européenne s'y réfléchit. D'abord celle de son petit bourg où la douceur des collines siennoises se marie aux âpres sommets du mont Amiatia ; sa famille chassée de Sienne par le parti populaire ; les guerres civiles des Siennois ; ses études ; les prédications de saint Bernardin sur la place publique ; puis son départ pour l'Allemagne et le Concile de Bâle, et l'Écosse, et l'Autriche, et cette Bohême où il s'est cru « parmi les anthropophages et les monstres de l'Inde et de la Lybie ». C'est toute l'Europe qui revit dans ces pages, décrite par un des esprits les plus agiles de l'Italie. Enfin il est rentré dans sa patrie ; il a revu Sienne ; il a été l'Evêque de cette ville vers laquelle jadis sa mère, assise au seuil de leur maison, tournait ses yeux d'exilée. Il a eu la joie et la gloire d'en canoniser la sainte fille, Catherine Benincasa. Il a fait aussi le bonheur sur terre d'un certain nombre de Siennois et particulièrement de Piccolomini, car il avait un attachement passionné pour son pays natal, et on a pu lui reprocher avec raison quelque favoritisme.

Les soucis de la papauté, les ennemis à désarmer, les barons à mâter, les flatteurs à écarter, ses terribles responsabilités ne le détournaient pas du spectacle de la nature. Rien ne lui paraissait plus beau que les pentes escarpées couvertes de chataigniers d'où l'on aperçoit les tours de Sienne. Rien ne lui paraît plus

émouvant que les vastes étendues où l'œil distingue des ruines de villes dont l'origine se perd dans la nuit des âges. Rien ne lui est indifférent, ni les lacs au fond des vallons, ni les ruisseaux qui gazouillent comme dans Horace, ni les voûtes de verdure, ni le contraste entre la couleur bleue du lin qui ondule au souffle du vent et la jaune couleur des genêts. En été quand il a quitté Rome, il lui arrive souvent de tenir un consistoire, de recevoir des ambassadeurs, de donner sa signature sous un chataignier ou un olivier, au milieu d'une prairie, près d'une source. Le soir tombe; le soleil mourant embrase le ciel; il revient au village avec ses cardinaux par des chemins que les paysannes ont semés de fleurs.

Sa connaissance des hommes, sa curiosité odys-séenne, son amour de la nature : autant de traits qui le distinguent des humanistes de son temps jalousement enfermés dans leur librairie et ne se mêlant aux hommes que pour obtenir d'eux les hommages dûs à leur pédantisme. Il a toujours été convaincu qu'ici-bas la première place appartenait de droit aux poètes et aux orateurs, mais seulement à ceux qui se servaient de la culture classique comme d'un instrument et qui ne le considéraient pas comme une fin. Nul n'était plus éloigné de la desséchante théorie de l'art pour l'art où tant l'humanistes se sont stérilisés.



Mais l'humanisme, qui confondait souvent les époques et attribuait à l'esprit un pouvoir trop étendu, risquait de ne pas toujours bien saisir la ligne de

démarcation entre le possible et l'impossible ; et un Siennois humaniste y était exposé plus que beaucoup d'autres. En 1453 Constantinople était tombée aux mains des Turcs. Un frisson d'épouvante passa sur la Chrétienté. Æneas Silvius en fut atterré non seulement comme chrétien mais comme disciple de l'Antiquité. « Constantinople, s'écriait-il, demeurerait seule au milieu des cadavres de tant de glorieuses cités grecques. Elle était restée le monument de la sagesse antique, l'asile des Lettres, la forteresse de la philosophie. Et la voilà en proie à la barbarie des Scythes ! » Une fois pape, il n'eut qu'un rêve, qu'un désir : la croisade. Les Siennois se croyaient toujours au temps des Croisades ! Pie II la prêcha à Mantoue, à Rome, partout. Sans cesse il épiait tous les bruits de l'Orient. Mahomet II l'obsédait. « C'est un jeune homme de vingt-quatre ans, disait-il, farouche, avide de gloire, robuste, rompu à la fatigue. Il ne boit pas de vin et, quoique débauché suivant les habitudes de sa nation, il ne languit point dans le sérail. Il fuit les danses, évite les parfums, n'élève pas d'oiseaux, n'entretient pas de meutes : la guerre, voilà son seul plaisir. »

La Croisade était longue à organiser. Ni les républiques italiennes ni les grands Etats ne s'entendaient. Pie II se décida à écrire à Mahomet. Ce fut la plus grande naïveté de sa vie, peut-être la seule. Elle dénonce la confiance excessive que ces hommes de lettres de la Renaissance avaient dans la force persuasive de l'Esprit pur. Mon dieu, ils sont un peu tous les mêmes et dans tous les temps. N'avons-nous pas le souvenir des proclamations de Hugo

aux Allemands en 70-71? Pie II adressa donc à Mahomet une lettre, un discours, admirablement composé et digne en tous points d'un latiniste nourri de Cicéron. D'abord il essaie de l'effrayer par le dénombrement des forces chrétiennes. Mais ces forces, malgré qu'il en ait, ne sont pas aussi effrayantes qu'il le souhaiterait; et il en arrive à citer comme de grands et terribles princes le duc de Savoie, le duc de Modène et le marquis de Mantoue. Il était difficile d'espérer qu'au seul bruit de son nom le marquis de Mantoue ferait reculer les Turcs. Ainsi Mahomet va soulever contre lui les nations occidentales qui lui arracheront sa conquête. Il n'a qu'un moyen de la garder : qu'il se fasse chrétien. Constantin n'a-t-il pas gagné à abandonner le paganisme! Qu'il se fasse chrétien! La vérité n'est pas du côté du Coran. Et le discours se terminait sur un parallèle entre l'Evangile et le Coran d'où ressortait la supériorité de la foi chrétienne sur la foi mahométane. Cette lettre demeura sans réponse.

Pie II reprit avec plus d'opiniâtreté son idée de Croisade. Mais qui concilierait les peuples d'Angleterre et de France, de Gênes et d'Aragon, d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie? Quel en serait le chef suprême? Louis XI? On n'imagine point Louis XI conduisant une croisade. Philippe le Bon, duc de Bourgogne? Ce n'était qu'un vieillard dénué d'énergie. François Sforza? Ce n'était qu'un aventurier heureux et égoïste. Il y avait Poggibrasgki en Pologne et Mathias Corvin en Hongrie. Ces héros n'avaient point l'autorité nécessaire. On vit alors un pape vieux, infirme, malade se présenter pour ou-

virer la campagne contre le plus puissant guerrier de son époque. » Cette image pathétique remua en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Espagne, et même en Ecosse quelques milliers d'hommes qui se mirent en marche. La tenace éloquence du pape avait fini par ébranler la mauvaise volonté des Florentins et des Vénitiens. « Si les princes et les grands, a-t-on dit, avaient ressemblé à ceux qui vivaient trois siècles auparavant, tout l'Occident se fût levé. » Mais ils ne leur ressemblaient pas.

Le rendez-vous était à Ancône. Malgré l'avis de ses médecins et les supplications de ses cardinaux, Pie II quitta Rome. On évalue à environ trente mille le nombre des Croisés accourus sans ressources, presque sans armes. A mesure qu'il approchait d'Ancône, le pape rencontrait des bandes déguenillées et fourbues. Il reconnaissait, à leur équipement ou à leur type, des gens venus de tous les pays où s'était promenée sa jeunesse. C'était comme si ses anciens voyages défilaient sous ses yeux, mais fatigués et salis par le temps. Il avançait au milieu d'une débâcle. Son émotion fut telle que le cardinal de Pavie qui l'accompagnait fit fermer les rideaux de sa litière. Le 19 juillet il descendait au palais épiscopal d'Ancône d'où le regard embrasse, par-dessus la vieille ville, les côtes et la mer. Ancône était encombrée de vagabonds. Français et Espagnols se battaient dans les rues. Les habitants étaient furieux contre le pape qui leur avait attiré cette avalanche de soudards et d'aventuriers. Au commencement d'août une épidémie, une sorte de peste, se déclara dans cette tourbe humaine. Mais heureusement pour lui, le 13 août,

Pie II mourait. Il avait senti sa dernière heure et s'était fait porter à la fenêtre de son appartement d'où ses yeux avaient pu contempler douze galères vénitiennes rangées sur les flots. Avant d'entrer en agonie, il dit au cardinal de Pavie : « Rappelle à mes frères leur devoir de continuer ma sainte entreprise. » Et lui passant les bras autour du cou, il ajouta : « Fais le bien, mon fils, et prie pour moi. »

Le lendemain de sa mort, l'idée de la croisade se dissipait comme le rêve d'un humaniste qui a voulu mettre au service de son humanisme la foi du Moyen-Age. On ne peut pas être tout ensemble Pierre l'Ermite et le disciple de Cicéron, et surtout on ne peut pas être Pierre l'Ermite au siècle de la Renaissance.

Les historiens allemands se sont plus occupés de Pie II que les historiens français. Les uns, protestants, ne lui ont point pardonné d'avoir si mal tenu les promesses qu'il avait données, au concile de Bâle, à ceux qui, pour tout réformer, ne trouvaient rien de mieux que de tout détruire. Ils lui reprochent de ne pas avoir été Luther avant Luther. Les autres, catholiques comme Pastor, admirent en lui un des plus grands hommes du xv<sup>e</sup> siècle, une des belles lumières de l'Eglise. Pour nous il est surtout un personnage très curieux, un homme de lettres qui, devenu pape, honore singulièrement la corporation, et un homme qui a su concilier en lui très harmonieusement l'amour des lettres antiques et païennes et l'amour de l'Eglise. Il a su garder un sage équilibre entre ces deux amours et il est mort dans une attitude qui les résumait tous les deux.

## LE ROMAN DE LA ROSE

*Le Roman de la Rose* est le plus beau monstre de notre littérature. Il l'est d'abord par l'étrangeté de sa composition. Vers 1225, un jeune homme nommé Guillaume de Lorris le commença et en écrivit plus de quatre mille vers. Il savait sans doute où il allait; mais au quatre mille deux centième vers, il mourut. L'œuvre fut reprise, une quarantaine d'années plus tard, par un clerc, Jean Clopinel dit Jean de Meung. Non seulement il ignorait le plan de son devancier, mais il semble avoir ignoré qu'un plan fût nécessaire. Il sortait de l'école. Il avait beaucoup à dire sur toutes sortes de sujets, et il était naturellement verbeux. Quand il s'arrêta, le poème comptait vingt-deux mille six cent-huit vers. De temps en temps, il avait fait d'honnêtes efforts pour nous ramener au sujet choisi par Guillaume de Lorris. Les dernières centaines de vers en forment la conclusion naturelle. Vous devinez ce qu'une pareille composition peut produire.

Ce n'est pas tout. La Bibliothèque Nationale possède deux miniatures représentant l'une Guillaume de Lorris, l'autre Jean de Meung. Guillaume de Lorris est couché dans un grand lit sous une courteline bleue, la tête appuyée sur sa main gauche : il dort et, comme disait Pétrarque, « il rêve et nous conte ce qu'il voit en rêve ». Jean de Meung, lui, assis dans un fauteuil de bois, écrit sur un pupitre, devant une espèce de bibliothèque tournante à deux étages chargés de livres. Ces deux miniatures marquent bien la différence de leurs inspirations.

Leur esprit différait plus encore. Nous ne savons presque rien de Guillaume de Lorris. Ce nom de Lorris était-il celui de sa famille ou de son bourg natal ? Je le verrais volontiers sous les traits d'un cadet de grande maison, appartenant à cette noblesse féodale du nord de la Loire qu'ont touchée la civilisation plus raffinée du Midi et la poésie lyrique de la Provence. Dans un poème latin du XII<sup>e</sup> siècle, *Le Concile d'Amour*, le poète, « mauvais latiniste, mais libertin spirituel », réunit les nonnes de l'Abbaye de Remiremont dans leur salle capitulaire et les fait discuter gravement la question de savoir si les clercs savent mieux aimer que les chevaliers. Un autre poème latin, un peu postérieur, institue le même débat entre une Phyllis, amie d'un chevalier, et une Flora amie d'un clerc. L'avantage reste aux clercs. Il ne me déplairait pas d'imaginer que Guillaume de Lorris a voulu, par son exemple, en appeler de cette sentence. Chevaleresque et précieux, d'une imagination chaste et fleurie, plus amoureux de l'amour que vraiment passionné, il s'est nourri des romans de

la Table Ronde où Chrétien de Troyes a quintessencié la courtoisie galante ; mais, incapable de courir, même en rêve, les aventures des chevaliers du roi Artus, il s'est réfugié dans le monde diaphane des Allégories. Il nous avertit d'ailleurs qu'il composait son poème pour « une dame de haut prix ». Nous pouvons supposer que ses parents la gardaient jalousement, et qu'ainsi il chantait son amour de façon à n'être entendu que d'elle, un peu comme le jeune Hugo, lorsque, séparé d'Adèle Foucher, il écrivait *Han d'Islande*. Le *Roman de la Rose*, tel qu'il l'avait conçu, n'était que l'histoire de son cœur, un poème d'amour d'une inspiration très aristocratique.

Ci est le *Roman de la Rose*

Où tout l'art d'aimer est enclose<sup>1</sup>.

Nous connaissons mieux Jean Clopinel. Il était né à Meung-sur-Loire, vers 1250. Sa famille était honorable, si l'on en croit Honoré Bonet, prieur de Salon, qui, dans un poème du xiv<sup>e</sup> siècle, nous le représente « comme un grand clerc bien fourré de menu vair ». Il avait probablement quitté de bonne heure son pays. Lemaire de Belges, prétendait que Dante l'avait eu pour compagnon et pour ami pendant son séjour à Paris. Il acquit toute la somme des connaissances qu'on enseignait de son temps. Dans son testament en vers il nous dit que Dieu lui donna

1. Le plus récent critique du *Roman de la Rose*, M. Edmond Faral, dira : « Guillaume appartient, comme Renaud de Beaujeu et quelques autres écrivains du xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècle à cette classe de romanciers mondains qui ont rimé dans le dessein de plaire à leur dame. » (Voir *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1926)

de servir « les plus grands gens de France ». Il était bien partagé et possédait à Paris une maison entourée d'un jardin où il mourut en 1305. Cette maison appelée « l'Ostel de la Tournelle » à cause de la tour ou de la tourelle dont elle était flanquée, et qui fut détruite dans les guerres de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, était située sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la maison n<sup>o</sup> 218 de la rue Saint-Jacques. Ce riche et confortable célibataire de tempérament fougueux, d'humeur égrillarde et satirique, à l'esprit positif et curieux d'un bourgeois lettré, et sa prudence<sup>1</sup>. Il est aussi humaniste qu'on peut l'être à son époque, aussi féru de sagesse païenne que le lui permet sa foi catholique, voire un peu plus. Dépourvu de délicatesse et de sensibilité, il unit à la raillerie cynique l'amour effréné du raisonnement. Son gros bon sens intempérant a des pointes acérées. Dans le monde des Allégories, que lui ouvre Guillaume de Lorris, il ne rencontrera la poésie qu'à force de réalisme. Il sera moins un poète que le premier de nos orateurs en vers. On pourrait définir le *Roman de la Rose* l'œuvre d'un poète anémique, continuée par un orateur gras et sanguin ; le poème d'un Charles d'Orléans terminé par un Rabelais.

Aussi fabuleux que les griffons et les chimères, le monstre, moitié cygne et moitié bouc avec une queue de pourceau, — et, puisque nous avons nommé Rabelais, mettons de pourceau de Minerve,

1. Jean de Meung paraîtra souvent très audacieux, très révolutionnaire ; mais, au fond, il ne le sera pas plus que Rabelais. Toutes ses audaces, on les avait commises avant lui ; elles sortaient de sa bibliothèque ; elles étaient admises et ne lui faisaient courir aucun risque.

— a sur les autres monstres, que les artistes contemporains sculptaient dans la pierre des cathédrales, une infériorité et un avantage. L'infériorité, c'est qu'il est très peu artistique. La forme du *Roman de la Rose* me paraît d'une incontestable médiocrité. Il est écrit tout entier, comme nos fabliaux, en vers de huit pieds à rimes plates, dans ce vers qui n'a rien d'organique, sur un rythme rapide, inconsistant, affreusement monotone. Que le poète exprime l'amour inquiet ou l'amour douloureux ou l'amour triomphant, qu'il décrive ses personnages ou la nature, qu'il s'empporte contre les vices du siècle ou qu'il expose les plus hauts problèmes philosophiques, c'est toujours le même petit vers qui, indifférent à sa charge, trotte ou galope sur sa piste étroite. Mais l'avantage du *Roman de la Rose*, — précieux et rare pour une épopée, — est d'avoir existé. Il a fortement vécu ; et il lui en reste quelque chose. D'avoir tant vécu, il vit encore un peu. On ne saurait le ranger au nombre des œuvres absolument mortes. Il garde toute sa signification historique ; et nous ne devons pas oublier qu'il a été un des grands ouvrages littéraires par lesquels le génie français s'est imposé à l'Europe.



Voyons-le donc de près. Le début en est charmant. « Comme j'étais dans ma vingtième année, nous dit Guillaume de Lorris, je fis un rêve. » Ah ! la jolie voix qui vient à nous de ce Moyen-Age, que, pendant si longtemps, notre imagination romantique nous a peint de couleurs funèbres ! Les premiers

vers de ce vieux poème me font le même effet que si j'entendais sortir d'un ossuaire en ruines une voix jeune, fraîche et grêle, qui me dirait la douceur du printemps. Le jeune homme a rêvé qu'il se levait de bonne heure et qu'il gagnait la campagne. C'était au mois de mai. La terre oubliait sa pauvreté de l'hiver et revêtait une nouvelle robe de fleurs. Les bois reverdissaient. Le rossignol et l'alouette huppée s'égosillaient dans les vergers. Nous ne voyons pas le paysage mais nous le sentons. C'est toute la joie printanière perçue dans un demi-sommeil, baignée d'un air lumineux et subtil. Le jeune homme, d'un pas léger, suivait les bords d'une rivière moins profonde que la Seine, mais plus large, dont les ondes étaient claires « comme puits ou comme fontaine ». Il s'y rafraîchit le visage et s'y lava les mains ; et il continua sa route quand, tout à coup, il aperçut un immense verger, derrière un mur crénelé où étaient peintes dix grandes images. L'une, au visage froncé, le nez petit et retroussé, entortillée d'une hideuse souquenille, représentait la *Haine*. Elle avait à sa gauche la *Félonie*, à sa droite la *Vilenie*. Plus loin la *Convoitise* montrait ses doigts crochus ; l'*Avarice*, plus verte qu'une cire, tenait à la main une bourse durement nouée ; l'*Envie* s'empourprait de colère quand son regard oblique rencontrait de la noblesse ou de la beauté ; la *Tristesse* échevelée versait des larmes ; et la *Vieillesse*, laide, ridée, édentée, la tête blanche comme si elle était fleurie, ne pouvait faire un pas sans s'appuyer sur une potence. Le jeune homme la considéra et songea que cette *Vieillesse*, qui retournait à l'enfance, avait été jadis

une sage et gente demoiselle, et il s'attrista sur la brièveté du temps,

Du temps qui envieillit nos pères.  
Envieillit rois et emperières  
Et qui tous nous envieillira.

Puis il vit la *Papelardie* vêtue comme une nonne, un psautier à la main et enfin la *Pauvreté* nue, seule, accroupie comme un chien honteux sur un bissac rempli de guenilles. Et il comprit que les images peintes signifiaient que ni les vieillards ni les mendiants, ni les mélancoliques, ni les hypocrites, ni les avares, ni les envieux, ni les pauvres ne pouvaient pénétrer dans le mystérieux verger. Là-bas roulait le grand fleuve bruyant de la vie. Il lui tourna le dos et alla frapper à une porte étroite du mur crénelé.

Une jeune dame, grande et belle, lui ouvrit. Sous son chapel de rose qui couronnait ses cheveux blonds, elle avait une petite bouche, une fossette, un menton, des yeux vifs comme un faucon et la gorge plus blanche que la neige sur une branche d'arbre quand il a fraîchement neigé. Elle portait une robe élégante et tenait un miroir dans sa main gantée de blanc. Cette dame se nommait *Dame Oyseuse*. C'était la compagne et l'amie du maître de ce verger clos, que le poète appelle *Déduit* et que nous pouvons appeler *Plaisir*. Le Plaisir et l'Oisiveté vont bien ensemble. Elle introduisit le jeune homme dans le jardin qui lui parut le paradis terrestre. Tous les oiseaux du monde y chantaient, « chacun en son patois » ; mais le concert était délicieux. Et le jar-

din exhalait une odeur orientale : on y voyait fleurir des plantes rapportées par les Croisés sans doute, car elles ne poussent que chez les Sarrazins.

Le jeune homme prit un petit sentier parfumé de fenouil et de menthe ; et il aperçut *Déduit* qui folâtrait avec sa compagne au milieu des jongleurs et des musiciens. Une dame s'avança vers lui, vaillante et débonnaire, la *Courtoisie*, et l'entraîna dans les danses. *Déduit*, beau comme une peinture et richement vêtu, dansait avec *Liesse* qui, sous son joli chapel d'or ouvré de soie, tendait toujours ses mi-ignonnes lèvres au baiser. Le *Dieu d'Amours* menait *Dame Beauté*, simple comme une épousée, blanche comme une fleur de lys et pareille à la lune,

Près de qui les autres étoiles  
Ne sont que petites chandoiles.

*Richesse*, couverte d'or et de pierreries, tenait par la main un damoiseau de grande beauté à qui elle donnait force deniers et qui trouvait cela tout naturel. *Largesse*, très orientale dans sa robe de pourpre sarrazinesque, avait pour cavalier un chevalier qui descendait du bon roi Artus de Bretagne et qui arrivait d'un tournoi où il avait fait, en l'honneur de sa maîtresse, mainte joute et mainte prouesse. Et *Jeu-nesse*, qui n'avait pas encore douze ans, ne songeait qu'à se divertir en toute simplicité, et son petit ami du même âge qu'elle la baisait « toutes les fois qu'il lui plaisait ».

Le jeune homme s'égara dans le verger. Les daims et les chevreuils bondissaient sous d'innombrables

essences. Les lapins dansaient sur l'herbe tendre ; et, de tous côtés, les ruisseaux et les sources murmuraient entre les fleurs. Il parvint à une fontaine, dont la nature avait creusé le bassin de marbre au pied d'un grand pin, et qui portait cette inscription :

ICI DESSUS  
SE MOURI LE BEAU NARCISSUS.

C'était donc la fontaine où s'était noyé Narcisse. Il évoqua l'histoire qu'Ovide avait si bien racontée, et il se pencha imprudemment sur ce miroir liquide, sur ce miroir aux âmes où le traître amour prend « damoiselles et damoiseaux ». Il y vit, derrière une haie, des rosiers chargés de roses. Il leva les yeux et courut à ce buisson dont le reflet l'avait enchanté : « Heureux, s'écria-t-il, celui qui pourrait seulement cueillir une de ses fleurs ! » Et il en choisit une qui venait d'éclore. Il étendit la main ; mais les épines aiguës et tranchantes, les orties et les ronces, se dressèrent contre lui. A ce moment, le *Dieu d'Amours*, qui l'avait suivi et qui l'épiait caché derrière un figuier, lui décocha trois flèches qui le couchèrent pâmé sous les rameaux d'un olivier. Et il lui en lança encore deux autres, dont la dernière, trempée d'un suc délicieux, répandait dans les blessures une exquise douceur et empêchait qu'on se repentît jamais de servir l'Amour, quelque mal qu'on en sentît. « Vassal, tu es pris ! s'écria le dieu. Rends-toi. » — « Je me rends à merci, dit l'amant. » — « Donne-moi donc le baiser de vasselage, reprit le dieu :

Tu me baiseras sur la bouche  
Que nul vilain homme ne touche.

Cela fait, et quand il lui eût fermé le cœur à l'aide d'une petite clef d'or, le dieu lui enseigna ses lois et ses commandements et lui développa en cinq cents vers l'art d'aimer. Les *Arts d'Aimer* depuis celui d'Ovide dont le Moyen Age s'était entiché, ne sont le plus souvent que des traités de stratégie galante. Ils ne nous enseignent point à aimer, mais à feindre l'amour et à tromper élégamment. Leurs auteurs font trop d'esprit ou versent dans le cynisme. Guillaume de Lorris, lui, est pénétré de la conception des Romans de la Table Ronde, qui voient surtout dans l'amour une épreuve dont les âmes doivent sortir plus fortes et plus pures. Les conseils du Dieu d'Amours, en passant par sa bouche, prennent une gravité tendre, malicieuse ou mélancolique. Et d'abord il faut qu'un véritable amant s'abstienne de toute médisance et de tout vilain propos, qu'il respecte et qu'il honore les dames, qu'il évite l'orgueil et qu'il soit toujours de bonne humeur. Mais il ne suffit pas qu'il ait la pureté de l'âme : la netteté du corps est indispensable. Il ne doit négliger aucun détail de sa toilette. Qu'il choisisse un bon tailleur et un bon cordonnier, qui ne lui fera pas de ces fines chaussures si étroites que les vilains se demandent en riant comment il y est entré et comment il en sortira. Il lui convient aussi d'apprendre le chant, la flûte, la danse, les armes. Il lui convient encore plus de savoir souffrir. L'amour exige qu'il pense à sa dame nuit et jour, qu'il aille à son « ostel » par

pluie ou par gelée et qu'il ne se plaigne jamais du mal enduré pour elle. Il connaîtra de durs moments ! « S'il advient que tu aperçoives ta mie là où tu dois l'entretenir et la saluer, tu changeras de couleur, tous tes sens frémiront, la parole te manquera, et quand tu aurais à dire trois choses, tu n'en diras pas même deux... Et lorsque viendra la nuit, tu ne trouveras sur ta couche ni calme ni répit... et tu seras comme un homme qui a mal aux dents... » L'Amant épouvanté tremble de ne pouvoir résister à ce supplice ; mais le dieu lui promet trois dons qui adouciront ses peines : *Doux Penser, Doux Parler, Doux Regard*, sans compter l'*Espérance* qu'il lui laisse au cœur.

L'Amant, resté seul, s'approche du buisson de roses, prêt à braver l'hostilité des ronces, quand il voit venir à lui le fils de la sage *courtoisie*, le plaisant varlet *Bel Accueil*, le personnage le plus embarrassant du poème. *Bel Accueil* représente la tendresse confiante qui s'éveille au cœur de la jeune fille symbolisée par la Rose ; mais la Rose ne parle pas ; c'est *Bel Accueil* qui parle ; c'est à *Bel Accueil* que s'adressera l'Amant ; c'est *Bel Accueil* qu'on emprisonnera plus tard. Et peu à peu, les habits de varlet sous lesquels nous apparaît d'abord *Bel Accueil*, ne seront plus que le travesti de la jeune fille elle-même. Et c'est bien gênant. Pourquoi *Bel Accueil* est-il du masculin ?

Il s'est donc avancé vers le jeune homme : « Vous plairait-il, lui dit-il, de respirer l'odeur des Roses ? » Notre Amant ne se fait pas prier. Mais au bruit de ses pas, un vilain, nommé *Danger*, grand, noir, hérissé, les yeux rouges comme du feu, nez camus et

face hideuse, se met à crier comme un forcené. *Malebouche*, *Peur* et *Honte*, tous les fâcheux gardiens, que *Chasteté* avait préposés à la garde de sa fille *la Rose*, accourent. *Bel Accueil* est sévèrement tancé. Le pauvre Amant obligé de battre en retraite, s'abandonnait à la tristesse, lorsque *Dame Raison* l'aperçut du haut de sa tour et descendit vers lui :

Elle n'était jeune ni chenuë,  
Et ni trop haute ni trop basse,  
Et ni trop maigre ni trop grasse.  
Les yeux qui en son chef étaient,  
A deux étoiles ressembloient.

Elle lui reproche de s'être fait le vassal de l'*Amour* et de subir ce fol esclavage; et elle lui dit assez brièvement tout ce qu'une personne de bon sens trouve à dire à un jeune amoureux.

Et l'Amant lui répond, non moins brièvement, tout ce qu'un jeune amoureux qui se respecte doit répondre à une personne de bon sens. Et, pendant que la dame bien équilibrée remonte à sa tour, il va confier à l'*Ami* sa mésaventure. « Ne vous effrayez pas, lui dit l'*Ami*, et sachez qu'on peut apprivoiser *Danger*, car il est sensible aux flatteries. » L'Amant revient au rosier. Il s'humilie devant *Danger* que supplie à leur tour *Franchise* et *Pitié*. *Danger* s'humanise, et *Bel Accueil* ramène l'amant à *la Rose*. Il la revoit. Elle s'était épanouie. Dieu soit béni ! Jamais elle n'avait été plus odorante et plus belle. « *Bel Accueil*, laissez-moi lui donner un baiser. — Vous n'y songez pas ! répond *Bel Accueil*. Que dirait sa mère ? » Il eût longtemps refusé, si *Vénus* n'était sur-

venue et ne lui avait ordonné de céder. Mais *Malebouche* a surpris ce baiser. Le bruit en vient à *Jalousie*, qui maudit *Bel Accueil*, secoue d'importance *Honte* et *Peur*, et réveille *Danger* qui, à l'ombre d'une aubépine, sommeillait tranquillement sur un oreiller d'herbe. Le vilain camard leva sa hure, frotta ses yeux et les roula, fronça le nez, se dressa sur ses pieds et, furieux, empoigna son bâton. *Bel Accueil* est enfermé dans une tour sous la garde d'une vieille duègne, et l'Amant chassé tombe dans le désespoir.



Ici mourut Guillaume de Lorris, et telle est la première partie du *Roman de la Rose*. Qu'apportait-il de nouveau ? Presque rien et beaucoup cependant. Presque rien, en ce sens que tous les éléments dont le poème est composé se retrouvent dans des œuvres antérieures. Et d'abord le cadre. Le « Songe » ou la « Vision » étaient devenus, dans ce Moyen-Age si plein de visionnaires, un procédé commode dont usaient et abusaient les écrivains d'édification et les simples littérateurs. M. Langlois nous cite une foule de poèmes qui, depuis le commencement du xii<sup>e</sup> siècle, ne sont que des récits de songes. Et l'on sait quel parti en a su tirer le génie de Dante ! Je ne puis m'empêcher de remarquer, en passant, que notre littérature du Moyen-Age, si féconde pourtant et si universellement répandue, n'a souvent produit ses chefs-d'œuvre que dans les pays étrangers. Ce genre de la Vision et du Songe donne aux Italiens la *Divine Comédie*. Nos contes et nos fabliaux

n'atteignent une forme définitive que chez Boccace. Le système dramatique de nos Mystères et de nos Miracles ne réalise d'œuvres vivantes que sur le théâtre espagnol et dans Shakespeare.

Pas plus que le cadre, Guillaume de Lorris n'a inventé ses personnages. Les Allégories, ces personifications de qualités abstraites, remontent à la plus haute antiquité, puisqu'on en rencontre dans Homère. La littérature latine en fourmille. Quand Enée descend aux Enfers, il voit surgir, à l'entrée du gouffre, les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Peur la hideuse Pauvreté et les joies Criminelles. Les poètes de la décadence avaient même constitué une sorte de littérature allégorique à laquelle le Christianisme vint donner une force nouvelle. Pourquoi le Moyen-Age a-t-il tant aimé les Allégories ? Le symbolisme mystique a été puissant chez les hommes de cette époque ; et la philosophie scolastique excellait à subtiliser sur les moindres objets et à décomposer l'âme. Mais dans une littérature populaire, l'Allégorie, en même temps qu'elle satisfait le goût raffiné des artistes, est d'un accès facile aux esprits simples, car le peuple a une tendance à personnifier les vertus et les vices, ses terreurs, ses douleurs et ses joies. Il me semble aussi que le goût des abstractions animées reste, au cœur du Moyen-Age, comme une survivance des formes païennes. L'imagination se recrée, à l'ombre des cathédrales, une mythologie où, peu à peu, elle réintroduit les divinités antiques. Nous avons pu remarquer que Vénus et Cupidon trouvent aisément leur place au milieu des personnages de Guillaume de Lorris. Toujours est-il qu'il n'y a

rien dans son poème qui ne se rencontre chez ses devanciers, ni son cadre, ni ses acteurs, ni sa description du mois de mai, ni sa Fontaine d'Amour, ni son assimilation d'une jeune fille à une rose.

Et pourtant, il n'avait pas entièrement tort quand, au début de son œuvre, il nous avertissait que la matière en « était bonne et neuve ». Un des poèmes latins, dont le Moyen Age a fait comme un de ses livres de chevet, est la *Psychomachie* du poète Prudence qui vivait au iv<sup>e</sup> siècle. M. Mâle, dans son *Art Religieux au XIII<sup>e</sup> siècle*, un des plus grands livres de notre époque, l'a résumé d'une manière saisissante. Le poète nous y peint, en vers virgiliens, le combat de l'armée des *Vices* et de l'armée des *Vertus*. « Les champions sortent des rangs, se provoquent conformément aux règles de l'épopée et s'attaquent en combats singuliers... La *Foi* s'avance, la poitrine nue, contre la vieille *Idolâtrie*. La *Pudeur*, jeune vierge à la brillante armure, reçoit le choc soudain de la *Débauche*. La *Patience* attend de pied ferme la *Colère*. Et l'*Humilité* tranche la tête de l'*Orgueil*; puis cette belle vierge, ouvrant ses ailes d'or, remonte au ciel. » A la lumière du Christianisme le poète a découvert l'éternel champ de bataille qu'est l'âme humaine. Depuis le passage du Christ, elle s'est enrichie de nouveaux combattants. Emu de sa complexité, mais incapable de nous la peindre dans son unité vivante, il en dissocie les éléments et il extériorise le drame, qu'il complique tout en le simplifiant. C'était une nouvelle psychomachie que nous apportait Guillaume de Lorris.

Le combat que Prudence nous avait décrit dans

l'âme humaine en général, il le circonscrit dans l'âme d'une jeune fille. L'amour lui est apparu comme un sentiment si complexe, le fait qu'une jeune fille donne son cœur, comme une chose de si grande importance et comme un objet de si grands débats intérieurs, qu'il a, lui aussi, objectivé le drame afin d'en mieux accuser les péripéties. Notez qu'il n'y a pas de combat dans le cœur du jeune homme. Son colloque avec la *Raison* n'est qu'un échange de froides politesses et d'arguments non avendus. Il ne lutte pas ; il fait tout simplement son métier d'amant. La bataille ne se livre que dans l'âme de la jeune fille. La *Raison* ne s'occupe point d'elle et la laisse se débrouiller comme elle voudra. Elle ne dit point au jeune homme : « Pourquoi tourmentes-tu cette jeune fille que tu prétends aimer ? Ne crains-tu pas de causer son malheur ? » Elle lui dit : « Prends garde. Il ne résultera de cette aventure que des ennuis pour toi. » C'est ce que j'appellerai une *Raison virile*. La jeune fille a contre elle *Vénus* acharnée à sa perte, le *dieu d'Amours*, la *Pitié* qui l'attendrit, la *Franchise* qui la séduit, et, le pire de tous, son *Bel Accueil*, c'est-à-dire sa confiance et son désir de tendresse. Quels sont ses défenseurs ? *Danger*, ou plutôt le sentiment du danger, ou, si vous aimez mieux, sa pudeur. Mais *Danger* résiste mal aux belles paroles et aux flatteries. La *Honte* et la *Peur* ? Mais on peut chasser la *Peur*, et la *Honte* est quelquefois faible et compatissante. Il lui reste *Malebouche*, qui représente l'opinion du monde, et *Jalousie*, qui doit représenter, d'une façon générale, tous les obstacles extérieurs. Mais en l'enfermant dans une tour et en la

confiant à une garde rigoureuse, *Jalousie* la dispense de lutter plus longtemps contre elle-même. La prison met son amour en liberté. *Bel Accueil*, à la fenêtre de sa tour, c'est l'Agnès de Molière ou la Rosine de Beaumarchais. Reconnaissons qu'elle a un peu mieux combattu que Rosine ou Agnès. Et c'est à mon avis le grand mérite de Guillaume de Lorris, de nous avoir, le premier, je crois, exposé, sous des symboles évidemment très naïfs et souvent même fastidieux, les phases de ce combat. On ne saurait pas plus lui reprocher de n'avoir point été Marivaux qu'à Prudence de ne pas avoir fait Polyeucte.



Sur le chemin qu'avait parcouru le doux somnambule Guillaume de Lorris, voici maintenant Jean Clopinel qui s'avance, frais émoulu du Collège, des manuscrits plein les poches. Il est bien éveillé, lui; il marche d'un pas qui se pose solidement sur le sol; un sourire ironique s'est embusqué dans le pli de ses lèvres sensuelles; et son regard perçant et rude dissipe les vapeurs qui flottaient encore sur cette campagne de rêve. Là où il passe, les oiseaux merveilleux se taisent; les fleurs se cachent ou se fanent. Derrière lui j'entends la foule des gros bourgeois railleurs qui vont bientôt deviser, discourir et godailler dans le beau verger des Roses. Jean Clopinel, Jean Clopinel, pourquoi ne laissez-vous pas l'Amant se morfondre au pied de la tour où *Bel Accueil* se consume d'ennui? Quel besoin éprouvez-vous de pénétrer, avec votre tempérament satirique et réaliste,

dans ce joli monde imaginaire et d'une si limpide transparence ? Que ne nous permettez-vous d'achever à notre guise le songe dont le pauvre Guillaume ne s'est réveillé que dans la tombe ? Jetez-vous à la nage dans le fleuve de la vie qui détourne son cours de ce tranquille asile et qui vous portera à des rivages encore inexplorés.

Mais Jean Clopinel a autant d'impatience qu'il a peu d'invention. Le roman inachevé de son prédécesseur lui offre une trop belle occasion de déverser immédiatement son trop plein d'érudition et toutes les pensées qui bouillonnent en lui. Il pousse de l'épaule la porte que *Dame Oyseuse* avait oublié de refermer. Du reste, le mur enchanté s'écroule sans bruit et sans poussière. Et presque tous les personnages, dont le poète y avait fixé les images, comme des trophées de victoire sur les mauvaises passions de la vie, emboîtent le pas du nouvel arrivant. *Vieillesse, Envie, Haine, Convoitise* entrent à sa suite dans le jardin fabuleux d'où Guillaume de Lorris les avait exclues.

L'Amant était donc en train de se désoler, lorsque Jean Clopinel assumait la responsabilité de le mener jusqu'au terme de ses infortunes. D'un signe, le jeune clerc, orgueilleux de sa science, rappela la *Raison* qui redescendit de son belvédère ; et la seconde partie du *Roman de la Rose* commence par un discours de cette « très belle » *Raison* qui inflige à l'Amant trois mille vers de morale, de réflexions diverses et de traductions ou imitations d'auteurs latins. Et d'abord, je vous prie, définissons l'amour.

Amour, c'est une paix lumineuse,  
Amour, c'est la haine amoureuse,  
C'est déloyale loyauté,  
Et loyale déloyauté, etc., etc...

Bref, l'amour est la racine de tous les maux. En doutez-vous ? Cicéron l'a dit dans son *Traité sur la vieillesse*. A ce propos, si nous comparions la Vieillesse et la Jeunesse ? Pourquoi pas ? Croyons-en Cicéron : la Vieillesse vaut mieux que la Jeunesse,

Car jeunesse boute homme et femme  
En tous périls de corps et d'âme.

Les jeunes gens fréquentent les mauvaises compagnies, mènent une existence désordonnée ; on en voit même qui, ne sachant garder la franchise que la Nature avait mise en eux, entrent dans un couvent où ils passeront le reste de leurs jours à pleurer et à gémir sur leur liberté perdue. On ne s'attendait guère à trouver la vie religieuse inscrite au nombre des dissolutions, déportements et « ribaudies » où la jeunesse est entraînée. Mais aux yeux de *Nature*, que *Raison* invoque à tout propos, il est aussi répréhensible de consumer son âme dans les austérités que d'user son corps dans les plaisirs. L'Amant ayant eu le malheur de l'interrompre et de lui demander si la haine n'est pas pire que l'amour, *Raison* établit doctoralement qu'il y a bien des manières d'aimer. Et d'abord définissons l'amitié.

C'est bonne volonté commune  
Entre des gens sans discordance,  
Selon la sainte bienveillance  
Et la pleine communauté  
De tous leurs biens en charité...

L'amitié est notre refuge contre les malheurs qui nous guettent. A ce propos, si nous parlions un peu des inconstances de la Fortune ? Pourquoi pas ? On ne saurait trop s'instruire. Que d'exemples frappants nous en fournit l'Histoire, depuis le roi Crésus jusqu'au roi Charles de Sicile, en passant par les douze Césars de Suétone !

L'Amant congédie cette bavarde impénitente et se tourne vers l'*Ami*, lequel est devenu aussi loquace et lui assène deux mille huit cents vers de conseils cyniques sur les différents moyens qu'un honnête homme a de séduire une honnête femme, si tant est que cette espèce existe.

*Raison* s'appuyait de préférence sur Cicéron ; l'*Ami* s'appuie sur Ovide, Juvénal, Virgile, Tite-Live et sur les lettres d'Héloïse et d'Abélard. Chemin faisant, il lui expose sa théorie de l'origine des pouvoirs publics.

L'Amant essaie de profiter de ses conseils et s'adresse à *Richesse* pour pénétrer dans la tour de *Beauté*. Mais *Richesse* lui refuse ses services ; et le *Dieu d'Amours* est obligé de convoquer tous ses vassaux afin d'entreprendre un siège en règle. Nous voyons accourir toutes nos anciennes connaissances : *Dame Oyseuse*, *Franchise*, *Pitié*, *Courtoisie*, *Jeu-nesse*. Mais deux nouveaux venus se sont glissés dans la troupe : *Contrainte-Abstinence*, sous une robe de béguine, et *Faux Semblant*, déguisé en Jacobin. Ce dernier que le *Dieu d'Amours* nomme son « roi des ribauds », incarne l'hypocrisie et représente les Ordres religieux, plus particulièrement les Dominicains qu'on accusait à cette époque des mêmes crimes dont

plus tard, on accusa les Jésuites. D'ailleurs il sait revêtir tous les déguisements, tantôt chevalier et tantôt moine, tantôt prélat, tantôt chanoine, prince ou pape, damoiselle ou dame, abbesse ou nonnain. Le *Dieu d'Amours* s'étonne d'une telle perfidie. *Faux Semblant* lui répond avec candeur.

C'est vrai, mais je suis hypocrite.

— Et tu vas prêchant l'abstinence ?

— C'est vrai, mais je remplis ma panse

De bons morceaux et de bons vins

Comme il sied aux théologiens.

« Mais, s'écrie le *Dieu d'Amours*, tu ne crains donc pas Dieu ? » — « Non certes, réplique-t-il ; car, en ce siècle, qui veut craindre Dieu en ressent trop de malaise. » Sa vie à lui est infiniment plus agréable. Il confesse les rois, les ducs, les barons, les reines, les duchesses, les bourgeoises, les religieuses, les demoiselles jeunes, belles et bien parées. Quant à ceux qui prétendraient le contredire ou le démasquer, il brandit sur leur tête la terrible menace d'hérésie. Le morceau est facile et assez brillant. Mais je ne saurais partager l'admiration qu'il a inspirée à de grands critiques. *Faux Semblant* n'est pas un caractère ; ce n'est qu'un développement de rhéteur sur l'hypocrisie vue du dehors. Certains passages en sont pourtant comme vivifiés par l'accent de cette haine qui remplit nos Fabliaux et qui, derrière les hypocrites, vise toutes les communautés religieuses.

Le *Faux Semblant* va s'introduire dans la tour. *Malebouche*, un des gardiens de *Bel Accueil* se confesse à lui. Pendant qu'il est agenouillé, *Faux Sem-*

*blant* le prend à la gorge, lui coupe la langue avec un rasoir et jette le corps dans le fossé que *Jalousie* avait fait élargir autour du château. Sous les pas de Jean Clopinel, non seulement le beau jardin fleuri de Guillaume de Lorris devient boueux; mais cette boue s'ensanglante, bien qu'à dire vrai il ne dût pas y avoir beaucoup de sang dans les veines de ce fantôme de *Malebouche*. Ancêtre de Tartufe, *Faux Semblant* l'est aussi du Rodin d'Eugène Sue.

*Malebouche* mort, on corrompt aisément la vieille duègne de *Bel Accueil* qui se charge de transmettre à la jeune fille les présents de l'Amant et de vaincre ses derniers scrupules. Ici, nous sortons un instant de l'allégorie. Cette vieille femme, la seule création véritable de Jean de Meung, cette ignoble vieille, type primitif de la *Célestine* du théâtre espagnol et de la *Macette* de Régnier, est une des plus abjectes figures que jamais poète ou romancier ait lâchées dans le monde. Une crapuleuse odeur de bouge circule avec elle de chambre en chambre, quand elle cherche *Bel Accueil* à travers le château fort et qu'elle la trouve enfin pensivement appuyée sur les créneaux. Le long discours qu'elle lui tient, et où elle mêle des lambeaux souillés d'Ovide aux souvenirs de ses débauches, constitue un traité de dépravation dont le cynisme n'a point été surpassé. Un si bas mépris de la femme, — Brunetière l'a dit de nos Fabliaux, — il faut le répéter du *Roman de la Rose*, — est le déshonneur d'une littérature. Et c'est pourtant dans ce passage que la verve drue de Jean de Meung éclate peut-être avec le plus de force. C'est dans cette peinture d'une réalité fangeuse qu'on sent un maître

Son réalisme éhonté y crève comme une bouche d'égout. Mais sautons par-dessus les flaques d'obscénité : nous avons là l'inoubliable vision d'un coin du vieux Paris, où les vices font rage, où les portes des maisons s'ébranlent le soir sous le poing des hommes d'armes et plus furtivement sous celui des clercs, où les lanternes jettent leur reflet jaune sur des mares de vin et des mares de sang, et d'où monte, coupé d'imprécations, le gémissement d'une femme qui n'a point aimé ceux qui l'aimaient, mais qui aime follement celui qui la bat.

*Bel Accueil*, qui a repoussé les conseils de la Vieille, consent cependant à recevoir l'Amant. Il arrive ; il croit toucher au bonheur, mais *Danger*, *Honte* et *Peur* reparaissent et se ruent sur lui. Au bruit des coups qu'il endosse, le *Dieu d'Amours* fait sonner l'assaut. Je vous épargne les péripéties de cette mêlée de belliqueuses abstractions. *Le Dieu d'Amours* repoussé avec sa troupe envoie quérir au plus vite *Vénus* qui, en ce moment-là, se reposait de la chasse, sous un peuplier de Cythère, en compagnie du jeune Adonis. Elle ordonne aussitôt d'atteler son char étoilé de perles et d'or et traîné par huit colombes. Elle accourt et ranime le courage des barons qui jurent de vaincre sur leurs carquois, leurs piques, leurs arcs et leurs brandons.

Leur serment est entendu de Dame Nature. Elle était dans sa forge où, au grand désespoir de l'*Art* qui ne saurait l'imiter, elle forgeait des pièces « pour continuer les espèces » car la mort détruit au fur et à mesure que la nature crée. Mais des larmes ruisselaient de ses yeux sur son ouvrage ; et elle éprou-

vait l'impérieux désir de confesser à son chapelain *Génius* le remords qui la tourmentait. *Génius* écoute donc sa confession. Cette confession qui n'est que l'exposé des connaissances scientifiques et métaphysiques du poète et qui se prolonge pendant plus de deux mille vers, se termine par un âpre réquisitoire contre l'homme, le seul des êtres créés qui ose violer les lois naturelles, et accuser la Nature des maux dont il est l'auteur. Nous voici loin de *Bel Accueil* et de son amant ; et Jean de Meung nous découvre un nouvel aspect de sa puissance verbale. Etrange poème, où, dans une langue claire, rapide et nette, l'écrivain aborde tour à tour l'explication des phénomènes célestes, les théories de l'optique, des questions de pathologie et le terrible problème du libre arbitre et de la prédestination ! Qu'y manque-t-il ? Rien que la poésie. Mais il est impossible de ne pas admirer, si déplacé qu'il paraisse, l'effort de ce représentant d'une bourgeoisie curieuse et lettrée pour faire entrer dans la littérature courante, sans les y défigurer, toute la science et toute la philosophie de son époque. L'audace était belle ! Il ouvrait le chemin à tous ceux qui, depuis Rabelais jusqu'aux Encyclopédistes, ont pillé le trésor des connaissances réservées aux initiés afin d'en enrichir les lettres françaises<sup>1</sup>.

1. M. Edmond Faral, cité plus haut, fait remarquer que ce fameux morceau de Jean de Meung n'est pas plus original que le cadre et les personnages de Guillaume de Lorris. Bien avant le Roman de la Rose, aux environs de 1184, *les Plaintes de la Nature*, récit d'une vision d'Alain de Lille et *l'Archithrenius* de Jean de Hanville avaient déjà fait parler la *Nature* comme dans le poème de Jean de Meung. Ce naturalisme n'est pas une découverte.

*Génius*, ayant reçu la confession de *Dame Nature*, absout sa pénitente ; et, sur son ordre, il vole à tire d'aile vers les assaillants. Là, le *Dieu d'Amours* l'affuble d'une chasuble, lui baille un anneau, une crosse et une mitre ; et, monté sur un échafaud, cet évêque de carnaval commence, devant les barons assis par terre et devant Vénus « qui ne cessait de rire », une harangue de douze cents vers, où il menace de l'Enfer ceux qui refusent de se soumettre aux lois de la Nature et de l'Amour et où il promet à ceux qui les honorent le beau pourpris du Christ et la fontaine de l'éternité. Autrement dit : abandonnez-vous à vos instincts et vous gagnerez le paradis. Il y a de tout dans ce discours : de l'impiété grossière et du mysticisme, de la parodie sacrilège et de l'éloquence religieuse ; il y a surtout cette incohérence des esprits qui veulent à tout prix réconcilier le christianisme avec la nature et faire leur salut en vivant grasement dans l'Abbaye de Thélème.

Les paroles de *Génius* ont enflammé l'armée du *Dieu d'Amours* qui revient à l'assaut ; et le récit ne languirait plus, si le poète ne tenait à nous écouler, d'après Ovide, l'histoire de la statue de Pygmalion. Mais tout a une fin. Sous les brandons de Vénus, *Honte* et *Peur* prennent leurs jambes à leur cou. *Bel Accueil*, heureux ou heureuse de capituler, se rend à discrétion. L'Amant cueille la *Rose*.

Ainsi j'eus la Rose vermeille ;  
Il était jour et je m'éveille.



Il s'était éveillé depuis beau temps ! Et c'est même le malheur de cette seconde partie du *Roman de la Rose* qu'un homme aussi éveillé que Jean Clopine se soit si longuement attardé dans un songe. Il a forcé sa nature. De tous les sujets qu'il pouvait choisir, aucun ne s'adaptait plus mal à son humeur que celui de Guillaume de Lorris. Il avait pour lui une veine comique d'une abondance rare, un don remarquable de peindre les spectacles populaires et même populaciers, une sympathie plantureuse pour les solides gaillards qui vivent selon les lois de la nature et qui mangent des tripes, une éloquence incisive qui ne tombe jamais dans la déclamation, et le goût des beaux lieux-communs et des idées générales. Rien dans nos Fabliaux ne vaut la comédie qu'il ébauche d'un mari berné par sa femme. Notre ancienne littérature ne nous a rien laissé de plus vivant que le tableau des misères de sa vieille. Tout un monde de besogneux satisfaits, d'ambitieux trompés, de paillards en goguette, grouille dans ses vers. Et il s'en est fallu de peu que son évocation de la forge où la Nature répare l'œuvre destructive de la mort n'atteignît la véritable grandeur. Mais ses plus belles qualités n'ont abouti qu'à donner au rêve de Guillaume de Lorris un prolongement monstrueux.



Faut-il s'étonner du succès de ce *Roman de la*

*Rose* ? Non, certes. Il répondait à tous les goûts. Les âmes chevaleresques et tendres s'enchantèrent des symboles de Guillaume de Lorris. La bourgeoisie anticléricale et libertine se réjouissait, à ventre déboutonné, des diatribes et des grivoiseries de Jean de Meung. Les clercs savants ou studieux applaudissaient à ses théories et à son éloge de la Science. Ce poème reflétait admirablement l'esprit du Moyen-Age subtil, passionné de dialectique, religieux jusqu'au mysticisme, gaulois jusqu'au cynisme. Les grossièretés n'étaient point faites pour faire reculer même les lectrices. Elles en avaient entendu d'aussi raides dans les Fabliaux ! Et lorsque le poète essaie de justifier l'emploi de ses termes orduriers, je ne vois là qu'un procédé oratoire qui les met encore plus en relief. Enfin le *Roman de la Rose* nous prouve de quelle liberté jouissaient les écrivains dans ces siècles d'obscurantisme<sup>1</sup>. Gerson a pu en dénoncer les infamies et le juger digne du feu : on ne l'a pas brûlé. L'Eglise s'est tue ; et même dans l'Eglise il trouvait des admirateurs et des défenseurs ! La Royauté n'a pas été moins débonnaire. On sait comment Jean de Meung exposait l'origine des pouvoirs publics :

1. Je renvoie ici encore une fois à M. Edmond Faral qui rappelle, avant le *Roman de la Rose*, ces traités politiques, ces « bibles », ces « états du monde » où, dit-il, s'exerce une critique si vive, si propre à déconcerter ceux qui considèrent les siècles de Louis VII et de Saint Louis comme un âge d'écrasante servitude. « Dès le temps de Grégoire VII, le moine Manegold enseignait tout crûment que le roi était l'élu du peuple »... et que s'il ne remplissait pas ses devoirs, le peuple devait le destituer.

Un grand vilain entre eux élurent  
Le plus ossu de tant qu'ils furent,  
Si le firent prince et seigneur...

Du reste, il y avait communauté d'intérêts entre la Royauté et la Bourgeoisie. Et la première pardonnait à la seconde ses intempérances de langage et ses dures franchises en faveur des services qu'elle lui rendait. Les invectives du poète contre les ordres religieux et contre la noblesse ne me semblent pas plus courageuses que la satire de Rabelais sur les Papi-manes. Elles n'en ont pas moins une signification historique importante ; et l'on peut entendre dans le panégyrique de Dame Nature sonner le premier glas de la foi ascétique du Moyen-Age.

Seulement, — c'est ce qui empêche son œuvre de prendre rang parmi les œuvres qu'on relit sans cesse, — il a eu trop de successeurs ou de descendants. Elle ne renferme pas un seul thème qui n'ait été repris et développé par d'autres, et mieux que par lui. La Macette de Regnier a, pour ainsi dire, absorbé sa vieille duègne de *Bel Accueil* et le *Tartufe* de Molière, son *Faux-Semblant*. Son apologie de la Nature s'est fondue et comme volatilisée dans l'ivresse de Rabelais. Nos moralistes du xvii<sup>e</sup> siècle et même notre Boileau ont fait depuis longtemps oublier ce qu'il a dit de la Noblesse. D'un vers,

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

Voltaire a éclipsé sa théorie sur l'origine de la royauté. L'égalité entre les hommes qu'il exalte, c'est

dans Rousseau que nous irons en chercher le dogme. La seconde partie du *Roman de la Rose* ressemble à ces manuscrits dont le texte initial a été effacé et recouvert par d'autres écritures. La forme littéraire qu'il avait donnée à ses idées, si nette qu'elle fût, était trop pâle pour reparaître. Cela diminue, non la gloire de son nom, mais l'action de son œuvre.

Guillaume de Lorris, lui, est moins grand, moins riche ; mais il a eu le mérite inappréciable de rencontrer le sujet qui convenait à son tempérament ; et, si nous n'avions pas la première partie du *Roman de la Rose*, il manquerait à notre littérature une exquise vision : celle d'un jeune homme aussi sympathique que le Fortunio de Musset, d'un jeune homme très pur qui, par un clair matin de mai, dans un verger mystérieux, le cœur ému au premier appel de l'Amour, baise en tremblant une Rose.



## UNE ROMANCIÈRE EUROPÉENNE

### MADemoisELLE DE SCUDÉRY

Mademoiselle de Scudéry est une des gloires du xvii<sup>e</sup> siècle qui ont eu le plus à souffrir du jugement de la postérité. C'est une gloire déchue dont le nom seul fait sourire. Sainte-Beuve qui, en 1851, lui consacrait une de ses *Causeries du Lundi*, commençait par protester qu'il ne venait pas tenter une réhabilitation. Cousin, qui l'entreprit, y perdit son éloquence. Si madame de Chateaubriand, comme son fils l'affirme, possédait par cœur tout le *Grand Cyrus*, madame de Chateaubriand a été certainement une des dernières femmes de France dont la mémoire ait réalisé ce miracle. On peut croire que, depuis elle, personne n'a lu les ouvrages de mademoiselle de Scudéry, sauf ceux qui, étant amenés à en parler, se sont fait un scrupule de n'en parler qu'après les avoir lus. Il en reste l'ombre d'une masse imposante et que Boileau qualifierait d'épouvantable. Cependant elle

vaut encore qu'on l'étudie, d'abord parce que cette fille merveilleuse, ainsi qu'elle se nomme elle-même, a honoré la corporation des femmes de lettres qui grandit chaque jour; — parce que, ses romans ne nous sont pas inutiles pour la connaissance de l'ancienne France; — enfin parce que mademoiselle de Scudéry a contribué avec nos grands classiques, et autant que chacun d'eux, à européaniser le génie français.



Sa vie, de 1607 à 1701, embrasse tout le xvii<sup>e</sup> siècle. Elle était née au Havre où son père était capitaine des ports, mais elle n'appartenait à la Normandie que par sa mère. La famille des Scudéry, en latin Scutifer, se flattait d'être originaire de l'Italie, et venait à coup sûr d'Apt en Provence, vieille cité qui conserve encore des ruines romaines. Quand elle tracera son portrait sous le nom de Sapho dans le *Grand Cyrus*, elle se vantera de sa longue suite d'aïeux et de son arbre généalogique, seul héritage que lui ait laissé son père : « Mademoiselle de Scudéry, écrira Tallemand des Réaux, dit toujours : « Depuis le renversement de notre maison... » Vous diriez qu'elle parle du renversement de l'Empire grec. » La fierté de la naissance, l'idée qu'on est du sang d'Hector et qu'on en est le reste, peut fortifier dans une âme la vertu naturelle et au besoin, en tenir lieu, à condition toutefois qu'il s'y mêle un peu de bon sens. Madeleine de Scudéry en avait beaucoup ; son frère Georges, de six ans plus âgé qu'elle, en manquait absolument,

Ce qui rendit l'un souvent fort ridicule répandit sur l'existence de l'autre un grand air de dignité.

Orpheline de très bonne heure, elle fut élevée par un oncle qui avait vécu à la cour de trois de nos rois. Elle apprit tout ce qu'on peut apprendre : la danse où elle excellait, le dessin, la peinture, l'italien et l'espagnol. Et elle apprit aussi le jardinage et la cuisine et d'art de composer des remèdes, des parfums et des eaux de senteur. Elle se reposait des soins du ménage en jouant du luth. Et surtout elle lisait des romans. « *L'Astrée, Théagène et Chariclée*, voilà, dira-t-elle, les vraies sources où mon esprit a puisé les connaissances qui ont fait mes délices. » D'humeur vive, d'esprit curieux, s'intéressant à tout, elle interrogeait son oncle sur ses souvenirs de la Cour, et s'exaltait à la lecture des lettres de son grand frère qui était à Paris ou aux armées, et qui, soit qu'il revînt de la bataille ou qu'il sortît du théâtre, ne rédigeait jamais que des bulletins de victoire. Rêve-t-elle une brillante destinée ? Se promet-elle de composer un jour, elle aussi, des romans ou des tragédies ? Aspire-t-elle à quitter sa province ? Je relève dans son premier roman *Ibrahim ou l'Illustre Bassa* ce mot d'un marquis sur une jeune provinciale : « Elle mériterait presque tout entier le cœur d'un honnête homme, si elle ne demeurait pas en province et si elle avait seulement respiré six mois l'air du grand monde : mais la seule pensée que c'est une fille de campagne est un souverain préservatif pour un homme de la Cour. » Je crois, sans en être très sûr, qu'elle se moque un peu de son marquis. Toujours est-il que Madeleine de Scudéry commença par être une fille

de campagne et qu'elle le resta jusqu'à trente ans passés. Nous retrouverons dans ses romans quelques souvenirs ennoblis de son active jeunesse et de la nature.

Lorsque son oncle mourut, vers 1639, son frère, qui avait renoncé à la gloire des armes pour se vouer à celle des lettres, la prit et l'emmena à Paris. Elle n'avait aucune beauté. Elle était grande, maigre, et « pour le teint, dira-t-elle, Sapho ne l'a pas de la dernière blancheur ». Mais elle s'empresse d'ajouter : « Il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. » Jamais personne ne l'a dit ! On s'accordait à juger qu'elle était « de très bonne mine ». Elle était surtout très bonne et, malgré son ton doctoral, très tendre. Non seulement elle admirait, mais elle adorait son frère déjà célèbre qui l'avait introduite à l'hôtel de Rambouillet. Elle demeura pendant seize ans sa fidèle compagne. Elle le suivit, à Marseille, quand, en 1644, il alla prendre le gouvernement escarpé de Notre-Dame de la Garde qu'il avait obtenu par l'entremise de madame de Rambouillet, car, disait la marquise, un homme comme lui ne voudrait pas d'un gouvernement dans une vallée. Elle revint à Paris avec lui. Elle tint son ménage. Elle travailla pour sa gloire. Elle supporta, sans se plaindre, sa tyrannie. Elle le sauva même d'un vilain mariage. Ce Georges Scudéry n'était point un méchant homme. Mais, hableur, fanfaron, présomptueux, homme de lettres dans les camps et batailleur dans les lettres, emphatique et lunatique, tantôt se drapant orgueilleusement dans sa gueuserie, tantôt emportant en voyage la collection des portraits de ses illustres

confrères en poésie « depuis le père de Marot jusqu'à Guillaume Colletet » jaloux de ses rivaux et plus jaloux encore des amis de sa sœur, il eut été aussi difficile à vivre qu'ennuyeux à lire, si, de temps en temps, il n'avait rencontré un beau vers ou saisi l'occasion d'un acte chevaleresque. Madeleine put continuer à l'admirer ; mais, lorsqu'en 1655, il épousa mademoiselle de Martin-Vast encore plus éprise de sa gloire que de sa personne, elle poussa un soupir de soulagement et, bien qu'il lui en fit la proposition, elle refusa énergiquement de reprendre la vie en commun. Il ne se douta jamais sans doute des misères qu'elle avait endurées et que, sans les indiscretions de Tallemant des Réaux, nous ne connaîtrions pas. Avec cette superbe inconscience qui caractérise les égoïstes et les vaniteux, il avait pendant quinze ans exploité le talent de sa sœur. Elle écrivait ses romans ; il les signait. Peut-être lui en fournissait-il le canevas et s'y réservait-il les coups d'épée et la direction des opérations militaires. Je lui attribuerai volontiers un certain nombre de massacres et quelques renversements de murailles. Mais il ne souffrait point qu'on lui contestât la paternité de l'*Illustre Bassa* et du *Grand Cyrus*. Un jour que, La Calprenède osa le faire en présence même de sa sœur, elle fut obligée de se jeter entre ces deux enragés pour les empêcher de se battre.

On comprend combien la liberté lui fut chère. Du reste, elle avait donné son cœur à un jeune homme de dix-sept ans plus jeune qu'elle, Péliisson. La petite vérole l'avait cruellement défiguré et avait fait de lui l'homme le plus laid de France. Cette

disgrâce lui avait d'abord inspiré le goût de la solitude ; puis il en avait surmonté la mélancolie, et il mettait tout son esprit à se faire pardonner son visage. Son *Histoire de l'Académie*, parue en 1653, l'avait classé parmi les bons écrivains et les beaux esprits. Il était sérieux, un peu grave, mais enjoué devant ceux qu'il aimait, de sorte que « l'on pouvait prendre sa gaieté pour une marque de son estime et de son affection ». Ajoutez qu'il avait toujours, comme le dit Tallemant, quelque amour à la platonique. Il vit mademoiselle de Scudéry ; elle le vit ; et, en tout bien tout honneur, leurs deux laideurs s'amalgamèrent. Ce fut une « sensibilité de cœur » qui dura près de quarante ans, une de ces amitiés qui, pour employer les expressions de la *Clélie* « ne se trouvent presque jamais qu'en des personnes qui ont l'âme noble, les inclinations vertueuses et l'esprit bien tourné, une de ces amitiés sincères et ardentes où l'on sent plus vivement que les siennes toutes les souffrances et toutes les joies de ceux que l'on aime ». Lorsque Péliisson, premier commis de Fouquet, fut entraîné dans la chute du surintendant et jeté en prison, mademoiselle de Scudéry le défendit avec un dévouement infatigable et avec une éloquence que n'atteignirent jamais les héros de ses romans. Et lorsqu'il mourut, la douleur qu'elle ressentit fut pour elle du poison. Si elle ne l'avait point épousé, c'est que de tout temps elle avait eu l'horreur du mariage et surtout depuis qu'elle avait été pendant quinze ans « mariée » à son frère. Elle vieillit fêtée, honorée par le roi et par les plus grands personnages, considérée comme un des plus beaux ornements du siècle,

respectée même de ceux qui raillaient ses ouvrages, entourée d'amis dont le murmure flatteur l'empêchait d'entendre le bruit décroissant de la gloire.

Tous ceux qui l'ont connue ont vanté la douceur de son commerce ; et sa correspondance nous atteste qu'ils n'ont point menti. Ses lettres toujours un peu apprêtées, un peu solennelles, même dans le badinage, manquent de grâce et non d'esprit. L'humeur avantageuse des Scudéry ne s'y réveille qu'à la rencontre du vieil ennemi de la famille : Boileau. Quand il publia la Satire contre les femmes et qu'il y donna un coup de griffe à la Clélie, mademoiselle de Scudéry déclara à ses amis qu'elle ne riposterait pas. « J'imiterai, s'écria-t-elle, ce fameux Romain qui, au lieu de se justifier, dit à l'assemblée : allons remercier les dieux de la victoire que nous avons gagnée. » Feu son frère lui eût envié cette parole grandiloquente. Mais d'ordinaire elle est judicieuse et modeste ; elle ne parle pas de ses ouvrages : « Il y a trente ans, dit-elle, que M. de Montausier me loue de ne pas faire le bel esprit. Rien n'est plus opposé à mon humeur. » Non seulement elle ne fait pas le bel esprit, mais elle n'aime pas les femmes qui étalent leur savoir. A Marseille on lui présente une demoiselle belle et jeune qui, dans ses conversations, cite souvent Trismégiste, Zoroastre « et autres semblables messieurs ». Cette demoiselle est très instruite, de bonne maison, fort civile : « Cependant, dit-elle, parce qu'elle n'a pas l'art de cacher une partie des trésors qu'elle possède à des gens qui ne la connaissent pas, ils prennent pour du verre et du cuivre de l'or et des diamants. »

Ses lettres de Marseille sont les plus agréables. Elles nous découvrent un coin de la vie provinciale au xvii<sup>e</sup> siècle et nous montrent comment une Précieuse de l'Hôtel de Rambouillet s'accommode de l'exil. Elle a commencé par se plier à la coutume de la ville qui est de garder la chambre pendant quatre jours afin d'y attendre les visites. Elle a vu défiler dans ses appartements des gentilshommes, des consuls, des officiers de galères, des juges, des ecclésiastiques, des avocats, des marchands, des matelots et même des forçats, bref toutes les personnes de quelque considération qui vivent à Marseille. Pour les femmes, il y en eut plus de quatre-vingts; mais six ou sept seulement parlaient français. Heureusement mademoiselle de Scudéry entendait assez bien le provençal, sans pouvoir dire cependant comment elle avait acquis cette connaissance. Mais le plus fâcheux, c'est qu'il fallait reconduire ses visiteuses jusqu'au milieu de la rue et qu'à chaque porte on se faisait une heure de compliments. Après les réceptions, les dîners. On se traite avec une prodigalité à la Montoron. C'est une abondance inconcevable de perdrix, de bisques d'ortolans, de conserves, de muscats et d'hypocras. Les dames se pressent autour d'elle comme autour d'une reine ou d'une conquérante. « Je pourrais assez facilement imposer une partie de ce que je voudrais aux gens de ce pays-ci, étant certaine que, parce que je viens de Paris, ils ont assez d'inclination à approuver ce que je fais. » Elle les conduit en promenade à Notre-Dame de la Garde « où l'on a le port et la ville de Marseille sous ses pieds et si près qu'on entend les hautbois de vingt-deux galères ». Le soleil

brille. « Il est toujours aussi pur et aussi clair que dans la saison où il fait naître les roses ». Le mois de décembre se couronne de fleurs : « On vient de m'envoyer des bouquets d'anémones, d'œillets, de narcisses, de jasmins, de fleurs d'orangers, plus beaux que mademoiselle de Lorme n'en porte au mois de mai... »

Le ciel, les fleurs, les fêtes, la bonne volonté des dames et leur déférence, les lettres galantes de Chapelain et de Conrart, lui font doucement supporter la province. Et puis on y voit passer de grands personnages. Leur arrivée, dont on s'entretient longtemps à l'avance, met les têtes à l'envers. Celle du frère de Richelieu, du cardinal de Lyon est annoncée. « Toutes les femmes, écrit mademoiselle de Scudéry, attendent avec tant d'impatience que les sultanes du sérail n'en ont pas davantage, à ce que je crois, lorsque le Grand Seigneur doit revenir de quelque expédition de guerre. Cette pensée sent un peu le voisinage d'Alger... Vous savez que je n'ai pas accoutumé de vous cacher les folies qui me passent dans l'esprit. » Le voisinage d'Alger surexcite son imagination romanesque. La ville de Marseille est pleine d'histoires de corsaires, et le port de galériens qui ramment sur les galères du roi. Il semble que, pour la première fois, elle se soit rendu compte que les mots d'esclaves, de fers, de chaînes, de supplices qui fournissent mille galantes pensées, ont un autre sens que leur sens métaphorique. « Il n'est pas, dit-elle, jusqu'aux paroles qui ne perdent ici quelque chose de leur grâce et de leur agrément. Le nom d'esclave qui est quelquefois si galamment placé et dans les vers

d'amour et dans les romans ne remplit ici l'imagination que de grosses chaînes de fer, de bonnets rouges, de camisoles bleues, de têtes pelées et de mines de Turcs... »

Je trouve intéressants cet étonnement et ce recul de la Précieuse devant la réalité, mais plus intéressante encore une autre lettre adressée à mademoiselle Paulet où s'accuse le mépris du vrai qui est le vice de la préciosité et de l'esprit romanesque. La nouvelle s'est répandue que le Grand Seigneur a résolu d'assiéger Malte où un chevalier français, après avoir fait main basse sur deux galères turques, a amené en captivité des sultanes qui se rendaient au pèlerinage de La Mecque. Vous devinez que cette nouvelle enflamme mademoiselle de Scudéry. Mais voici qu'elle apprend que ce n'est point pour l'amour des sultanes captives que le Grand Seigneur se dispose à entreprendre cette guerre, c'est uniquement pour délivrer sa vieille nourrice prise sur les mêmes galères, sa vieille nourrice qui le sauva de la mort quand il était enfant, qui lui assura le trône et qu'il aime plus que tout au monde. Cela nous paraît assez touchant et ce Grand Seigneur nous fait l'effet d'un bien brave homme. Mais écoutez mademoiselle de Scudéry : « Je vous avoue, Mademoiselle, que cela me remplit l'imagination d'une manière si burlesque que je ne saurais m'empêcher d'en rire. Ce n'est pas que je ne voie quelque chose de beau et de généreux d'un côté ; mais le revers de la médaille me semble plaisant ; car enfin ceux qui ont écrit ou inventé la guerre ont du moins dépeint la beauté d'Hélène si éclatante et si lumineuse que l'on n'est pas

fort étonné de voir que toute la Grèce soit en armes pour l'amour d'elle et que le feu de ses yeux ait embrasé une ville et détruit un empire... Mais de n'imaginer qu'un empire qui est composé de plusieurs empires et de plusieurs royaumes emploie toutes ses forces en une occasion où l'on verra le Grand Seigneur en personne avec deux cent mille combattants, n'avoir pour principal objet que de recouvrer une vieille nourrice qui, même dans sa jeunesse, ne fut jamais belle (car j'ai vu un homme qui l'a vue depuis huit jours) c'est ce que je trouve si grotesque que j'en ferais volontiers faire un tableau si je connaissais quelque excellent peintre ici qui eût exécuter ce que je lui dirais et ce que j'en pense. » Et dix lignes plus bas, elle insiste encore sur le fait que la vieille nourrice n'a jamais été belle. Son culte exclusif de la beauté prouve chez mademoiselle de Scudéry un rare désintéressement ; et cette page nous illumine, si j'ose dire, son laboratoire romanesque, sa fausse conception de l'art et l'espèce d'inhumanité où elle aboutit. On eût bien étonné la bonne Sapho si on l'eût traitée d'inhumaine. Mais elle eût encore pris ce mot dans le sens où on l'entendait au salon de madame de Rambouillet, et elle aurait eu sans doute la faiblesse d'en être flattée.



Du reste ses ouvrages étaient pleins d'intentions généreuses. Elle se proposait d'écrire « des romans raisonnables qui pussent s'accommoder avec la décence et l'honnêteté ». Et certes rien n'est plus dé-

cent que la *Clélie* et le *Grand Cyrus*, mais, comme rien n'est souvent moins raisonnable, les beaux exemples de morale y perdent de leur valeur. Tant de vertu ne convient qu'à des êtres imaginaires. Elle se proposait aussi d'instruire ses lecteurs ou du moins de les amener à s'instruire. C'est pourquoi son roman, qu'il se passe à Constantinople, en Perse ou dans l'Italie des Tarquins, est avant tout historique. « Comme l'Histoire et la Fable, écrit-elle à Huet sont mêlés aux romans dont la scène est tirée de l'antiquité, les femmes qui ont de l'esprit doivent raisonnablement chercher à lire les originaux de ces sortes de choses dont elles trouvent des passages dans les romans ; et j'ai une amie qui n'eût jamais connu ni Xénophon ni Hérodote, si elle n'eut jamais lu le *Cyrus* ». Elle a documenté les romans. Elle y a mis de l'érudition. Hérodote et Xénophon ont nourri le *Grand Cyrus*. Tite-Live présida à la naissance de la *Clélie*. Les voyageurs revenus de l'Orient ont tous apporté leur tribut à l'*Illustre Bassa* et à l'*Esclave Reine*. Dans la *Clélie*, Amilcar dit en souriant : « Tout Africain que je suis et tout ignorant que vous me croyez, je sais que Jupiter était amoureux de Danaé. » Et, pour le prouver, il nous raconte longuement l'histoire de cet amour. « Ah, Amilcar, reprend agréablement Plotine, vous en savez trop ! » Et nous sommes souvent tentés de nous écrier comme Plotine : « Ah, Sapho, vous en savez trop !... » Mais vous ignorez que, dans un roman historique, l'Histoire doit être le principal et non l'accessoire. On excuserait votre erreur qui a été celle de tous les romanciers jusqu'à Walter Scott; seulement vous l'avez

exagérée ! Et, bien que le xvii<sup>e</sup> siècle fût moins chatouilleux que nous ne sommes sur la différence des temps et des climats, Boileau dénonçait justement l'extravagance qu'il y avait à donner

L'air et l'esprit français à l'antique Italie.

Mais Mademoiselle de Scudéry, tout en faisant les romans historiques, voulait aussi faire des romans modernes. Tout en instruisant, elle désirait présenter à ses contemporains, encadré de fictions ingénieuses, un miroir où ils se reconnaîtraient avec ravissement. « J'ai fait les portraits de mes amis et de mes amies, selon l'occasion qui s'en est présentée, et la description de quelques-unes de leurs maisons, sans aucune liaison avec les aventures qui ne sont fondées que sur la vraisemblance. » Laissons de côté la vraisemblance ! Son aveu est grave ; et je ne sais pas de pire erreur que celle où elle tombe et où tombent encore beaucoup de romanciers. Elle établit des caractères d'après des modèles qu'elle a sous les yeux et elle se croit quitte envers la réalité. Mais ses caractères n'ont pas plus de rapport avec les actions qu'elle leur prête et avec les aventures où elle les engage, qu'une personne n'en aurait avec le feu d'artifice qu'on viendrait tirer devant son image. Elle oublie qu'un caractère se marque surtout par ses actes. Je veux bien qu'Artamène soit Condé, mais, si Condé avait été aussi fou qu'Artamène, il eût vieilli sans gloire aux Petites Maisons. Il est certain qu'autour de mademoiselle de Scudéry, on était très flatté de mettre un nom sur chaque figure et que la clef

du *Cyrus* ou de la *Clélie* devint comme un nouveau jeu de salon. Nous savons, par Racine, que les solitaires de Port-Royal, eux-mêmes firent venir le volume de la *Clélie* où l'on parlait d'eux et qu'ils lurent tous, l'un après l'autre, l'endroit où ils étaient traités d'illustres. Mais je ne pense pas qu'il faille attribuer à la vogue de leurs portraits l'immense succès de ces ouvrages. En dehors d'un cercle assez restreint, cet intérêt d'amour-propre ou de curiosité n'agissait guère. Boileau, interrogé par Brossette, ignorait quels étaient les modèles de mademoiselle de Scudéry, et même aux jours de sa jeunesse où il admirait le *Cyrus*, il ne paraît pas s'être soucié de le savoir. Croit-on que la Province était mieux renseignée que lui ? Et l'Etranger ?

D'ailleurs ces portraits ne sont que les peintures allégoriques des vertus dont elle paraît ses amis. Elle fuit, comme une inconvenance, le trait précis, le défaut caractéristique, tout ce qui identifie une figure, tout ce qui lui donne de la vie. La figure d'oiseau de proie du grand Condé, dont madame de Motteville disait que sa bouche était désagréable et ses dents trop sorties, devient avec mademoiselle de Scudéry une figure à la bouche agréable et souriante, au nez un peu aquilin. Il en est du moral comme du physique, à moins, — ce qui est rare, — que l'original ne lui inspire une forte antipathie. Un de ses meilleurs portraits est celui de Voiture qu'elle ne pouvait souffrir. « Callicrate, dit-elle, est un homme d'assez basse naissance... Sa personne n'était pas extrêmement bien faite... et il avait une qualité dangereuse pour un amant, c'est qu'il n'aimait pas moins à faire

croire qu'il était aimé qu'à l'être. » La pointe est jolie, et juste. Mais la plupart des autres demeurent incroyablement lointains, froids et pâles dans leur cadre resplendissant. Elle pensait les avoir embellis et rendus poétiques, comme si la poésie existait en dehors de la vérité ! La poésie, je la rencontrerais plutôt sous la plume cynique et bourgeoise de Tallemant que Cousin appelle « le plus dénigrant des peintres. » Tout ce que mademoiselle de Scudéry me dit de l'incomparable Elise (mademoiselle Angélique Paulet) et de ses mérites et de sa voix divine, ne vaut pas cette simple note des *Historiettes* : « Mademoiselle Paulet dansait bien, jouait du luth et chantait mieux que personne de son temps. On trouva deux rossignols crevés sur le bord d'une fontaine où elle avait chanté tout le soir. »

L'éblouissante fadeur où elle noie ses personnages s'étend sur les objets qu'elle décrit. Sa description de Carisatis qui est, paraît-il, la maison de Conrart, ne me laisse aucune idée précise : tout y était délicieux et magnifique. Mais l'hôtel de Rambouillet est aussi magnifique et aussi délicieux. Cependant les lampes y sont différentes de celles des autres lieux. Différentes en quoi ? « Il est à regretter, dit Cousin, que mademoiselle de Scudéry ne se soit pas expliquée davantage. »



Ses romans sont composés selon l'ancienne formule des Amadis. Deux amants, séparés par une révolution politique ou par un tremblement de terre,

essaient de se rejoindre à travers mille périls et mille aventures. L'héroïne tombe aux mains de rivaux acharnés qui se la disputent et se l'arrachent. Le héros court après elle. Chacun d'eux rencontre sur la route d'autres personnages également amoureux et infortunés qui lui racontent leur histoire. Et il n'y a pas de raisons pour que cela finisse. Mademoiselle de Scudéry s'arrête à la fin du dixième volume. Ce n'est pas de l'épuisement, c'est de la discrétion.

Le monde où nous entrons avec elle est splendide, et elle y déploie une imagination d'une somptuosité extraordinaire. *Ibrahim ou l'Illustre Bassa* commence par le triomphe du grand Soliman. L'Ambassadeur des Tartares y paraît avec une pompe barbare, couvert d'une coiffure et d'une robe de martres zibelinées, et toute sa suite est vêtue de peaux d'ours, de renards, de loups et de tigres. Les archers de Soliman portent des vestes de satin incarnat, des arcs d'ébène et des carquois d'ivoire. Les joueurs de hautbois et de tymbales sont vêtus à la grecque ; les fifres sont habillés de jupes courtes. Derrière les éléphants et les chameaux, trente satrapes en turban rouge s'avancent enchaînés de chaînes d'or. Les chevaux sont caparaçonnés de peaux de lion, « avec la queue de ce généreux animal sur le chanfrain au lieu de panache. » Plus tard, la princesse de Monaco, que Soliman fait enlever pour l'offrir à son grand vizir qui en est éperdument amoureux, entre au palais précédée d'un cortège qu'on dirait emprunté aux Mille et une Nuits, si mademoiselle de Scudéry avait pu les connaître. Esclaves en velours cramoisi ou en drap d'or, chariots traînés par des chevaux blancs et

conduits par des eunuques, jeunes filles superbement parées, entourées de noirs dont les chaînes et les colliers sont d'or massif, cent mulets chargés de tapisseries, de satin, de soie et de pierreries. Elle se complaît dans l'organisation et dans le déroulement de ces splendeurs. La Perse, l'Italie, Carthage, ruissellent de magnificences. Des châteaux s'élèvent sur les trois îles du lac de Trasimène. A Agrigente, dans le jardin des Cyclopes, des lampes de cristal brillent aux branches de tous les arbres. Partout l'industrie des hommes embellit la nature, car la nature a besoin de recevoir « tout ce que l'architecture a de beau, la peinture d'excellent et la sculpture de merveilleux. » Il lui faut des fontaines dont les mosaïques représentent des poissons et où l'eau jaillisse du museau des lions ou du sein des Grâces ; des cascades « dont le bruit soit si charmant qu'il n'y ait point d'esprit si gai, ni d'humeur si sombre en qui leur murmure n'excite une agréable rêverie. » Il lui faut des balustrades de jaspe et de porphyre où s'accourent « les belles mélancoliques vertueuses », et de grandes conques de nacre qui tapissent les grottes artificielles de nuances plus délicates que l'opale ou l'arc-en-ciel.

De temps en temps, la fille de campagne que fut mademoiselle de Scudéry, ose faire quelques pas en dehors de ces magnificences. « La nuit et le silence, dira-t-elle, sont amis de la musique. » L'illustre Aronce s'est sauvé de Pérouse dans la nuit : « Il marcha jusqu'à ce que les nuées, commençant à blanchir du côté de l'Orient, donnèrent à toute la campagne cette agréable lumière qui, en dissipant

imperceptiblement les ténèbres, semblent redonner la vie à toutes les beautés de la nature. » Phlionte et Artaxandre reviennent chez eux sur une mer tranquille, par une nuit claire, dans une barque couverte de branches d'orange et de myrte « qui avaient une odeur admirable ». Ils causent, ils chantent, ils rêvent, ils plaisantent avec leurs mariniers, ils contemplent la mer où le brillant des astres argente toutes les ondes » ; ils écoutent même « cet agréable murmure que font les vagues durant le silence de la nuit ». Ils s'endorment enfin au battement cadencé des rames. Et ce passage de la *Clélie* n'est qu'une réplique de ce passage non moins aimable du *Grand Cyrus*. Nous sommes sur le lac de l'Aréthuse. « Le silence qui régnait alors, et qui n'était interrompu que par le seul bruit des rames qui retombaient dans l'eau, avait un charme inexprimable. De plus, on sentait un petit vent qui, sans être ni trop froid ni trop chaud, faisait qu'on respirait le parfum qui s'exhalait des prairies prochaines. » Tout à l'heure nous avons vu défiler des hommes vêtus de la dépouille des ours comme les Francs de Chateaubriand ; maintenant c'est la lune qui se lève sur le lac de Saint-Preux ou sur celui d'Elvire... Je ne ferai pas de mademoiselle de Scudéry une ancêtre des romantiques ; mais rendons-lui cette justice qu'à une imagination éprise de richesses orientales, elle a su quelquefois joindre le sentiment de la nature.

En revanche, dès que cette nature sort de la sérénité et commet des ravages, la bonne demoiselle en perd la tête. Le tremblement de terre qui, la veille de leur mariage, sépare Aronce et Clélie, produit un

concours stupéfiant de feux de Bengale. Des flammes bleues jaillissent de l'abîme, entremêlées de rouge, de jaune ou de vert. Mais que tout redevient majestueux quand les éléments déchaînés ont déposé leur colère ! Le lendemain du débordement du Volturne, la meilleure société se promène « au milieu des belles et magnifiques ruines qu'il a faites ».



Les personnages qui s'agitent dans ces opulents décors sont tous, ou presque tous bien nés ; et tous ou presque tous furent remarquables dès leur berceau. On a voulu établir une différence entre ceux du *Grand Cyrus* qui appartiennent à la plus haute aristocratie et ceux de la *Clélie* qui ne seraient, comme le disait amèrement La Calprenède, que des héros de la rue Quincampoix. Mais, de quelque milieu que Mademoiselle de Scudéry les ait tirés, ils me paraissent aussi nobles ; et l'on sait du reste qu'un simple citoyen de Rome marchait de pair avec les rois. Ils traversent les mêmes aventures ; ils subissent les mêmes coups du sort. Les actions de leur vie sont des miracles continuels. Mais plus les événements se précipitent, plus l'intérêt languit. A mesure que les intrigues se compliquent, notre curiosité s'évapore. Nous partageons l'opinion de ce personnage qui s'écrie : « Vous me parlez de sang, de meurtre, de carnage, de réconciliation et de noces tout à la fois ; comment voulez-vous que j'accorde toutes ces choses ? » Tout devient prodigieux sans que rien devienne dramatique. Il est très rare que l'enchevê-

trement des circonstances amène une situation vraiment émouvante. Je n'en ai trouvé qu'une, sur plusieurs milliers de pages, dans *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, le meilleur roman, à mon avis, de mademoiselle de Scudéry, peut-être parce qu'il est le moins long.

Pour s'attacher son grand vizir Ibrahim qui tremble toujours sur la durée de sa fortune, Soliman lui a juré qu'il ne mourrait pas de mort violente, tant que lui, Soliman, serait vivant. Mais voici que, possédé d'un violent amour pour la princesse Isabelle, il voudrait maintenant se défaire d'Ibrahim dont elle est l'amie. Il est retenu par son serment, quand un certain Mufti lui propose un moyen ingénieux de le tourner. « Il n'est point de jour, lui dit-il, où tu ne meures pendant quelques heures. Le sommeil n'est-il pas appelé le frère de la mort ? Un homme endormi ne peut, avec raison, se dire vivant, puisqu'il est privé de toutes les fonctions de la vie raisonnable. Le sommeil égale les rois et les bergers aussi bien que la mort. J'en conclus que, sans que Ta Hautesse manque à sa parole, Ibrahim peut perdre la vie, lorsque le sommeil t'aura profondément assoupi les sens et la raison. » Soliman convaincu se couche et ordonne au cruel Rostan d'aller tuer Ibrahim, mais seulement lorsqu'il le verra endormi. Puis il essaie d'évoquer le sommeil par le silence et la tranquillité. Rostan, qui observe le visage de son maître, croit bientôt que le sommeil l'a gagné. Mais, au premier mouvement qu'il fait pour s'éloigner du lit, Soliman se redresse et s'écrie : « Arrête ! je ne dors pas encore ! » Il ne parvient pas à s'assoupir. Il se lève,

dans l'espérance qu'en marchant quelque temps, il le pourra peut-être. Mais il a beau se promener tantôt avec violence, tantôt avec moins de précipitation, le sommeil le fuit. C'est sa conscience qui ne veut pas dormir. Le jour point à l'horizon. Ibrahim est sauvé. Bel épisode, un peu délayé comme toujours, dans le long récit de mademoiselle de Scudéry et dont je ne serais point étonné qu'il lui fût venu de l'Orient même, tant il me frappe par son heureuse couleur locale.

Mais, au fond, ses personnages ne dégaînent leurs redoutables épées, ne se poursuivent, ne se meurtrissent, ne complotent des enlèvements, n'assiègent des villes, n'incendient des palais, n'affrontent les tempêtes, n'ébranlent les empires que pour obéir à la consigne des héros de roman. Cela les ennuie presque autant que nous. Dès qu'ils peuvent fausser compagnie à leur héroïsme, ils se réunissent dans un « admirable » cabinet de verdure ou dans une chambre merveilleusement ornée, et là, oubliant la dure corvée des prouesses, ne songeant plus aux Cités qui attendent qu'on les réduise en poudre, ni à l'Univers qui demande à être étonné, ils s'adonnent aux délices de la conversation et des galantes disputes. En voulez-vous un exemple ? On se rappelle ce que Tite-Live nous raconte des Tarquin et de Lucrèce. Un soir que les jeunes princes, qui étaient alors au camp, soupaient ensemble, chacun d'eux fit de sa femme le plus grand éloge. La discussion s'échauffant, ils décident de courir à toute bride jusqu'à Rome, d'y surprendre leurs femmes et de voir quelle était celle qui, en l'absence de son mari, se conduisait le plus sagement.

Ils arrivent chez Collatin et, pendant que les autres princesses charmaient leur veuvage par la pompe d'un banquet, ils trouvent Lucrece filant de la laine, bien que la nuit fût déjà fort avancée. Mademoiselle de Scudéry reprend l'histoire. Au lieu de laine, elle glisse entre les mains de Lucrece un ouvrage magnifique. Et voici comment elle s'exprime : « Ils se mirent en conversation comme s'il eût été l'heure de faire une visite régulière, de sorte que la première pointe du jour commença de paraître que l'on n'avait pas encore songé à parler de dormir. Toutefois, à la fin, le prince de Pométie, ayant remarqué que les beaux yeux de Lucrece avaient une langueur qui témoignait qu'elle avait besoin de repos, quoiqu'elle n'en ôtât pas la beauté, il proposa à la compagnie de se retirer. Mais comme le prince Sextus était aussi charmé de la beauté de Lucrece qu'il l'avait été de celle de Clélie, il ne pouvait s'y résoudre ; et il fit une satire contre la solitude avec Amilcar qui dura encore fort longtemps. » Cette satire est longue et longue la réponse d'Hamilcar ; mais Lucrece était une dame trop bien élevée pour fermer ses beaux yeux.

Ces conversations qu'elle détacha plus tard de ses romans et qu'elle publia sous le titre de *Conversations morales*, roulent en général sur les devoirs et les bienséances de la vie mondaine, sur les petits problèmes de la casuistique galante, sur les rapports de l'homme et de la femme. Il arrive même que le sujet en soit littéraire. On y traitera de la manière d'inventer les fables. Dans la nouvelle du *Comte d'Albe*, on commentera une longue lettre sur l'histoire de notre

poésie au xvi<sup>e</sup> siècle, dont l'auteur essaiera de venger Ronsard du mépris de Boileau. Mais, le plus souvent, ce sont les questions de morale et de galanterie qui défraient l'entretien. — Défions-nous de la colère qui déforme la beauté. — Comment doit-on tourner des lettres de recommandation ? — Peut-on décacheter une lettre qui ne nous est pas adressée ? (Statilée se vante d'ouvrir toutes les lettres qui lui passent par les mains : « Il est plus aisé, dit-elle, d'ouvrir les lettres que les cœurs, et, comme bien souvent, en ouvrant les unes on sait ce qu'il y a dans les autres, je ne perds jamais guère l'occasion de satisfaire ma curiosité. » Nous aimerions savoir qui était cette Statilée.) — Laquelle est « la plus propre à aimer et à donner de plus sensibles marques d'amour, d'une belle enjouée ou d'une belle mélancolique ? » — Un mari ne doit être ni le tyran, ni l'esclave de sa femme. — L'amour est-il une passion plus illustre que l'ambition ? — On disserte, on discute, on apporte à l'appui de ses arguments des anecdotes et des histoires, on s'applaudit, on se trouve beaucoup d'esprit, on s'émerveille d'en avoir tant. Les personnages s'animent ; les figures perdent leur beauté conventionnelle, les portraits descendent de leur cadre et retrouvent la vivacité de leurs regards et la mobilité de leur sourire. Il y a dans mademoiselle de Scudéry une fantaisie qui s'ignore et un certain don de comique tempéré qui ne transparaît qu'au feu de la conversation. Voici le marquis de Touraine qui fréquente une maison où il rencontre quatre sœurs également aimables et qu'il aime également. « Il me serait impossible en l'état où j'ai l'esprit d'aimer une de ces filles toute seule et

je n'ai jamais plus de joie que quand je les vois toutes quatre ensemble... Si j'ai un peu fâché la blonde, la brune me regarde favorablement. Si je suis mal avec la sérieuse, la gaie me console par son humeur enjouée ; et, lorsqu'il arrive que je suis bien avec toutes les quatre, j'ai des joies qui ne se peuvent exprimer. L'une me prépare un bracelet, l'autre m'attache un cordon à mon chapeau, l'autre me donne de la poudre et des essences, pendant que la dernière se fait peindre par amour de moi. Ensuite de cela, je dis une chanson qui convient à toutes les quatre et que chacune prend pour elle seule. Et ce qui vaut encore mieux que toutes ces choses, c'est que cette passion est si belle et si extraordinaire que la fin ne m'en peut jamais être malheureuse ; car, quand je voudrais moi-même travailler à ma ruine, il est impossible que j'arrive jamais à ce terme infortuné qui finit presque tous les amours : je veux dire le mariage. » N'est-ce pas déjà du Marivaux, mais un Marivaux plus appuyé, plus pesant et d'un style qui, pressé, serré, me fait toujours penser à un solide tricot ?



C'est là que tout le talent de mademoiselle de Scudéry se révèle, là et dans le royaume du Tendre. Ses analyses de sentiments sont souvent d'une aimable délicatesse. Elle démêle savamment les fils ténus dont se compose une tendresse et sans qu'aucun d'eux se casse entre ses doigts. Si personne ne semble avoir plus ignoré les réalités douloureuses de la passion, en revanche elle a fort bien défini, dans l'amour respec-

tueux et timide, « ces premiers saisissements de l'esprit et du cœur si doux et si charmants qu'ils sont préférables à tous les divertissements du monde » et cette mélancolie « si particulière que nos plaisirs même ont quelque chose de mélancolique ». Le bonheur de l'amour ce n'est pas tant d'être aimé que d'aimer et d'admirer de plus en plus ce qu'on aime. L'amant parfait est moins ravi d'obtenir une grâce que d'en être refusé, mais de sentir qu'on a eu quelque peine à la lui refuser, car la peine marque la tendresse et le refus prouve la force d'âme. « Pour être heureux en amour, écrit mademoiselle de Scudéry, il faut se faire de grands plaisirs de très petites faveurs, il faut avoir le cœur si sensible que la seule vue du lieu où demeure la personne que l'on aime donne de la joie, et de la joie qui trouble le cœur. Il faut que son nom prononcé inopinément vous fasse rougir ; il faut la souhaiter partout où l'on se trouve ou se désirer en tous lieux où elle est. Il faut en avoir le cœur tout rempli, il faut ne penser à autre chose ; et il faut y penser tantôt avec plaisir et tantôt avec douleur. » On a mieux dit ; mais c'est d'une bonne observation.

Je conviens qu'il y a du ridicule dans la carte du Tendre de la docte Clélie. Mais le ridicule vient de ce que cette carte, avec ses villages de Billets doux, de Petits-soins, de Grands services, ressemble forcément à un jeu d'oie et non de l'analyse morale dont elle est la malencontreuse illustration<sup>1</sup>. En l'étudiant de près, on s'aperçoit que souvent nos meilleurs auteurs de romans psychologiques ont suivi, sans le savoir,

1. Voyez à ce propos M. Le Breton : *Le Roman au XVII<sup>e</sup> siècle*.

les étapes que leur avait assignées celle qu'on peut nommer la créatrice, en littérature, de l'Amitié Amoureuse. Et puis il y a dans cette carte quelque chose de saisissant. Le grand fleuve de l'Inclination où nul voyageur ne fait escale à moins qu'en passant devant la ville de Tendre, il ne trouve moyen d'amarrer sa barque aux arches du pont, ce grand fleuve se déverse dans la mer dangereuse, au delà de laquelle la géographie a dessiné les contours d'un continent vague nommé Terres inconnues. Les personnages de mademoiselle de Scudéry n'y ont point abordé. Ils n'ont pas même sondé, comme la Princesse de Clèves, les profondeurs attirantes de la mer dangereuse. Elle ne sait pas, elle ne veut pas savoir ce qui se passe là-bas, sur ces Terres inconnues où elle rencontrerait sans doute les ombres de Pyrrhus, d'Oreste, d'Hermione, de Roxane, de Phèdre, et peut-être même, ô confusion ! l'ombre de l'illustre poétesse, de cette Sapho dont elle avait pris le nom avec une incomparable candeur.

Retournons vite aux calmes rivages où les honnêtes gens discutent en paix de l'excellence des passions, où tous les hommes doivent être amoureux, où toutes les dames doivent être aimées, mais où aucune d'elles « ne veut accroître le nombre des indiscrètes qui, quelquefois (cela s'est vu) ont suivi leur amant sans être leur femme. » Il ne leur est pas défendu de reconnaître la persévérance de leurs soupirants par une affection toute pure. Il leur est même permis de se servir d'artifices innocents pour prendre les cœurs. Mais elles méprisent tout appât qui s'adresserait aux sens. Elles n'ont rien de voluptueux. Dans les très

rares passages d'où pourrait s'élever l'idée de la volupté, la lourdeur des phrases l'en empêche. D'ordinaire, ces dames observent toutes les règles de la bienséance, jusque dans leur sommeil. Brutus regarde par la fente de la porte Lucrèce qui s'est couchée : « On peut dire qu'il la vit moins qu'il ne la voyait quand elle était debout parce qu'elle était endormie d'une façon si modeste qu'il ne lui put voir que la main droite, dont elle semblait tenir négligemment un petit voile blanc qui lui couvrait à demi le visage. » Là-dessus, il va se promener dans une prairie bordée de saules qui aboutissait au Tibre.

Mademoiselle de Scudéry réconciliait la vertu et la galanterie. D'ailleurs, avec ce fond de provincialisme qui a persisté en elle sous le vernis de la Précieuse parisienne, elle a une confiance illimitée dans la pureté du sang, presque inséparable de la pureté des mœurs. Hérode accuse Marianne de l'avoir trompé. « Je me range du parti de Marianne, dit mademoiselle de Scudéry, dans ses *Harangues Héroïques*, soit par pitié ou par raison, soit que sa beauté m'éblouisse ou que son innocence m'éclaire : je ne saurais croire qu'une Princesse, sortie de l'illustre et généreux sang des Macchabées, ait mis une tache à sa réputation. » N'oublions pas aussi qu'elle est d'une époque où les écrivains et les philosophes ont exalté le pouvoir de la raison. Elle admet que les passions sont quelquefois difficiles à réprimer, mais elle ne doute pas que la raison, en s'y opposant, les apaise et remette la tranquillité dans l'âme la plus troublée. Les crimes, qui interrompent le tendre concert de ses héros, ne sont que des crimes politiques. Il

s'y attache cette grandeur mystérieuse que les puissants du monde communiquent à tout ce qu'ils font. On ne donne point de nom aux maladies subites qui emportent d'illustres personnages. Si Lucrèce se plonge un poignard dans le sein, c'est l'Histoire qui la réduit à cette déplorable extrémité. Mais elle avait fait mieux avant : elle avait par devoir étouffé son amour pour Brutus ; et sa vraie gloire, comme l'a remarqué Saint-Marc de Girardin, est de nous rappeler, dans ce fugitif éclair qui permet de saisir les airs de famille, la Pauline de Corneille.



Et peu à peu, quand on a pris son parti des naïvetés, des invraisemblances de ces romans, il s'en dégage une conception de vie toute spirituelle et de magnifique politesse. J'ai noté dans sa description de la nuit sur la mer un mot charmant : « Ceux qui conduisaient la barque, dit-elle, ramaient fort élégamment et savaient bien leur métier. » Princes et princesses, gouverneurs, capitaines et corsaires, les amants les honnêtes gens et jusqu'aux serviteurs et aux servantes, tous les personnages s'appliquent à bien savoir leur métier et à bien le remplir. Le *Cyrus* et la *Clélie* reflètent à leur manière l'ordre français. Pouvez-vous écouter sans émotion la musique des menuets qu'on dansait à la cour du Grand Roi ? J'en connais chez qui elle remue des sentiments aussi puissants que la *Marseillaise* entendue en pays étranger. Ces airs, qui ont rythmé le pas des belles heures de la France, excitent en eux la nostalgie de tout un

passé de gloire et d'honneur. Il en est de même des romans de mademoiselle de Scudéry. Dans le triomphe de Soliman, au début de l'*Illustre Bassa*, les ambassadeurs de toutes les nations défilent au baise-main, sauf, nous dit-elle, l'ambassadeur de France qui fait ses baise-mains et offre ses présents en particulier « de peur que cette action publique n'ait quelque image de servitude ». Il fut donc un temps où l'on pouvait écrire ces choses ! Et il fut un temps, le temps de Rocroi, où il était naturel qu'un gentilhomme dit à sa dame en la saluant de son panache : « La fortune ne peut plus m'empêcher de mourir avec gloire, puisque j'ai l'honneur d'être à vous. » Et il fut un temps où le Français, grand seigneur, voyageur à l'étranger, créait partout la sociabilité et la vie mondaine. Le marquis de Tournaine, dès qu'il débarque à Gènes, commence à inculquer à tous les Génois la liberté française. Il les appelle tyrans de leurs femmes et leur fait comprendre que c'est une extrême injustice d'interdire la conversation aux femmes qui, seules, la rendent agréable. Comparez le rôle de ces personnages de mademoiselle de Scudéry à celui qu'au lendemain de la Révolution madame de Staël donnera au comte d'Erfeuil, le compagnon de l'Anglais Oswald, l'ami de Corinne. Le comte d'Erfeuil est Français, c'est-à-dire futile, léger, impertinent et assez sot. Le cœur de Corinne, Rome, toute l'Italie appartiennent au sérieux et pensif Oswald. Je lâche Corinne et je demande qu'on me joue un air de menuet...

Ne soyons point surpris si ces romans enchantèrent la Cour, la Ville et la province. Les extrava-

gances en offusquaient moins le lecteur qui n'était pas aussi blasé qu'aujourd'hui et qui vivait aussi en des temps plus romanesques. Il en goûtait les descriptions somptueuses. Ces villes et ces campagnes embellies des monuments de l'art, ce goût des merveilles de l'architecture et des palais féeriques semblaient avoir annoncé Versailles. Le *Cyrus* et la *Clélie* l'initiaient à la vie du monde et le transportaient dans la Société la plus choisie, où le secret des entretiens est de savoir « parler noblement des choses basses, simplement des choses élevées, galamment des choses galantes. » Bien des hommes en reçurent une éducation sentimentale qui les inclinait plutôt du côté de l'esprit que du côté des sens où ils ont tous une tendance à verser. Elle contrebalançait en eux les instincts naturels qui restent toujours assez forts. Quant aux femmes, comment n'auraient-elles pas chéri la romancière qui leur prêchait, avec autant de tact que de discernement, une émancipation fondée sur la sagesse et la vertu ? Elle les éloignait peut-être du mariage, mais du mariage conçu comme un esclavage, ou du moins comme la seule carrière permise aux femmes. On exagère à peine, quand on dit que les ouvrages de mademoiselle de Scudéry furent un long plaidoyer pour leur affranchissement et pour l'égalité de leurs droits en matière d'instruction. « Quoi, dit Sapho dans une lettre à Euriane, nous aurons l'imagination belle, l'esprit clairvoyant, la mémoire heureuse, le jugement solide, et nous n'emploierons toutes ces choses qu'à friser nos cheveux et qu'à chercher les ornements qui peuvent ajouter à notre beauté ? » L'égalité ne lui suffit pas,

en quoi elle est bien une aïeule de nos féministes. « On pourrait même dire, si les choses étaient ordonnées comme il faut, que l'étude des belles lettres devrait plutôt être permise aux femmes qu'aux hommes... » Les hommes, en effet, ont la conduite de l'univers. Ils sont rois, gouverneurs, magistrats, généraux et le temps qu'ils consacrent à cette étude, ils le dérobent à leurs sujets, à leurs amis et à eux-mêmes, tandis que les femmes ne sauraient mieux occuper leur loisir et leur retraite : « Nous nous enrichissons sans appauvrir les autres ; et nous illustrons notre Patrie en nous rendant illustres. »

Elle fut de celles qui illustrèrent leur patrie. Les étrangers la lurent avec le même empressement qu'ils dévorèrent plus tard les romans de George Sand, une autre émancipatrice ! Elle leur apportait l'air de la Cour de France comme G. Sand le souffle de la Révolution. Elle leur apprenait les douceurs de la vie sociale comme George Sand les voluptés dissolvantes de l'individualisme. Les femmes trouvaient en elle une maîtresse d'élégance, une amie, une alliée. L'Allemagne la traduisait. Leibnitz la mettait au rang de nos plus fins moralistes et lui adressait des vers latins. L'Académie des Ricovrati de Padoue l'élisait parmi ses membres et lui donnait le beau nom qu'on donnait alors à la langue française : l'Universelle. Elle régnait en Angleterre<sup>1</sup>. L'aristocratie l'avait adoptée. Son nom était dans toutes les bouches ; ses livres, sur toutes les tables. Pope offrait à ses amies

1. Voyez le curieux livre de M. Chardanne sur *l'Influence française en Angleterre au xvii<sup>e</sup> siècle*.

les volumes du *Cyrus*. Vous percevrez encore au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la façon dont les héroïnes de Richardson, et même ses petites paysannes, parlent de leur honneur et de leur gloire, un écho des Mandane et des Clélie. Lorsqu'en 1698, le savant médecin et naturaliste Martin Lister vint à Paris, il voulut voir cette favorite de l'Europe. Il s'attendait peut-être, tant nous entourons de prestige les écrivains qui nous ont charmés, à trouver une magicienne : il ne trouva qu'une vieille sibylle de quatre vingt-onze ans, édentée et sourde. Il fut aussi affligé de cette œuvre du temps que d'un sacrilège. Mais l'esprit de mademoiselle de Scudéry restait vigoureux. Elle continuait de rimer des vers en l'honneur des dernières victoires de nos armées. Elle se tournait encore vers le Roi qu'elle avait adoré comme une vieille plante à bout de sève vers le soleil qui s'éteint. Et voyez à quoi sert de vivre dans le commerce des héros : elle mourut debout.

## RACHEL ET LA TRAGÉDIE FRANÇAISE

On était en 1838 ; Talma était mort depuis douze ans, ce Talma que madame de Staël avait nommé « un modèle de hardiesse, de naturel et de dignité », et qu'elle félicitait d'avoir donné à la tragédie française ce que les Allemands lui reprochaient de ne pas avoir : l'originalité et le naturel ; ce Talma, antique et moderne tout à la fois, dont Chateaubriand nous a laissé un étonnant portrait dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « La souffrance et la pen-  
« sée se mêlaient sur son front, respiraient dans son  
« immobilité, ses poses, ses gestes, ses pas. Grec, il  
« arrivait pantelant et funèbre, des ruines d'Argos,  
« immortel Oreste, tourmenté qu'il était depuis  
« trois mille ans par les Euménides. Français, il  
« venait des solitudes de Saint-Denis où les Parques  
« de 1793 avaient coupé le fil de la vie tombale des  
« rois. Tout entier triste, attendant quelque chose  
« d'inconnu, mais d'arrêté dans l'injuste ciel, il  
« marchait, forcé de la destinée, inexorablement

« enchaîné entre la fatalité et la terreur. » Lui mort, le théâtre classique se rendit, et le drame romantique passa sur son cadavre. Alexandre Dumas avait emporté d'assaut la Comédie-Française. Après *Henri III et sa Cour*, *Hernani* y avait triomphé. En 1838, il était convenu que la tragédie classique était morte, bien morte. On ne se rappelait même plus Talma. Frédérick Lemaître, qu'on venait d'applaudir cette année-là dans sa création de Ruy Blas, l'avait fait oublier, comme madame Dorval avait éclipsé nos dernières tragédiennes. Elle avait été ensorcelante dans *Marion de Lorme*. Hugo régnait, et Alexandre Dumas et Scribe.

Or, cette même année 1838, Jules Janin, le critique dramatique des *Débats*, l'homme le plus écouté de France en matière de théâtre, et qui se nommait lui-même, sans trop de forfanterie, l'homme aux cent voix, Jules Janin avait par extraordinaire quitté Paris et s'en était allé en Italie. Il en revint le 18 août, et à peine était-il rentré qu'il reçut la visite du directeur de la Comédie-Française, Vedel.

Quelques mois plus tôt, Vedel avait engagé une jeune fille du nom de Rachel qui avait débuté au Gymnase. — La petite Rachel ? — Oui, parfaitement. Janin l'avait vue dans une pièce assez médiocre : *La Vendéenne*, une pièce imitée ou inspirée de la *Prison d'Edimbourg* de W. Scott. — Rachel Félix ? Une petite fille d'une quinzaine d'années. Ce n'était pas un phénomène : elle ne ferait jamais crier au prodige. Mais elle jouait avec beaucoup d'âme, de cœur, d'esprit et très peu d'habileté. Elle n'exagérait pas : point de cris ; point de gestes ; une grande sobriété

dans tous les mouvements ; et quelque chose de brusque, de hardi, de sauvage même dans le geste, la démarche, le regard. Une voix rauque et voilée ; des mains rouges ; elle avait des mains d'enfant. Son pied était, comme sa main, encore peu formé.

Vedel pensait bien que Janin ne l'avait pas oubliée. Et voici ce qui se passe. Elle a fait le 13 juin son début aux Français dans le rôle de Camille. Il y avait peu de monde. L'accueil a été encourageant ; mais on ne l'a pas sérieusement remarquée. Après Camille, elle a joué l'Emilie de *Cinna*, l'Hermione d'*Andromaque*, l'Amenaïde, de *Tancrède*. Il y avait beaucoup plus de monde à cette dernière pièce ; elle a même été l'objet d'un rappel enthousiaste. Mais le succès n'a pas eu de lendemain. Le chiffre des recettes le prouve, hélas ! Elle en est à son dixième début et l'actrice sociétaire, chef d'emploi des rôles qu'elle a joués, demande à rentrer en possession de ces rôles. Vedel s'y oppose. Vedel est convaincu qu'une grande tragédienne nous est née ; il n'est pas le seul. Samson qui a été et qui reste son maître, en est également convaincu. Il faut en convaincre le public. Un seul homme le peut : Jules Janin. Vedel vient le prier d'assister à une représentation de Rachel.

Deux jours après, les lecteurs des *Débats* lisaient :  
« Cette fois nous possédons la plus étonnante et la  
« plus merveilleuse petite fille que la génération pré-  
« sente ait vu monter sur un théâtre. Cette enfant  
« — apprenez son nom, — c'est mademoiselle  
« Rachel... Elle est entrée dans le seul drame qui fût  
« à la taille de son précocé génie. Quelle chose  
« étrange ! Une petite fille ignorante, sans art, sans

« apprêt, qui tombe au milieu de la vieille tragédie !  
« Elle la ranime en soufflant vigoureusement sur ses  
« augustes cendres. Elle en fait jaillir la flamme et  
« la vie. Cela est admirable !... Les comédiens qui  
« jouent avec elle s'étonnent de cette audace ; la  
« vieille tragédie espère ; le parterre ému et charmé  
« prête une oreille enchantée et ravie à ce divin lan-  
« gage des beaux vers dont nous sommes privés depuis  
« la mort de Talma... Laissez-la grandir, cette pe-  
« tite fille accomplissant une révolution sans le sa-  
« voir... Les vrais dieux du monde poétique vont  
« revenir, et nous allons voir se rallumer le flam-  
« beau éteint de Racine, de Corneille et de tous les  
« dieux ! » Après la représentation, il l'avait ren-  
contrée dans les coulisses, et la jeune Hermione lui  
avait dit : « C'est moi, Monsieur, que j'étais-t-au-Gym-  
nase ! » Et Janin lui avait répondu : « Je le savions. »

Cet article fut suivi huit jours après d'un autre encore plus élogieux. Mais déjà la recette était montée de cinq ou six cents francs à treize cents ; et le lendemain du second article, elle atteignit quatre mille, puis cinq mille. Tout Paris était conquis. On fut obligé d'établir un rigoureux service d'ordre aux guichets du Théâtre-Français. Jamais on n'avait vu une pareille affluence. On faisait queue pendant deux ou trois heures avec des cris furieux. C'était pour la jeune fille *qu'avait été au Gymnase* la célébrité, la popularité, la gloire.

★★

« Quelle étrange chose ! » avait dit Janin ; et il

avait bien raison. D'où venait l'extraordinaire petite fille ? On ne sait : de l'Orient, du fond des âges. Dix-sept ans et demi plus tôt, à la fin de février 1821, un colporteur juif, originaire de Metz, nommé Félix, était arrivé dans une pauvre auberge de Mumph, en Suisse, avec sa méchante voiture et sa femme née en Bohême, Esther Haya, qui attendait un enfant. Quelques jours après, la femme accoucha d'une fille et ils repartirent presque aussitôt. Aucune trace de cette naissance ne demeura sur aucun papier public, et l'on fut obligé, vers 1842, de recourir à un acte de notoriété pour établir l'état civil de cette enfant nommée d'abord Elisa, puis Rachel. Sur la route que suivaient ces bohémiens, au passage d'un ravin, leur voiture faillit verser. Il en tomba un paquet qu'ils ne virent pas ; mais quelqu'un leur cria : « Vous perdez quelque chose ! » Ils se retournèrent : ce qu'ils perdaient, c'était la petite fille qui venait de naître. Pourquoi allèrent-ils échouer à Lyon ? Probablement parce qu'il faut toujours échouer quelque part. Ils étaient prolifiques ; le nombre de leurs enfants augmentait ; les aînées, Sarah et Rachel, chantaient et mendiaient dans les rues, dans les cafés ; et il faut croire qu'elles étaient fraîchement reçues au taudis quand elles rentraient avec une recette insuffisante, car la maîtresse d'un café, où elles avaient pris l'habitude de se rendre, veillait à ce qu'elles eussent toujours le nombre de sous que le père Jacob Félix avait fixé. La petite tribu quitta Lyon et vint à Paris, sans doute parce que, selon le mot de Rivarol, la Providence y est plus grande qu'ailleurs.

Les fillettes recommencèrent leurs caravanes. Ra-

chel chantait et déclamaït aussi. Aux environs de la Porte Saint-Martin, les marchands ambulants et les commissionnaires l'appelaient déjà « la petite George ». Ils avaient deviné sa vocation avant Vedel, Samson et Janin. Il paraît qu'elle était extraordinaire quand elle déclamaït la complainte du *Juif Errant*. Et la Providence ne tarda pas à se montrer.

Ce fut d'abord une fausse Providence, sous les traits austères et pensifs de Victor Hugo. Le poète s'arrêta dans le jardin de la place des Vosges et l'écouta chanter. Elle chantait, ce jour-là, une chanson grivoise. Il lui mit dans la main une pièce d'or et des vers « pour être chantés », qu'il venait de composer. Je vous raconte cela, puisqu'on le raconte; mais je ne vous cache pas que de Victor Hugo la pièce d'or me semble assez invraisemblable. La vraie Providence lui apparut dans la personne de M. Choron, directeur de l'Institut de musique religieuse. Il la rencontra par un jour de neige, qui claquait des dents et mourait de faim; ayant entendu sa voix, il crut en son avenir, et alla la demander à ses parents qui habitaient un hôtel borgne, l'Hôtel des *Trois Balances*, en face de la Morgue. Elle avait alors douze ans. Choron mourut bientôt, et son école fut fermée. Heureusement, un des amis de Choron, le tragédien Saint-Aulaire, qui faisait jouer à ses élèves toutes les pièces du répertoire sur la petite scène du Théâtre Molière, avait remarqué l'enfant et offrit à son père de la prendre.

Mais entre Choron et Saint-Aulaire, Rachel avait fait la connaissance d'un plus haut personnage, d'un homme tout puissant sur les âmes, et qui devait être

jusqu'à sa dernière heure, son seul amour constant. Voici comment la chose se produisit. Ce jour-là, il tombait de l'eau. L'adolescente, seule dans la misérable chambre de l'Hôtel des *Trois Balances*, avait demandé à son voisin quelque chose à lire. Celui-ci lui avait prêté un livre dépareillé, pas amusant, dit-il, où cependant il y avait une histoire assez drôle de chien condamné à être pendu. Elle l'avait ouvert, avait lu une page, puis deux, puis trois ; et tout à coup, ce fut comme si un homme était entré, un de ces hommes merveilleux qui changent les taudis en palais, les haillons en manteaux de pourpre, la pauvre fleur qu'on se met dans les cheveux en diadème d'or, et les petites chanteuses des rues en reines ou en princesses. A mesure qu'elle lisait, son cœur battait plus fort ; son sang courait plus allègrement dans ses veines. Elle ne comprenait pas tout ce qu'elle lisait ; mais elle comprenait qu'elle devait être, qu'elle serait un jour une de celles à qui cet homme avait pensé en écrivant, une de celles que dans son esprit il avait chargées de prononcer ces paroles divines :

Je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ?  
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;  
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;  
J'y suis encor, malgré tes infidélités  
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.

.....  
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?  
Et même en ce moment où ta bouche cruelle  
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,  
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas !

Le livre que le voisin lui avait prêté, elle ne l'avait pas ouvert aux *Plaideurs*, mais à *Andromaque* ; et le magicien qui était entré dans sa chambre et dans sa vie, qui en avait fait tomber les murs, qui en avait changé l'horizon, qui lui avait enfin révélé le mot de sa destinée, c'était le grand méconnu de 1830, le proscrit des Romantiques, Jean Racine. Ce ne fut pas chez elle un de ces enthousiasmes de l'adolescence dont l'âge mûr sourit. Elle aima, elle adora Racine à jamais. Quand, de la classe de Saint-Aulaire elle passa au Conservatoire, où la cupidité de son père ne l'avait laissée que deux mois, puis au Gymnase, elle emportait la nostalgie du théâtre de Racine et de celui de Corneille, qu'elle connaissait maintenant ; et elle n'eut qu'une idée : la Comédie-Française. Moins d'un an et demi après, les portes s'ouvraient. Sous la direction de l'admirable comédien Samson qui avait déjà été son maître au Conservatoire, elle travailla les grands rôles cornéliens et raciniens. A dix-huit ans, elle jouait la Camille d'*Horace* et l'Hermione d'*Andromaque*. La même année le 23 novembre 1838, elle s'attaquait au rôle de Roxane, une de ses ambitions. La salle était comble, mais la pièce finit dans un morne silence. « Qu'ils voulaient-ils donc, s'écriait Janin dans son feuilleton du 26 novembre, que fît mademoiselle Rachel dans ce rôle de Roxane ? Cette enfant pouvait-elle devenir cette passion des sens, non de l'âme ? Pouvait-elle comprendre ce que lui dit Acomat des charmes de Bajazet ?... Mademoiselle Rachel, si frêle, ce petit corps brisé, cette poitrine naissante, ce souffle inquiet, pouvaient-ils suffire à représenter la puissante lionne

qui a nom Roxane ? Mademoiselle Rachel a paru : ce n'était pas la Roxane attendue, c'était une jeune fille perdue dans le sérail. » Rachel, toute sa famille, furent bouleversées. L'inénarrable père Félix accourut au Théâtre et, dans son charabia aux trois quarts allemand, déclara au directeur Vedel que sa fille ne jouerait plus Roxane. Vedel l'envoya promener et exigea une seconde représentation : ce fut un triomphe.

L'année suivante, 1839, le désir d'incarner Phèdre la hanta : nous en avons la preuve dans la fameuse lettre d'Alfred de Musset *Un Souper chez mademoiselle Rachel*, le plus beau document que nous possédions sur la jeune tragédienne et son milieu. On avait joué *Tancrède* ce soir-là, et à dix heures, au sortir du théâtre, Rachel rencontrant Musset sous les galeries du Palais-Royal, lui dit : « Je vous emmène souper. » Elle était accompagnée de quelques camarades du Conservatoire. On monte chez elle ; mais elle s'aperçoit qu'elle a oublié ses bagues au théâtre, et envoie sa bonne les chercher. Plus de servante pour faire le souper ! Elle se lève, va se déshabiller et passe à la cuisine. Un quart d'heure après, elle rentre en robe de chambre et en bonnet de nuit, tenant dans une assiette trois biftecks qu'elle a fait cuire elle-même. Point d'assiettes ni de cuillers, la bonne ayant emporté les clefs. Rachel ouvre le buffet, trouve un saladier plein de salade, prend la fourchette de bois, déterre une assiette, et se met à manger. « Mais, dit la mère, qui a faim, il y a des couverts d'étain à la cuisine. » Rachel va les chercher. Sarah refuse de manger dans de l'étain, et

comme cet étain rappelle à Rachel les misères passées et qu'elle commence à raconter sa prime jeunesse, Sarah se met à baragouiner de l'allemand pour l'empêcher de continuer. Les biftecks mangés, on fait du punch avec du kirsh. « J'aime cette flamme bleue ! dit Rachel. — C'est bien plus joli quand on est sans lumière ! prononce Musset. — Sophie, s'écrie Rachel, emportez les chandelles ! — Pas du tout ! du tout ! s'écrie la mère. Quelle idée, par exemple ! » Rachel : — « C'est insupportable !... Pardon, chère maman, tu es bonne, tu es charmante. Mais je désire que Sophie emporte les chandelles ! » Effet de crépuscule. La maman, tour à tour verte et bleue à la lueur du punch, braque ses yeux sur moi et observe tous mes mouvements. » Rachel boit son punch, prend la canne de Musset, tire le poignard qui est dedans et se cure les dents avec la pointe. « Ici, dit Musset, finissent le verbiage vulgaire et les propos d'enfant. »

La scène devient extrêmement intéressante. « Je n'aime pas beaucoup *Tancrède*, avoue Rachel : c'est faux. — Vous préférez les pièces de Corneille et de Racine ? — J'aime bien Corneille, et cependant il est quelquefois trivial, quelquefois ampoulé. Tout cela n'est pas encore la vérité... Parlez-moi de Racine ! Celui-là, je l'adore. Tout ce qu'il dit est si beau, si vrai, si noble. » Frappant du poing sur la table : « Eh bien, je veux jouer *Phèdre*. On me dit que je suis trop jeune, trop maigre, et cent autres sottises... Une femme qui a un amour infâme, mais qui meurt plutôt que de s'y livrer, une femme qui a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là

ne peut pas avoir une poitrine comme madame Paradol... C'est le plus beau rôle de Racine : je prétends le jouer. — Ma chère, dit l'honorable madame Félix, tu ne fais que parler. Tu as bavardé toute la journée, tu viens de jouer ce soir : tu te rendras malade. — Non, laisse-moi, je te dis que non ! Cela me fait vivre. Voulez-vous que j'aille chercher le livre ? Nous lirons la pièce ensemble. — Mais, ma chère, dit Sarah, il est onze heures et demie. — Eh bien, qui t'empêche d'aller te coucher ? » Rachel se lève et sort : elle revient, tenant dans ses mains le volume de Racine : *son air et sa démarche ont je ne sais quoi de solennel et de religieux*. Elle s'assied, mouche la chandelle. La maman s'assoupit en souriant. Rachel ouvrant le livre avec un respect singulier et s'inclinant dessus : « Comme j'aime cet homme-là ! Quand je mets le nez dans ce livre, j'y resterais pendant deux jours sans boire ni manger. »

Il faut citer à peu près tout le reste de la scène que je n'ai fait qu'abrégé. « Rachel et moi, nous com-  
« mençons à lire *Phèdre*, le livre posé sur la table  
« entre nous deux. D'abord elle récite d'un ton  
« monotone, comme une litanie. Peu à peu, elle s'a-  
« nime. Elle arrive enfin à la déclaration. Elle étend  
« son bras droit sur la table, le front posé sur sa  
« main gauche appuyée sur son coude; elle s'aban-  
« donne entièrement. Cependant elle ne parle en-  
« core qu'à demi-voix. Tout à coup ses yeux étincel-  
« lent, le génie de Racine éclaire son visage ; elle  
« pâlit, elle rougit. Jamais je ne vis rien de si beau...  
« La fatigue, un peu d'enrouement, le punch, l'heure

« avancée, une animation presque fiévreuse sur ces  
« petites joues entourées d'un bonnet de nuit, je ne  
« sais quel charme inoui répandu dans tout son  
« être, ses yeux brillants qui me consultent, un sou-  
« rire enfantin qui trouve moyen de se glisser  
« milieu de tout cela, enfin jusqu'à cette table en  
« désordre, cette chandelle dont la flamme trem-  
« blote, cette mère assoupie près de nous, tout cela  
« compose à la fois un tableau digne de Rem-  
« brandt..., et un souvenir de la vie d'artiste qui ne  
« s'effacera jamais de ma mémoire. A minuit et  
« demi, le père rentre de l'Opéra. A peine assis, il  
« adresse à sa fille deux ou trois paroles des plus bru-  
« tales, pour lui ordonner de cesser sa lecture. Ra-  
« chel ferme le livre en disant : « C'est révoltant :  
« j'achèterai un briquet et je lirai seule dans mon  
« lit. » Je la regardai : de grosses larmes roulaient  
« dans ses yeux. »

Elle était bien jeune quand elle lisait ainsi *Phèdre* à côté d'Alfred de Musset; elle avait dix-neuf ans. Elle en avait trente et un (et n'avait plus que six ans à vivre) lorsqu'à Turin, en 1851, elle écrivit au verso du tome I<sup>er</sup> des œuvres de Jean Racine : « Oh ! mon doux Racine, c'est dans tes chefs-d'œuvre que je reconnais le cœur des femmes. Je forme le mien à la noble poésie. Si la lyre de mon âme ne pleure pas toujours à tes accords divins, c'est que l'admiration laisse tout mon être dans l'extase. » Jamais sa dévotion pour Racine ne fut plus ardente qu'à la veille même du jour où une voix plus brutale que celle de son père allait lui ordonner de fermer son livre. Adolescente, ce jour de pluie où elle l'avait ouvert pour

la première fois, elle avait eu l'intuition de tout ce qu'il y avait de profond et de vrai dans cette poésie ; jeune fille, déjà jeune femme, aimée, désirée, fêtée, elle avait compris et senti tout ce que cette poésie renfermait de passion et de volupté ; et parvenue jusqu'au bout de sa carrière, elle la célébrait encore comme la perfection de l'art et la noblesse de la vie. Et voilà, si vous voulez bien y songer, ce qu'il y a d'extraordinaire, je dirais même de violemment paradoxal dans le cas de Rachel.



De tous nos grands poètes, Racine est peut-être celui qui nous appartient le plus intimement. Les Anglais ne l'ont jamais compris, ne le comprendront jamais. Schlegel l'Allemand, quand il a parlé de Phèdre, a prouvé une très remarquable inintelligence. Il semble bien qu'il faut être français, nourri de tout ce que la culture française a de meilleur et de plus fin, pour goûter ce mélange exquis et savant de grâce et d'énergie, de délicatesse et d'emportement, de réserve et d'audace, de politesse et de cruauté. Et même il ne suffit pas d'être Français, puisque les Romantiques osaient lui dénier le génie tragique, puisque Victor Hugo ne voulait voir en lui qu'un poète élégiaque et qu'un Vacquerie le comparait à un pieu, entendant par là que les règles auxquelles il obéissait l'avaient dépouillé de toute sa parure vivante, de toutes ses fleurs et de toute sa sève. Il faut être encore un Français de tradition, un héritier direct du génie latin et du génie grec, et avoir appris ou reçu comme un legs le sentiment

de la mesure, l'amour de l'élégance unie à la force et des nuances dans la simplicité. Voyez quels sont ceux qui nous ont parlé de Racine avec le plus de tendresse, sur le ton le plus intime et le plus pénétrant : ce sont à notre époque un Jules Lemaître, c'est-à-dire le talent le plus essentiellement français et un des moins accessibles aux étrangers, et un Anatole France en qui Jules Lemaître voyait la fleur suprême du génie latin. C'est lui qui, dans un de ses derniers livres, *Le Petit Pierre*, écrivait ces lignes charmantes où vous trouverez comme un écho de celles que Rachel avait tracées sur son exemplaire de Racine :

« O doux et grand Racine ! Vous êtes mon amour  
« et ma joie, tout mon contentement et mes plus  
« chères délices. Je n'ai jamais parlé de vous avec  
« assez d'admiration ; je n'ai jamais dit que vous  
« avez créé les caractères les plus vrais qui aient été  
« mis au jour par un poète ; je n'ai jamais dit que  
« vous étiez la vie même et la nature même. Vous  
« avez seul offert en spectacle de véritables femmes.  
« Que sont les femmes de Sophocle et de Shakes-  
« pare auprès de celles que vous avez animées ? Des  
« poupées. Les vôtres ont seules des sens et cette  
« chaleur intime que nous appelons l'âme. » Et  
c'est ce poète que choisit et qu'élit dans son cœur de petite fille, presque une mendicante, qui n'a pas une goutte de sang français dans les veines, qui sait à peine notre langue, qui ignore tout de notre histoire et de notre civilisation, qui ne connaît rien du passé et qui, bien plus tard, rencontrant un peintre, je crois, du nom de Milhaud, lui dira : « J'ai vu

votre Vénus ; je l'admire beaucoup. » Il s'agissait de la Vénus de Milo. Elle dira encore : « Je n'aime pas du tout le nom que le poète a donné à l'amant de Cléopâtre : pourquoi l'a-t-il appelé Antoine ? »

On me répondra : « Oubliez-vous que Rachel appartenait à une race à qui nous devons Henri Heine et que, de tous les étrangers, Henri Heine est celui qui a salué dans Racine le premier poète moderne et qui a fait de lui un éloge que Brunetière aimait à citer comme le plus éloquent hommage dont ses mânes aient été honorés ? » Je ne l'oublie pas ; mais l'exemple de Henri Heine ne nous éclaire pas du tout celui de Rachel. Henri Heine avait reçu une très solide instruction, et, par-dessus le marché, il avait le plus beau génie poétique. — Soit ; mais Rachel était née avec un génie de comédienne. Ce qu'elle pressent, ce qu'elle devine dès sa première lecture de Racine, c'est le parti qu'une comédienne peut tirer du rôle d'Hermione, de Roxane, de Phèdre, d'Esther ou d'Athalie. Elle frémit comme le musicien-né la première fois qu'il entend un air de Mozart. Où avez-vous vu que l'ignorance, le manque total d'instruction et même l'inintelligence littéraire aient empêché un acteur ou une actrice de bien jouer un rôle ? Croyez-vous que nos meilleurs comédiens aient toujours compris les vers ou la prose qui, passant par leur bouche, nous bouleversaient d'émotion ou d'enthousiasme ? Lisez plutôt le *Paradoxe sur le Comédien* de Diderot. D'ailleurs Rachel a été l'élève de Samson ; et Samson lui a expliqué Racine, lui en fait comprendre vers par vers les intentions et les beautés.

J'admets tout cela ; mais elle avait aimé Racine avant de connaître Samson ; mais, du premier coup, elle s'est attachée à lui, et, du premier coup, elle a été droit à ce qui fait son plus grand mérite de poète et de dramaturge. Elle n'a pas dit : « Quels beaux effets on peut obtenir en jouant les rôles de ses pièces ! » Elle a dit : « Il est vrai. » Ce n'était pas la comédienne qui parlait, ou je m'étonne qu'elle n'ait pas été tout d'abord plus attirée, plus emballée par les héroïnes de Corneille. Non, ce n'était pas la comédienne ; c'était la femme, la petite créature pour qui la vie dure, la vie triste n'avait déjà plus guère de secrets. Plus on y réfléchit, plus on se dit que tout au contraire devait s'opposer à ce que Rachel vînt ainsi au culte de Racine.

Sa famille d'abord : les Félix ont été des gens absolument dénués de délicatesse ; vous les avez vus, dans la scène peinte par Musset. Que pensez-vous de cette mère qui ressemble à madame Cardinal et de ce père brutal, grossier, un M. Cardinal, lui aussi, mais sans la dignité qui donnera au personnage de Ludovic Halévy une si plaisante saveur ? « Monsiè Samson, disait-il à Samson, il est pourtant chuste que, puisque mon fille a du talent, qu'elle me rapporte. » Samson prit le colporteur par les épaules et le poussa dans l'escalier. Le colporteur ne le lui pardonna jamais, et, quand sa fille mourut, il lui fit défendre de prononcer un adieu sur sa tombe, si bien que la Comédie-Française resta muette aux funérailles de Rachel.

Rien autour d'elle n'est susceptible de l'affiner ; et personne ne lui ressemble. Sarah, la baragouineuse,

se croira la vocation dramatique : elle entrera à l'Odéon et aux Français ; mais elle n'y sera qu'une actrice aussi médiocre qu'elle était vaillante soupeuse. Après la mort de sa sœur, elle quittera le théâtre et se fera parfumeuse. Elle lancera l'*Eau des Fées*. Elle mourut en 1877. Pour vous donner une idée de la personne, elle laissa vendre en 1865 vingt-cinq lettres que sa sœur lui avait adressées et qui appartenaient, on ne sait comment, à la collection d'un M. Brouin. Le catalogue de la vente annonçait : « Correspondance intime et fort piquante où Rachel se montre tout entière, et où elle se répand en saillies un peu risquées sur ses aventures et ses amours ». Son frère plus jeune qu'elle, Raphaël Félix, ne fut qu'un grossier barnum. Dans la fameuse tournée d'Amérique, il se livra à des trafics sur les places qui faillirent lui jouer un mauvais tour. Un pharmacien de Boston avait mis devant sa porte un bocal avec cette étiquette *Sangsues d'Europe*. Un gentleman entra et lui demanda des places pour la prochaine représentation de Rachel. Le pharmacien lui répondit que le bureau de location était plus loin. « Oh ! pardon, répondit le gentleman, il y a sur votre porte : *Sangsues d'Europe*, c'est ce qui me faisait penser que le bureau de la Compagnie Rachel était ici. » L'anecdote, rapportée par la presse, obligea Raphaël Félix à présenter d'humbles excuses aux journalistes américains et à jurer qu'il ne recommencerait plus. Sa jeune sœur, Rebecca, qu'elle vit mourir dans ses bras du mal qui devait l'emporter elle-même, eut fait peut-être une charmante comédienne ; mais c'est l'influence de Rachel qui l'avait

formée. Non, vraiment, sa famille était aussi éloignée qu'on peut l'être de comprendre les poètes et surtout un poète comme Racine.

Son enfance, sa première jeunesse, l'auraient plutôt disposée à goûter les drames et les mélodrames romantiques. Elle venait d'un pays lointain et par conséquent mystérieux, d'une Bohême dont le nom seul était évocateur d'étrangetés, comme tant d'héroïnes du Romantisme. Elle avait chanté dans les rues ; elle avait mendié, et elle se voyait tout à coup sacrée reine du théâtre. Elle avait été la petite fille laide, maigre, renfrognée, avec le nez (c'est elle qui le dit) comme une virgule, et la tête trop grosse pour un corps qui paraissait rachitique ; et elle s'était transformée en amoureuse tragique, en beauté passionnée, et, quand elle le voulait, en Muse. Ces changements de fortune, ces métamorphoses surprenantes ne semblaient-elles pas faire d'elle l'interprète désignée des rôles les plus romanesques et les plus romantiques ? Elle-même, dans sa correspondance quand elle raconte ses incroyables succès, quand elle parle de princes, de rois, d'empereurs en admiration devant elle, la couvrant de fleurs et de pierreries, elle-même n'en revient pas. Eh bien, il lui arriva un jour de pouvoir jouer sur la scène un personnage semblable à ce qu'elle avait été, un personnage qui disait : « Vous savez qui je suis ? Rien, une fille du « peuple, une comédienne, une chose que vous ca-  
« ressez aujourd'hui et que vous briserez demain.  
« J'avais une mère, une pauvre femme qui chantait  
« des chansons morlaques dans les places publiques  
« de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quel-

« que monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé... On  
« ne sait pas tout ce que nous avons souvent de  
« vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir  
« beaucoup à la vie ? Songe que je mendiais tout  
« enfant, moi ! Et puis à seize ans je me suis trouvée  
« sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par des  
« grands seigneurs. » La femme qui parle ainsi c'est  
la Tisbe, de Victor Hugo, dans son drame d'*Angelo*,  
*tyran de Padoue*, un des rares grands rôles roman-  
tiques que Rachel ait consenti à jouer.

Elle ne l'aborda pas sans émotion. « Vraiment,  
« écrivait-elle à un ami, vraiment il faut comme  
« moi, pauvre petite fille, avoir chanté dans la rue  
« pour comprendre un peu et traduire ce caractère  
« de la Tisbe, mélange de charme et de fille libre,  
« de cœur et de férocité, de sentiments élevés, au  
« milieu d'une vie de luxe et de luxure. Oh, l'é-  
« trange chose que cette femme qui est née sur le  
« pavé et qui se réveille dans des draps de satin !...  
« Je ne sais encore quels éclairs je jetterai dans ce  
« personnage charmant et fatal. » Vous penserez  
qu'elle y est à l'aise, qu'elle va s'y donner tout en-  
tière, avec toute son âme, tous ses souvenirs ? Er-  
reur. Ses lettres nous la montrent qui essaie de s'é-  
chauffer sur son rôle, de se convaincre qu'il est fait  
pour elle, que nulle mieux qu'elle n'est capable de  
l'interpréter. Elle n'y parvient pas. « Quel style à  
coups de poing ! s'écria-t-elle. Quel libertinage de  
vérité ! Quelle brusquerie dans les sentiments les  
plus tendres ! » Elle y obtint un grand succès ; mais  
ce ne fut pas une de ses belles créations. Le lende-  
main, elle écrit toujours au même ami : « Je ne sais

à quoi cela tient : il m'a semblé que la prose de Hugo, passant par mes lèvres, ne conserve plus cette vulgarité dont trop souvent l'ouvrage abonde. » Notez bien ses expressions : « Quel libertinage de vérité ! » On rencontre dans ses lettres peu d'expressions aussi heureuses. Un Jules Lemaître ou un Anatole France pourrait lui envier celle-là. Et quand elle reproche à cette pièce sa vulgarité, elle ne fait pas autre chose que de la juger comme la postérité que nous sommes et qui n'y voit qu'un assez lourd mélodrame.

Enfin je suppose que les débutantes comme Rachel aiment avant tout le succès. Or, en 1838, le succès les appelle du côté des Romantiques qui règnent en maîtres sur la scène française. Mademoiselle Mars, malgré toute sa nature si fine, qui y répugnait, avait passé au camp romantique et avait prêté à Dona Sol le charme incomparable de sa voix musicale. Quelle idée, quand on est étrangère, inconnue, pauvre, seule, de ne songer à jouer que dans des pièces qui sont délaissées et qui ne font pas plus de quatre à cinq cents francs de recettes ! Et je me demande toujours par quels sortilèges la tragédie classique, et plus particulièrement la tragédie de Racine, peut captiver l'âme d'une israélite ignorante, étrangère à nos mœurs, à notre histoire, à notre esprit, mais qui (ne l'oublions pas) a été douée par la nature du génie théâtral.

Le drame romantique se flatte d'enraciner ses personnages dans l'histoire. Peut-être à tort ; mais enfin il s'en flatte et il use, jusqu'à l'abus, pour nous en persuader, de la couleur locale. Que les person-

nages d'Alexandre Dumas ou de Hugo soient fausement historiques : nous le savons ; il n'en reste pas moins vrai qu'*Hernani* et *Ruy Blas* ont une couleur espagnole très prononcée ; qu'il y a du xvi<sup>e</sup> siècle français dans *Henri III et sa cour*, de l'époque Louis XIII dans *Marion de Lorme* ; de l'Italie de la Renaissance dans *Angelo* et dans *Lucrèce Borgia*. Et ce qui donne encore, en dehors de la forme éclatante, (je parle de Hugo), un certain intérêt à ces drames, ce sont quelques détails de mœurs, quelques traits arrachés à l'histoire, et je ne sais quels éléments assez indéfinissables qui composent une atmosphère historique. Or, songez qu'une Rachel n'a point de patrie ou n'a qu'une patrie idéale : elle n'est pas plus Bohémienne de Bohême que Suisse pour être née en Suisse, que Française pour avoir habité Lyon. Et songez aussi qu'elle ignore tout de l'Espagne, de la Renaissance italienne, de l'Angleterre où régna Marie Tudor, de François I<sup>er</sup> dont le bouffon s'appelle Triboulet ou de Richelieu qui connut Marion de Lorme. Non seulement elle ne peut être émue par ce qui nous amuse encore dans ces drames, mais elle y est tout à fait dépaylée. Ils ne lui parlent ni à l'imagination ni au cœur.

Il n'en est pas de même de la tragédie racinienne. Elle se passe en Grèce, à Rome, en Turquie ; oui, si l'on en croit les noms propres. Elle se passe en France du xvii<sup>e</sup> siècle ; oui, si l'on ne s'arrête qu'aux manières des personnages, à leur courtoisie, à leurs façons de grands seigneurs et au langage de leur galanterie. La vérité est qu'elle se joue n'importe où, que je ne sens sous leurs pas aucun sol déterminé.

Les rois y parlent comme des rois ; les princesses comme des princesses, lorsqu'ils nous apparaissent, rois et princesses, dans l'exercice de leurs fonctions ou de leurs dignités ; et lorsqu'ils rentrent sous l'empire des passions, ils y parlent comme des êtres humains de n'importe quel siècle, de n'importe quel pays. On l'a dit, « le théâtre de Racine est un monde spirituel. » Ce sont les passions, les éternelles, les universelles passions qui y forment les caractères et la logique de ces caractères. Et si, en dehors des Français, ce théâtre peut séduire et retenir des étrangers, ce seront des étrangers déracinés, cosmopolites, qui emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers, qui n'ont aucun théâtre national, aucune tradition artistique, à condition toutefois que ces étrangers aient le goût de la beauté, le sens de la noblesse et de la vraie passion. Ils pourront dire aux Pyrrhus, aux Hermiones, aux Roxanes, aux Phèdres, aux Hyppolithes, aux Bérénices : « Vous êtes comme nous : vous avez beaucoup voyagé depuis que vous avez quitté le pays de vos ancêtres ; vous avez tant voyagé qu'il semble bien que vous avez oublié votre langue, vos mœurs natales, votre esprit d'origine, vos coutumes comme vos costumes : mais vous exprimez ce que nous ressentons, et nous appartenons tous au même monde où l'amour exige son tribut de larmes et de sang. » Les Hermione, les Monique, les Phèdre sont aussi déracinées, aussi nomades que la petite Rachel. Elle n'a pas plus besoin, pour les comprendre, de connaître leur origine et leur passé qu'elle n'a besoin d'avoir traduit Euripide ou de savoir ce qui se passait à la cour de Louis XIV. Ces femmes et ces jeunes

filles n'existent que par leurs passions et leurs souffrances qui font du drame où elles sont engagées, ou plutôt qu'elles créent elles-mêmes, un drame essentiellement, uniquement humain. Rachel aimera Corneille ; Camille et Pauline seront des triomphes pour elle ; mais Corneille est trop espagnol ou trop romain. Elle n'entre pas de plain-pied dans sa tragédie comme dans la tragédie racinienne.

Enfin je crois qu'il y avait encore entre sa nature et cette tragédie d'autres affinités plus secrètes. Il nous est bien difficile, à nous qui ne l'avons pas entendue, de nous la représenter ; cependant il ressort de tous les éloges qu'on lui a adressés et de toutes les critiques aussi, qu'elle était plus impressionnante qu'émouvante. « Elle fait peur, elle ne fait jamais pleurer », dira un critique de l'époque. « Sa voix grave, profonde, vibrante, dira Gautier, sa voix messagère d'éclats et de cris, allait bien avec son jeu continu d'une tranquillité souveraine. Personne n'eut moins recours aux contorsions épileptiques, aux rauquements convulsifs du mélodrame ou du drame. » Et Paul de Saint Victor admirera ce masque délicat et terrible, ces yeux pleins d'une flamme noire, ce geste parfait et rare, ces attitudes d'une si haute sculpture, cette démarche tantôt impérieuse comme l'entrée d'une reine, tantôt glissante comme l'allure d'une divinité. » Un des polémistes les plus aigres du temps, Mirecourt, prononcera à son sujet les mots de *vérité sinistre*, de *verve effrayante* : « Dans Phèdre, écrira-t-il, vous sentiez avec épouvante le crime vous saisir, l'inceste vous brûler le sang. » Ses ennemis l'accu-

saient de manquer de sensibilité. « C'est absurde » proteste Gautier. Pas si absurde peut-être ! Un soir, madame de Girardin, qui avait fait un drame sur Cléopâtre, la rencontra à l'Abbaye aux Bois et Rachel lui apparut comme la personnification de son héroïne, « de cette créature troublante et d'une cruauté délicate. »

Pesons bien tous ces témoignages. Ils signifient qu'elle met dans son jeu plus de passion que d'émotion, qu'elle a une nature plus ardente que sensible, — oh, mon Dieu, comme Racine. Quoi qu'en dise Boileau, au sujet d'*Iphigénie*, je ne pense pas que les tragédies de Racine aient jamais fait couler beaucoup de larmes. On a pleuré davantage à celles de Voltaire, à *Zaïre*, par exemple. Les héroïnes raciniennes ne sollicitent point notre pitié. Elles ne craignent pas plus la mort qu'elles ne craignent de la donner. On dit le doux, le tendre Racine : je dirais plutôt le cruel Racine. Hermione tue ; Roxane tue ; Phèdre tue. La douceur apparente de ses jeunes filles n'est que de la décence, de la mesure et un sang-froid qu'elles gardent dans les situations les plus tragiques et qui aiguise leur ironie. Monime, pour sauvegarder sa dignité, poignarderait Mithridate. A défaut de poignard, leur parole retourne sa pointe effilée dans les blessures de l'ennemi. Rachel ne fait pas pleurer ; Rachel n'émeut point la compassion ; Rachel est sobre, mesurée avec des déchaînements soudains. « Sa chair pâle, disait Gautier, semble faite avec un marbre grec. » Elle a dans son jeu quelque chose de marmoréen et quelque chose d'impétueux, de violent, d'impitoyable. Elle savait voiler les dé-

sirs de Phèdre « d'une pudeur brûlante ». Dans la vie privée, elle a eu peu de sensibilité, beaucoup de passion (au singulier et au pluriel) et une assez singulière maîtrise de soi qui se traduisit par une grande discrétion dans ses aventures amoureuses. Sa nature, sur tous ces points, s'accorde avec le génie de Racine. Et c'est ainsi qu'en essayant d'expliquer les raisons de son culte, on en arrive à définir les caractères essentiels de la tragédie racinienne.



La religion de Racine fut l'originalité de Rachel, le meilleur de sa vie. Quand nous ne voyons plus en elle que la fille des Félix, la pensionnaire ou la sociétaire de la Comédie-Française, la femme et l'étoile en tournée, elle perd beaucoup de notre sympathie. Sauf envers les siens, pour qui sa libéralité était inépuisable, elle ne fut ni bonne ni généreuse. Elle était moins avare qu'avide ; mais son avidité dépassait tout et la brouilla plusieurs fois avec l'homme à qui elle devait le plus : son maître et conseiller Samson. Elle était avide d'argent, avide de bijoux, avide de tous les signes matériels du succès : et même au théâtre, elle croyait nécessaire d'impressionner le public par l'opulence de ses parures. Dans *Athalie*, il semblait qu'elle portât sur elle tous les bijoux d'Israël. Au Canet où elle mourut, les derniers jours de sa vie, elle se faisait apporter son coffret à bijoux et baignait ses mains brûlantes et décharnées dans ses froides pierreries. Chose curieuse, la rapidité de sa fortune, les extraordinaires faveurs dont elle fut

l'objet, le salon de madame de Récamier, les salons du faubourg Saint-Germain qui la fêtaient ; les duchesses et les marquises engouées d'elle à un point inouï ; le comte Molé la remerciant d'avoir sauvé la langue française (« ce qui est bien heureux, dit-elle à un voisin, car je ne l'ai jamais apprise ») ; tout ce qu'il y avait de grands seigneurs intelligents, de grands écrivains, de grands poètes, de grands artistes montant son escalier ; l'amour qu'elle inspire au comte Walewski, le propre fils de Napoléon I<sup>er</sup>, et qui la rend mère d'un petit garçon, reconnu par son père et, en somme, l'authentique petit-fils de l'Empereur ; toutes ces splendeurs et ces réussites, ne paraissent pas lui avoir donné une vanité excessive. Elles en firent seulement une femme d'affaires merveilleusement entendue, une camarade très dure pour ses camarades, et certainement la sociétaire la plus capricieuse, la plus tyrannique, la plus insolente qu'ait jamais possédée le Théâtre-Français. Elle aimait bien la Maison de Molière, mais elle en sacrifiait délibérément les intérêts à ceux de la tribu Félix et au désir qu'elle avait d'amasser des millions pour le petit-fils du vainqueur d'Austerlitz.

Elle inaugura, je crois, ce système de tournées en France et à l'étranger qui fait qu'une sociétaire joue à peine à Paris trois mois sur douze, ne travaille plus et se transforme en machine à gagner de l'argent. Elle alla jusqu'aux Etats-Unis. Voyage fatal ; elle n'y eut aucun réel succès. Son génie, qui avait émerveillé les Russes, enthousiasmé les Allemands, qui s'était même fait à peu près comprendre et fortement applaudir par les Anglais, vint échouer devant

les libres fils de la libre Amérique qui jugeaient sans doute, à cette époque, qu'on ne jouait pas assez du revolver dans les pièces de Racine. Voyage fatal, car elle en revint touchée par la mort. Il est mélancolique de penser que la dernière représentation de sa vie, la représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, elle la donna en décembre 1855, à Charlestown, dans la Caroline du Sud.

Elle est morte très jeune, à trente-sept ans. Elle écrivait quelques mois avant : « Dix-huit ans de tirades passionnées exhumées sur le théâtre ; des courses folles au bout de tous les mondes ; des hivers de Moscou ; des trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate, voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme comme moi. » Elle oublie dans cette énumération les plaisirs, ses ardeurs sentimentales ; mais qui la forçait de courir au bout du monde ? Qui l'obligeait de passer des hivers à Moscou, d'ailleurs, en ce temps-là, plus salubres que ceux de Paris ? Quand elle parle des trahisons de Waterloo, je pense qu'elle fait allusion au mariage du comte Walewski qu'elle apprit tout à fait à l'improviste, lorsqu'elle était en Hollande. Mais quelle terre accuse-t-elle d'ingratitude ? Ce n'est certes pas la terre de France. Il est vrai que, dans les dernières années, on l'avait peut-être un peu moins applaudie : c'est qu'elle travaillait moins, que ses tournées à l'étranger et en province dévoraient son énergie. Je ne veux pas dire que son jeu se vulgarisait ; non ; mais il était moins savant, moins fin, d'une moindre perfection. Vraiment elle ne pouvait se plaindre ni de la France ni de sa destinée. Aucune

actrice n'est arrivée plus vite, ni plus jeune. Il y a même dans la rapidité de son ascension quelque chose qui ne s'explique que par la solidarité juive. A peine s'était-elle montrée que Crémieux, l'avocat déjà célèbre, se fit le Mardochée de cette Esther. Madame de Girardin constatait que, chaque fois qu'elle jouait, la moitié de la salle était occupée par des coreligionnaires; et elle admirait ce peuple « qui court chaque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue par le génie ». Mais elle ajoutait, et nous devons ajouter avec elle « que les triomphes factices n'ont pas cet ensemble et cette durée ».

Elle n'avait pas à se plaindre, ni nous non plus. Que nous importent les orages de sa vie privée, ses jalousies envers ses camarades, ses petites indélicatesses, ses rapacités, ses injustices ? Que nous importe qu'elle ait enlevé à la délicieuse Virginie Déjazet l'homme qu'elle aimait et qui n'était autre que le fils du Bertrand de Napoléon. du Bertrand de Sainte-Hélène ? Rachel collectionnait les souvenirs de l'Empire. Elle y ajouta même le prince Jérôme. Tout cela ne nous regarde guère. Elle n'est pas Rachel parce qu'elle ressemble à mademoiselle X..., à madame Z..., du Théâtre-Français ou de tel autre théâtre. Elle est Rachel, précisément là où elle ne leur ressemble pas. Je ne l'ai pas entendue : je ne vous en affirme pas moins qu'elle ne ressemblait en rien ni à madame Z... ni à mademoiselle X..., quand celles-ci braillent les vers de Racine. Elle savait de nature, et Samson le lui avait redit, que la tragédie ne se hurle pas et ne se chante pas, qu'elle se parle. (C'est une chose dont on n'a pas l'air de se douter au Conservatoire!) Elle nous a

rendu un service dont nous ne pouvons lui être trop reconnaissants. Elle a, par la seule force de son art et de son intelligence, rétabli dans son légitime honneur une des plus belles œuvres de notre génie : la tragédie française. Elle a décidé de la défaite du drame romantique au moment où il semblait encore vainqueur. Le succès de Rachel est certainement pour quelque chose dans la chute des *Burgraves* et dans l'avènement de Ponsard, qui, du reste, fut une erreur.

Assurément elle n'a pas rendu à la tragédie classique l'admiration exclusive du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> ou du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Mais on jugeait que la tragédie était morte; et elle a prouvé qu'elle était admirablement vivante. Cinq jours après sa mort le journal *Le Siècle* disait : « L'ombre du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle s'est réveillée le jour où Rachel parut. Mais depuis cinq jours, tous ces spectres, galvanisés un instant par la toute-puissance du génie, sont retombés dans l'éternelle nuit. » *Le Siècle* disait une sottise. Ce sont les fantômes romantiques qui, lorsqu'ils n'ont plus été soutenus par les Dorval, les Frédérick Lemaître, sont tombés dans une nuit dont je doute qu'aucun acteur, aucune actrice de génie puisse jamais les tirer — et tout simplement parce qu'ils sont faux. Nous avons oublié que les personnages de Racine, eux, étaient vrais. Rachel nous l'a rappelé. Avec elle, ils sont redevenus modernes. « La Phèdre de Rachel vit ici-même aujourd'hui, à l'heure qu'il est, s'écriait Banville; je reconnais les battements de son sein désolé; je reconnais la voix de ses sanglots et de ses pleurs. Rachel nous a raconté toutes les douleurs dont nous souffrons, toutes les passions qui brûlent notre sang et sous

*les plis de sa tunique sculpturale je vois s'agiter les serpents qui nous mordent le sein. »* On ne saurait rendre en plus belles images romantiques l'effet de la tragédie classique interprétée par une comédienne de génie.

## LA COUR DE NAPOLÉON III A COMPIÈGNE

Compiègne a partagé avec Fontainebleau l'honneur des villégiatures impériales, sous le Second Empire. Napoléon III et l'Impératrice Eugénie en firent leur résidence d'automne. Ce sont eux, c'est leur image que nous évoquons aujourd'hui, quand nous visitons cette petite ville où nos six derniers siècles d'histoire ont laissé tant de pierres et tant de souvenirs. Asurément les fêtes du Second Empire n'éclipsent pas tout ce passé ; mais, si la mémoire de Jeanne d'Arc est attachée, douloureusement, à Compiègne, ce n'est point cette mémoire que nous allons y chercher, pas plus que celle de Louis XII à qui nous devons la merveille de l'Hôtel de Ville. Je crois qu'à moins de consulter les notices historiques, peu de personnes songent à la Revue qu'au mois d'août 1698 Louis XIV y passa du magnifique camp du maréchal de Boufflers. « Le roi, nous dit Saint-Simon, témoigna qu'il comptait que les troupes seraient belles et que chacun s'y piquerait d'émulation : c'en fut

« assez pour exciter une telle émulation qu'on eut  
« après tout lieu de s'en repentir. Non seulement il  
« n'y eut rien de si parfaitement beau que toutes les  
« troupes, et toutes à tel point qu'on ne sut à quels  
« corps donner le prix ; mais leurs commandants  
« ajoutèrent à la beauté majestueuse et guerrière des  
« hommes, des armes, des chevaux, les parures et la  
« magnificence, et les officiers s'épuisèrent encore  
« par des uniformes qui auraient pu orner des  
« fêtes. » Ce fut la première fois, si je ne me trompe,  
que les femmes jouèrent un rôle dans les cérémonies  
de Compiègne. Elles furent si nombreuses à solliciter  
l'honneur d'être du voyage que le roi lâcha la main.  
Il leur permit de s'entasser aux carrosses des prin-  
cesses et daigna même leur montrer les images de  
toutes les opérations militaires. « On fit le siège de  
« Compiègne, dans les formes, mais fort abrégées :  
« lignes, tranchées, batteries, sapes. » Louis XIV se  
tenait debout à côté de madame de Maintenon qui  
était dans sa chaise à porteurs, et à tous moments il  
se baissait pour lui expliquer ce qu'elle voyait et les  
raisons de chaque chose. Ce spectacle fit du bruit  
dans toute l'Europe ; et les étrangers qui en furent  
les témoins n'en pouvaient croire leurs yeux. Mais  
cette magnificence est tombée à l'oubli.

Tombées également à l'oubli les fêtes d'un carac-  
tère plus particulier que donna Louis XV dans le  
palais entièrement reconstruit. Ce fut là qu'il reçut  
l'archiduchesse Marie-Antoinette ; mais ce n'est pas  
là que la figure de la jeune reine nous apparaît. Il  
était réservé au grand Usurpateur de mettre à jamais  
son empreinte et ses aigles sur ce palais de nos rois.

Napoléon bouleverse tout, recrée tout, et ce palais restauré, — il en avait besoin après la Révolution, — et décoré selon le goût impérial assiste à l'apogée de sa fortune, le jour où le vainqueur d'Austerlitz y reçoit, lui aussi, son archiduchesse autrichienne et s'empare d'elle (le mot n'est pas trop fort) avec une impatience encore plus ambitieuse qu'amoureuse. Bien que l'événement soit assez considérable et stimule l'imagination, ce n'est pourtant pas ce souvenir qui s'impose quand on franchit le seuil de ce palais. On vous dira encore que le czar Alexandre I<sup>er</sup> y fut l'hôte de Louis XVIII; que Louis-Philippe y maria sa fille aînée, la princesse Louise, au roi des Belges Léopold I<sup>er</sup>. Qu'importent ces ombres, ces passants ? Il semble que la vie du palais de Compiègne ne date que du jour où Napoléon III et l'Impératrice Eugénie y organisèrent leurs réceptions automnales. Toute la société du Second Empire y ressuscite dans ce qu'elle eut de plus brillant.

Mais nous n'éprouvons pas cette mélancolie qui nous saisit lorsque nous parcourons les endroits célèbres où nos pas voudraient réveiller l'écho des fêtes évanouies. Que de fois, dans les châteaux que baigne la Loire, au Louvre, à Versailles, à Fontainebleau, n'avons-nous pas rêvé d'un miracle qui nous rendrait un instant le décor et les acteurs d'autrefois ! Ici, je me demande si une pareille nécromancie nous causerait le même plaisir, s'il ne se mêlerait pas un peu d'irritation à notre curiosité satisfaite. Tous ces personnages ont si mal fini ! D'autres ont été aussi emportés par des tourmentes, abîmés dans des catastrophes. Mais ces catastrophes, la Révolution ou Wa-

terloo, avaient leur grandeur ; et la tragédie où ils sombraient, loin de les diminuer, rehaussait encore leur prestige et leur donnait cette sorte de beauté sacrée dont les anciens couronnaient les victimes que les dieux s'étaient réservées. Il n'en est pas de même des protagonistes du Second Empire. L'édifice de leur prospérité s'écroula en moins d'un mois, comme si depuis longtemps il était vermoulu. Nous ne pouvons pas faire que l'ombre désastreuse de leurs derniers jours ne reflue sur le temps de leur splendeur et que cette splendeur ne nous en paraisse fausse. Nous sommes encore trop près de ces événements, bien que la grande guerre, qui en a été une conséquence, ait cicatrisé ces blessures : nous avons à nous défendre d'une certaine âcreté dans les réflexions que nous inspirent les fastes du palais de Compiègne. Essayons cependant d'oublier comment se termina la fête ; et voyons quels en étaient les attraits.

On a dit que « dans un pays démocratique la Cour ne saurait être que le premier des salons ». Les souverains de Compiègne furent les premiers châtelains de France et la vie qu'on menait près d'eux et chez eux fut la plus belle vie de château. Il y avait ordinairement, pendant la villégiature impériale, quatre séries d'invités qui devaient rester huit ou quinze jours. Un train les prenait à deux heures et demie à la gare du Nord, un train composé de six voitures à salon, de quatre voitures de première classe pour les domestiques et de six fourgons de bagage. Les six fourgons de bagage n'étaient pas trop, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il n'en fallait pas moins d'un pour la seule madame de Metternich. Un des invités entendit un

jour une dame, dont les malles et les boîtes à chapeau faisaient concurrence à celles de madame de Metternich, de madame de Gallifet ou de madame de Pourtalès, dire non sans quelque orgueil : « Je suis invitée à Compiègne : j'ai vendu un moulin. » Et l'invité ajoutait : « Je n'en doutais pas, car il lui restait encore de la farine sur la figure. »

Arrivés à Compiègne, de grands breaks avec des postillons en perruques à marteau, poudrés et majestueux, conduisaient les invités au château. Des huissiers en habit couleur marron et des valets de pied en habit vert les menaient à leurs chambres, où ils se reposaient et se mettaient en grande tenue : les hommes en habit noir ou bleu avec culotte et bas de soie noire ou pantalon collant et boutonné à la cheville; les dames en toilette de bal.

A sept heures tous se réunissaient dans la Galerie des Cartes, ainsi nommée à cause des cartes de la forêt qui en tapissaient les murs. Les hommes se rangeaient d'un côté, les femmes de l'autre. L'Empereur et l'Impératrice entraient. L'Empereur passait devant les hommes, disait à chacun d'eux un mot aimable, et l'Impératrice de même, en passant devant les dames. Puis l'Empereur se retournait et remontait vers la porte d'entrée en saluant les dames, pendant que l'Impératrice remontait aussi et se faisait présenter les hommes par le chambellan de service. Revenus l'un près de l'autre, l'Empereur prenait le bras de l'Impératrice, s'il n'y avait pas, parmi les hôtes, une souveraine ou une princesse étrangère, et ils se dirigeaient vers la salle à manger suivis de leur cortège.

La table ne contenait guère moins de cent couverts. On y voyait un splendide surtout d'argent, à l'imitation de celui qui servait à Louis XV, et dont les pièces reproduisaient les principaux épisodes d'une chasse : l'attaque du cerf, le débuché, l'hallali, la curée. Pendant tout le dîner, la musique de la garde impériale jouait discrètement dans une galerie voisine. Le dîner fini on revenait à la Galerie des Cartes où l'on prenait le café. Bientôt l'Impératrice passait dans son salon; elle avait accordé une demi-heure de fumoir aux hommes qui en profitaient ou qui restaient dans la galerie.

Vers dix heures les danses commençaient. Comme on ne voulait pas de musicien payé, le piano était un piano mécanique et un des officiers de la maison impériale en tournait la manivelle. L'Empereur s'en emparait souvent ; mais il la tournait à contre-temps. Il entendit un soir la femme du docteur Conneau dire au ministre de la police, M. de Maupas : « Si jamais l'Empereur vous demande la permission de jouer dans les rues, refusez-la lui, monsieur, refusez-la lui pour l'amour de Dieu et de la musique ! » Vers minuit, l'Impératrice se levait, faisait quelques pas vers la porte, se retournait, adressait une révérence à l'assemblée qui s'inclinait et, accompagnée de ses dames de service, elle se retirait dans ses appartements. Généralement l'Empereur s'était éclipsé avant elle. Les invités se détendaient. Les uns reprenaient leurs conversations ou leurs jeux ; d'autres retournaient au fumoir ; le plus grand nombre regagnaient leurs chambres. Ils étaient libres jusqu'au lendemain midi.

A midi on se retrouvait dans la Galerie des Cartes : les hommes en costume ordinaire ; les dames, en toilettes de campagne ou de ville d'eaux. Le même ordre présidait au déjeuner. Après le déjeuner, c'étaient des promenades, des excursions en forêt dans les grands breaks aux postillons à perruque. On se rendait souvent à Pierrefonds que Viollet le Duc était en train de restaurer et où l'Impératrice projetait de donner des fêtes merveilleuses qui, pensait-elle, auraient lieu en 1870 ou en 1871. Souvent aussi, elle entraînait ses hôtes dans une longue promenade à pied ; c'était une marcheuse intrépide ; rien ne l'arrêtait ni la froide humidité de novembre ni la pluie.

Ses hôtes ne partageaient pas tous son intrépidité ; mais le moyen de se dérober à une invitation impériale ? M. Loliée, qui est inépuisable en anecdotes, nous raconte qu'un jour où l'eau tombait à verse, Octave Feuillet, Gounod et Paul de Musset, ravis du mauvais temps, avaient comploté de s'enfermer dans le salon du théâtre. Gounod avait promis de jouer et de chanter tout Mozart et tout lui-même. On avait prévenu madame de Montebello, très éprise de musique ; et madame de Montebello avait averti mystérieusement la princesse Poniatowska. Le petit cercle intime, bien calfeutré, était tout à la joie, quand l'Impératrice apparut en paletot court à grands poils, un petit chapeau campé en bataille, une grosse canne en bois de vigne dans une main et un parapluie dans d'autre. Derrière elle quatre chefs écossais, qu'elle menait jusqu'à la vénerie, montraient leurs jambes nues. Adieu Mozart ! Adieu Gounod ! Adieu la

charmante intimité musicale loin des averses et des chemins boueux ! Feuillet, Paul de Musset, Gounod, madame de Montebello, la princesse Poniatowska témoignèrent toute leur allégresse à l'idée qu'ils allaient être trempés aux côtés de leur souveraine ; et vraiment émus de ses délicates attentions, ils traversèrent le parc et les faubourgs sous une pluie battante.

A cinq heures tout le monde rentrait. Quelques privilégiés seulement étaient admis au thé de l'Impératrice. Vers sept heures on se réunissait comme la veille dans la Galerie des Cartes. Deux jours de la semaine étaient consacrés régulièrement : l'un à une chasse à courre, l'autre à une chasse à tir. La forêt se remplissait alors du cri des piqueurs, du hennissement des chevaux, du roulement des chars et du son des cors. Les chasseurs en costume Louis XV semblaient des ombres du passé, des personnages resuscités d'une chasse infernale. Madame Feuillet nous a laissé de ces chasses de jolies peintures, — une surtout. Fatiguée du tumulte et de la rapidité de la course, elle avait fait mettre ses chevaux au pas et elle était descendue de voiture pour se réchauffer les pieds. Tout à coup, elle entendit des éclats de rire. Devant une cabane abritée par un chêne et entourée de sapins, elle aperçut des femmes de la Cour qui battaient la terre de leurs petites bottes et se tapaient mutuellement dans les mains. Au milieu de leur groupe, un homme de petite taille, coiffé d'un tricorne, en habit Louis XV, alimentait une flamme bleuâtre qui s'élevait au-dessus d'un trépied : c'était l'Empereur. « Il me parut, dit-elle, plus animé qu'à l'ordinaire : cette halte dans les bois, ce

punch qu'il préparait aux femmes, ce retour à la vie libre semblaient avoir rajeuni son front : il était charmant dans sa souveraineté champêtre. »

Le soir, il y avait curée froide aux flambeaux dans la cour d'honneur du château. Ce fut un des spectacles qu'on offrit en 1861, au roi de Prusse Guillaume I<sup>er</sup>. Les hommes de la vénerie apportaient du cerf ce qui devait être livré aux chiens. Du vestibule à la grille s'échelonnaient des valets de pied en grande livrée, chacun portant sur une longue pique une petite corbeille en fer d'où montaient des flammes vertes. Tous les habitants de Compiègne s'entassaient des deux côtés de la cour. La meute arrivait précédée du maître d'équipage et des piqueurs, escortée des valets et des porteurs de torches. Les fenêtres du premier étage s'ouvraient. L'Empereur paraissait au balcon. Les piqueurs sonnaient la Royale, et les chiens aboyaient longuement. Un valet prenait alors la tête du cerf et la leur montrait en la balançant. La meute s'élançait comme un escadron ; mais, à trois pas de la dépouille sanglante, le maître d'équipage relevait son fouet, et les chiens hurlant et frémissant retournaient à l'entrée de la cour et se replaçaient en ordre de bataille. Ce n'était qu'à la troisième fois que, le fouet restant baissé, ils se ruaient enfin sur leur proie.

Telle était, extérieurement, la vie qu'on menait à Compiègne : une vie de château, mais que l'étiquette, la contrainte et la succession pressée des plaisirs rendaient surmenante. C'est ce qui explique que ceux qui s'en allaient avaient souvent l'air encore plus content que ceux qui arrivaient. « En route, on se croise, montants et descendants, écrivait madame Ba-

roche dans ses *Notes et Souvenirs* : les descendants sont les plus joyeux. »

Les Souverains faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour amuser leurs hôtes. Justement, ils faisaient trop ; ils ne les laissaient pas respirer, l'Impératrice surtout. Lui, Napoléon, était trop absorbé pour être absorbant. D'après tous les témoignages de ceux qui l'ont approché et qui ont vécu près de lui, le « tyran » était un homme affable, bon, extrêmement courtois et très sûr dans ses amitiés. Il n'avait pas une bien haute idée de l'humanité : il croyait plus à ses rêves qu'aux hommes ; mais son romanesque intérieur le défendait du scepticisme amer. Très secret, ancien conspirateur qui avait appris à dissimuler ses pensées, naturellement peu causeur, le regard souvent perdu, une éternelle cigarette aux lèvres, quand il sortait de ses songeries ou de ses calculs et de ses silences, il redevenait un bon garçon, riait d'un rire jeune, aimait les surprises, les mystifications, les drôleries imprévues : il embrassait sa femme qu'il appelait Ugénie ; il s'amusait avec son fils. Il entrait au salon et disait à l'Impératrice : « Ugénie, voilà un valet de chiens qui te demande. » Et, démasquant la porte, il laissait passer le petit prince en habit galonné de veneur, culotte courte, bas blancs, grand chapeau, le cor en sautoir, et tenant en laisse deux jolis chiens blancs qui l'entraînaient plus vite qu'il ne le voulait. « Il était ravissant, nous dit Octave Feuillet qui assistait à la scène, et l'Empereur avait les yeux humides en l'embrassant. » Puis, après ces accès de gaieté, le souverain reparaissait toujours aimable, mais taciturne. La

distance se faisait entre lui et les autres, non par de la sécheresse ou par de la hauteur ; c'était comme un léger brouillard qui s'interposait. Il vous parlait, vous souriait encore, qu'il était déjà loin. A vrai dire, il a été un des personnages les plus mystérieux de l'Histoire ; mais son mystère n'est pas de ceux qui tourmentent l'esprit des hommes. On a l'impression que, si on le déchiffrait, on ne connaîtrait pas grand-chose. Sa complexité venait d'un assemblage de qualités moyennes et contraires dont aucune ne s'imposait. Il était beaucoup plus qu'un parvenu ; il était moins qu'un grand prince.

L'Impératrice se montrait aussi fort aimable envers ses invités ; mais elle était moins aimée que l'Empereur. Elle s'appliquait en conscience à bien remplir son métier d'Impératrice ; mais elle s'y appliquait ; on le sentait, et on sentait quelquefois qu'elle n'était pas tout à fait née pour le remplir. En 1859, la fille du roi d'Italie, la princesse Clotilde, jeune femme du prince Jérôme, fit son entrée aux Tuileries. L'Impératrice crut remarquer chez elle un peu de gaucherie qu'elle attribua à la timidité et elle lui dit d'un ton maladroitement protecteur : « Nous recevons ce soir le corps diplomatique, mais vous n'êtes pas tenue d'adresser la parole à tout le monde. » La princesse Clotilde, qui était pourtant aussi modeste que bonne, fut piquée et répondit vivement : « Vous oubliez, Madame, que je suis née dans une Cour » Le mot était cruel, mais juste ; il est probable qu'Eugénie de Montijo ne le lui pardonna jamais.

Petite-fille par sa mère d'un marchand de fruits et de vins fins établi à Malaga, — un Ecossais qui

descendait des barons de Closburn et qui faisait remonter son origine à Robert Bruce, — elle était fille d'un lieutenant-colonel d'artillerie qui, en 1808, était entré au service de la France avec toute sa cascade de titres et sa grandesse espagnole, et qui mourut en 1839. Sa mère, madame de Montijo, extrêmement intelligente, fort belle, assez aventureuse, — je ne dis pas aventurière, — avait été quelque temps *camerera* major près de la reine Christine, femme de Ferdinand VII, et elle en avait gardé l'amour de la représentation qu'elle transmet à ses deux filles. Elle les promenait de capitale en capitale, de ville d'eau en ville d'eau. La beauté de la petite Eugénie lui avait fait présager une merveilleuse destinée. Un jour, aux Eaux Bonnes, un vieux paysan infirme, qu'elle avait soigné, s'écria : « Que Dieu vous fasse reine ! » Un autre jour, à Madrid, une gitana avait lu dans sa main qu'elle serait reine, comme dans les contes de fées. Un autre jour, encore, un abbé très mondain de Cognac, qui se flattait d'être aussi bon chiromancien que les gitanes, lui avait prédit qu'elle porterait une couronne impériale. Mais madame de Montijo, beaucoup trop sensée pour ajouter foi à ces prophéties, travaillait seulement à marier ses filles le plus avantageusement possible. Elles reçurent l'instruction des jeunes filles cosmopolites, c'est-à-dire la plus superficielle et la plus incomplète. Leurs deux meilleurs professeurs, — il est vrai qu'ils étaient de choix, — furent Mérimée, un vieil ami de madame de Montijo et Stendhal, que Mérimée avait introduit dans la maison. Quand je dis « professeurs, » on entend bien que cela signifie tout bonnement éveilleurs d'es-

prit. Cependant Mérimée essaya de corriger l'orthographe de la jeune Eugénie et n'y parvint pas.

Je n'ai pas à raconter ici comment les prédictions de l'abbé de Cognac et de la gitane se réalisèrent. Ce fut à sa beauté qu'Eugénie de Montijo dut sa surprenante fortune, à son adresse et aussi à sa dignité. Mais rien ne l'avait préparée au rôle auguste où l'avait portée le plus romanesque des Empereurs. La grande romancière anglaise, George Eliot, qui était fort laide, a soutenu dans tous ses romans que la beauté était le don le plus funeste que le ciel pût faire à une femme, parce qu'elle était la source d'un dangereux égoïsme. Il me semble bien que l'Impératrice fut toujours, et avant tout, préoccupée d'elle-même. Peut-être est-elle plus difficile à connaître que l'Empereur, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons. Chez elle on arrive très malaisément à distinguer son être véritable du personnage qu'elle joue. Elle ne me produit presque jamais l'effet d'être naturelle ; mais je ne sais pas toujours sur quels points elle contrarie sa nature. Elle a le goût de l'apparat et de l'étiquette, parfois des apparences de spontanéité qui pourraient bien n'être que des affectations de simplicité et de bonté. Un jeune Italien de la Renaissance, dont l'esprit ne rêvait que conspiration et tyrannicide, s'écriait un jour de lassitude : « Ah ! si on m'enlevait enfin Brutus de la tête ! » Et je dirais volontiers : « Ah ! si on lui avait enlevé de la tête Marie-Antoinette ! » L'image, le souvenir de Marie-Antoinette la tyrannisait. L'Empereur disait en souriant : « L'Impératrice est légitimiste. » L'Impératrice était surtout Marie-Antoinettiste. Elle l'était

dans ses engouements, dans ses brusques hauteurs, dans le pli dédaigneux de ses lèvres. Ce qui semble dominer en elle, c'est un amour-propre passionné. Un pareil amour-propre supplée à la fierté de la naissance. Il peut être une force. Il en fut une, par exemple, le soir de l'attentat d'Orsini, quand, entraînée avec l'Empereur au salon d'attente de l'Opéra, sa robe tachée de sang, elle disait à ceux qui s'empressaient autour d'eux : « Ne vous occupez pas de nous, c'est notre métier : occupez-vous des blessés. » (Je me demande cependant si une vraie reine de sang royal eût dit : « C'est notre métier. » On sent à ce mot la fière parvenue.) Cet amour-propre, cet orgueil espagnol a été souvent une faiblesse; lorsqu'elle poursuivait d'une rancune implacable ceux qui s'étaient montrés d'un avis contraire au sien. Et quelquefois il éclatait dans toute la sincérité de la douleur.

En 1868, on eut la fâcheuse idée de faire en quelque sorte présider la cérémonie du Concours Général par le Prince impérial. Le jeune Cavaignac était lauréat. Quand le petit Prince lui tendit son prix : il lui tourna le dos et descendit de l'estrade. Le soir, les invités — ce n'était pas à Compiègne, c'était à Fontainebleau que la scène se passait, — entendirent tout à coup dans l'embrasure d'une fenêtre un rire étrange, saccadé, continu : « C'est l'impératrice qui rit, dit son voisin à Octave Feuillet. » — « C'est une attaque de nerfs, répondit Feuillet. » Cela continuant avec plus de violence, il n'y eut pas de doute possible. On l'entraîna dans ses appartements ; mais par les fenêtres ouvertes, le rire terrible retentissait ; la cour en était remplie. « Un groupe de domestiques, nous

dit Feuillet, et de surveillants écoutait au milieu du silence du vieux palais ce rire sardonique qui glaçait le sang ! Une heure après elle reparut au jardin. Elle essaya de suivre la conversation, mais elle disait des choses décousues et répétait à tout instant avec une intonation très tendre : « Mon petit garçon ! Mon petit garçon ! »

Le palais de Compiègne ne connut pas de pareilles scènes. A Compiègne, comme aux Tuileries, comme partout ailleurs, il lui fallait autour d'elle du mouvement, de la gaîté, l'éclat des fêtes. Mais les fêtes dont on parlait beaucoup étaient trop. Ni l'Empereur, toujours égaré dans ses rêves, ni l'Impératrice ne comprenaient qu'elles finissaient par desservir le régime impérial. Il n'est pas bon que les Souverains donnent à leur peuple l'impression qu'ils s'amusent si constamment. S'amusaient-ils ? On en doute quand on songe à la médiocrité de leurs amusements. Je crois impossible de ne pas être frappé du caractère frivole et de la niaiserie des distractions de Compiègne. Laissons de côté les représentations dramatiques des troupes de Paris. Il n'y en eut que quarante-neuf en seize ans. On jouait les pièces à succès la *Philiberte*, d'Emile Augier, *François le Champi*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, le *Testament de César Girodot*, le *Duc Job*, *On ne badine pas avec l'Amour*, *Nos Intimes*, *La Famille Benoiton*, qui, je ne sais pourquoi, scandalisa l'Impératrice. Quand on ne dansait pas, on organisait des charades. La charade était un des divertissements les plus goûtés, les plus triomphants. Ainsi pour l'anniversaire de l'Impératrice, on mettait en charade le mot Anniver-

saire. Le premier acte se passait chez Barbebleue : « Ma sœur *Anne*, ne vois-tu rien venir ? » Au second acte, *hiver*, on voyait M. de Gallifet couché sur le ventre et essayant en vain de ramasser quelque chose qui devait être de la glace. C'était une allusion à la blessure qu'il avait reçue au Mexique. Napoléon I<sup>er</sup> ne faisait pas mettre ses généraux à plat ventre sur le théâtre. D'ailleurs je ne pense pas qu'ils s'y seraient mis. La dernière partie du mot, *saire*, était figurée par une exposition de fleurs, une *serre* de fleurs humaines. Une autre année, nouvelle charade célébrant le même anniversaire : cette fois le mot était *Portrait*. Premier acte : un *port* de mer, avec débarquement de jeunes et belles esclaves à vendre, revêtues des costumes les plus pittoresques. Deuxième acte : L'Amour perce d'un de ses *traits* une jeune nymphe endormie. Tableau final : *le portrait* de l'Impératrice couronné de fleurs. C'était ainsi que devait se donner cette charade ; mais au dernier moment il fallut la modifier. Le prince impérial était tout désigné pour tenir le rôle de l'Amour. Seulement, il l'avait déjà tenu dans d'autres charades, et il déclara qu'il en avait assez de faire Cupidon. Aussitôt les auteurs improvisèrent une autre combinaison. Le prince, dans son uniforme de la garde impériale, parut donnant la main au Passé, qui était une dame charmante, et à l'Avenir, qui se montrait sous la figure d'une charmante jeune fille ; et il récitait : « Je suis le trait d'union qui relie l'Avenir avec le passé. » Quant au tableau final, au lieu d'une peinture, ce fut un portrait en vers encadré dans quelques scènes dont le château de Pierrefonds était le théâtre.

Les vers étaient du mirliton d'Emile Augier.

Compagne du penseur qui gouverne le monde,  
Elle aide à son œuvre profonde.

Les vaincus à sa voix pardonnent au vainqueur.  
Il subjugue l'esprit, elle gagne le cœur.

Du temps où le Prince était encore tout enfant, Ponsard avait lui-même imaginé une charade sur le mot *Harmonie*. Au premier tableau un chevalier recevait ses *armes* ; au second, la comtesse Fleury présentait le petit prince impérial dans un nid de fleurs, *au nid*. Trop de fleurs ! Trop de fleurs ! aurait dit le Calcas de la *Belle Hélène*.

Les charades s'accompagnaient ou s'ornaient de *Tableaux Vivants*. On groupait dans des poses, copiées de tableaux célèbres, les héros et les héroïnes de la Mythologie ou de l'Antiquité. Les ennemis de l'Empire y trouvèrent un prétexte pour dénoncer l'immoralité de la Cour. C'était absurde. Les tableaux vivants pouvaient, comme le spectacle des ballets, éveiller l'idée de la volupté ; ils n'étaient jamais indécents. Mais il en résultait parfois des querelles entre les figurants, des compétitions, des rivalités, des procès qui réclamaient l'arbitrage de l'Impératrice. Un jour qu'on avait choisi comme modèle *Le Déjeuner champêtre* de Watteau, la duchesse de Persigny, la personne la plus fantasque du monde, prétendit qu'elle s'arrangerait à sa guise et qu'elle y figurerait avec ses cheveux défaits, car elle avait une admirable chevelure blonde. Madame de Metternich, dont la laideur spirituelle et charmante valait toutes les beautés, et qui était l'âme étince-

lante de tous les plaisirs, lui déclara que c'était impossible, qu'il fallait au contraire une petite coiffure relevée et poudrée. « Non, reprenait la duchesse, nous faisons cela pour nous amuser, et cela m'amuse de laisser tomber mes cheveux. » Madame de Metternich, exaspérée de ne pouvoir rien obtenir, alla trouver l'Impératrice. L'Impératrice prit la chose en riant. « Laissez la faire, dit-elle : c'est une nouveauté qui sera peut-être très heureuse. — Non, non, répétait la princesse, elle fera tout manquer. — Voyons, ma chère princesse, disait l'Impératrice, qu'est-ce que cela vous fait ? Elle sera toujours jolie. Et puis soyez indulgente. Vous savez, cette pauvre madame de Persigny, sa mère est folle ! — Ah, sa mère est folle, reprit la princesse hors d'elle, eh bien, mon père est fou, et je ne céderai pas ! »

Quand il n'y avait ni charades ni tableaux vivants, on en venait aux jeux innocents. « Voyons, disait l'Empereur, en mettant ses deux mains sur les épaules de Feuillet, vous qui faites des pièces, je pense que vous ne pouvez pas inventer un jeu innocent. — Innocent, sire, non ! » Il rit comme un fou, fit former un grand cercle de chaises, et il expliqua à un chambellan comment on jouait au *Roi de Maroc*. — « Vous prenez une dame. Bien ! Marchez devant elle en tenant une bougie et dites sans rire : *Le Roi de Maroc est mort*. Et alors... — Alors sire ? demanda le chambellan. — Attendez ! Attendez ! » On attendit, mais ni ce soir-là, ni les soirs suivants, personne ne sut ce qu'on devait faire quand on avait prononcé sans rire : « *Le Roi de Maroc est mort* », car l'Empereur ne se le rappelait plus. Il y avait heu-

reusement des jeux plus clairs, comme la *Toilette de Madame*. Chacun prend une pièce de la toilette, et l'Empereur court de chaise en chaise en se tordant de rire. Quand on a bien ri, madame de Metternich fait apporter une grande coupe remplie de farine où l'on pose une bague ; et c'est à qui la saisira avec les dents sans se blanchir le nez.

Mais les divertissements les plus excitants, ceux qui mettaient en l'air toute la cour, c'étaient les comédies jouées et composées par des amateurs, particulièrement les *Revue*s, que l'on représentait sur le petit théâtre de l'Impératrice. L'une d'elles est restée fameuse, la *Revue des Commentaires de César*, à laquelle je crois que le duc de Morny avait collaboré et dont l'auteur principal était le spirituel marquis de Massa. Elle eut un succès fou. La marquise de Gallifet tenait le rôle de l'Industrie ; le baron Lambert, celui de Joseph Prudhomme. La comtesse de Pourtalès, une des femmes les plus intelligentes de la Cour et qui à son retour d'un voyage à Berlin, en 1868, annonça la guerre, la comtesse de Pourtalès y jouait la France : elle eût été plus à sa place en Cassandre. Le comte de Solms paraissait en marchand de coco, en Robin des Bois et en jockey. La princesse de Metternich y fut merveilleuse, tour à tour en cantinière, en cocher, en reine de la Chanson. On l'admira surtout dans un carrik de cocher, chaussée de longues guêtres, coiffée d'un feutre à cocarde et galons d'argent. La roideur automatique de ses gestes aurait fait envie à un cocher britannique. Elle ne se dégelait qu'en chantant ses couplets que, le lendemain, fredonnaient tous les invités du château

et l'Impératrice elle-même. Le cocher énumérait les gens de toutes sortes que, du matin au soir, il voiturait d'un bout à l'autre de Paris.

Parfois en modeste toilette,  
Je conduis d'assez grand matin  
De belles dames en cachette,  
Et dont le but paraît certain,  
N'allez pas, ce serait fâcheux,  
N'allez pas autrement l'entendre :  
Ce sont des dames qui vont rendre  
Visite à quelques malheureux.

Le dernier couplet, qui faisait allusion à la crino-line, était le plus drôle.

Le soir, c'est quelque bon ménage  
Qu'on mène au bal, et quelquefois  
Pour ne pas déranger la cage,  
Le serin monte près de moi.

Dans cette même revue, il y avait deux rôles muets, celui d'un invalide et d'un fantassin. Pendant que les acteurs se préparaient, l'Empereur survint et, avisant ce fantassin et cet invalide qui lui tournaient le dos, il demanda au marquis de Massa : « Qui sont ces hommes ? — Deux soldats que la place de Paris m'a permis de faire venir, Sire. — Bien, bien ; mais leur a-t-on servi à boire ? » A ce moment le fantassin se retourna, la main au képi. « Ah, dit l'Empereur en éclatant de rire, Gallifet ! » L'invalide en fit autant : c'était le général Mellinet. L'orchestre, un simple piano, était tenu par le prince de Metternich, et Viollet le Duc remplissait le rôle de souffleur.

Quelquefois l'Empereur ou l'Impératrice fournissaient le scénario, et quelques notables invités improvisaient une sorte de *comedia dell arte*. « Supposez, avait dit l'Empereur, un propriétaire du voisinage qui, désireux comme moi de bien recevoir ses hôtes, s'est enquis à l'avance de leurs petites manies afin de donner à chacun d'eux l'agréable occasion d'enfourcher son dada favori : le thème vous plaît-il ? — Assurément, dit Morny. Les allusions à l'Empereur et à l'Impératrice sont-elles permises ? — Vous avez carte blanche. » Le lendemain la pièce entra en répétition. L'amphitryon du voisinage, c'était Morny. Delessert, l'administrateur de la Compagnie des Petites Voitures, tenait le rôle d'un monsieur qui avait la prétention de tout savoir ; Mérimée, celui d'un monsieur boudeur, et Viollet le Duc, celui du monsieur bien en cour. Le membre de l'Institut Saulcy jouait un personnage d'antiquaire. Mérimée se plaignait d'être le seul locataire de sa maison qui ne fût pas décoré. Mais ces plaintes laissaient Saulcy très indifférent. Il ne voulait parler que de Vercingétorix. « Bon, s'écriait Delessert, il va encore nous raser avec son dada. — Pourquoi pas ? reprenait Morny. Qui n'a pas le sien ? — Quoi, disait Mérimée, même l'Empereur ? — Certainement, répondait Morny. Ainsi une supposition : vous voudriez vous réconcilier et causer avec lui de politique transcendante. Il vous prêterait l'oreille par devoir professionnel, sans passion. Mais, si vous lui apportiez quelque vieux morceau de fer rouillé, qu'on se flatterait d'avoir trouvé dans une fouille récente, oh alors ! il vous écouterait avec une bonté gallo-romaine de bon

augure pour votre boutonnière. — Vraiment, disait Mérimée. Et si, une fois rallié, il me présentait à l'Impératrice, que me conseilleriez-vous de lui dire, à elle, pour flatter son dada ? — Vous ne me trahirez pas ? répondait Morny. Si vous lui disiez qu'elle est belle, spirituelle, charitable, il est probable qu'elle ne vous répondrait même pas. Mais si vous lui juriez qu'aucun tapissier ne s'entend comme elle à choisir des meubles, assortir des étoffes, décorer un salon... — Elle me ferait peut-être décorer moi-même ! s'écriait Mérimée. Oh, alors tout mon dévouement lui serait acquis. »

Ces divertissements ne sont pas bien méchants. Sans doute les intrigues amoureuses se glissaient dans les coulisses de ces théâtres improvisés ; les jeux innocents se poursuivaient souvent dans une ombre où ils perdaient beaucoup de leur innocence ; mais nous en avons fini avec la légende des scandales de l'Empire. Les déclamations sur « la corruption impériale », comme disait le pur Gambetta, nous paraissent, depuis déjà longtemps, ridicules et singulièrement hypocrites. Ce qui me frappe au contraire, c'est le caractère bourgeois des frivolités de cette cour et les pauvretés d'esprit qui se cachaient sous cette magnificence. L'Impératrice n'a exercé aucune influence intellectuelle ; elle n'a fait que lancer quelques modes et quelques grands couturiers. On ne l'en accuse pas, car la plupart de nos reines n'ont rien fait plus, étant comme elle étrangères. Vous remarquerez que l'influence est toujours ou presque toujours venue des reines de la main gauche, les Montespan ou les Pompadour. Elle n'était même pas assez Espagnole

pour ramener chez nous le goût de l'Espagne, comme les Médicis y avaient amené le goût des choses de l'Italie. Augier, à qui elle demandait un jour ce qu'on pouvait faire pour les Lettres, lui répondit : « Madame, il faut les aimer. » Mais ni elle, ni l'Empereur, pourtant historien de César, ne les aimaient ; et ils n'aimaient pas plus les sciences et les arts. L'Impératrice, dit-on, avait une certaine facilité pour les mathématiques, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort ignorante ; et elle lisait très peu. Ces souverains croyaient faire assez pour la vie spirituelle de la France en invitant à leur table, de temps en temps, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Carpeaux, Gustave Doré, Sainte-Beuve, Fromentin, Nisard, Ponsard, Labiche, Sardou, Ambroise Thomas, Paul Féval. Alfred de Vigny y parut une fois ; Gustave Flaubert aussi. Pasteur y passa huit jours. Il étudiait alors les maladies des vins. Il se fit conduire par le sommelier, surpris et même un peu inquiet, dans les caves où, après de nombreuses recherches, on découvrit enfin une demi-douzaine de bouteilles avariées ; et il se mit au travail pendant que les autres invités chassaient ou assistaient à la chasse, dansaient ou assistaient à la danse. On le pria de donner quelques causeries sur la théorie des fermentations. Il en donna deux ou trois. L'Empereur l'écouta avec la plus grande attention ; l'Impératrice manifesta le plus vif intérêt. Ce fut un succès, et ce fut tout.

Mais eût-on invité plus souvent ces représentants du génie français et, avec eux, Taine et Renan sur qui pesait, du fait de l'Impératrice, un ostrac-

cisme au moins maladroit, l'effet eût été le même. Ils n'auraient pas senti chez leurs hôtes la considération intelligente dont ils avaient besoin. Ces souverains n'ont pas compris qu'en favorisant ces hommes supérieurs, en prenant sur eux un ascendant qui se fût présenté sous la forme de la sympathie, en gagnant par eux le grand public intellectuel, ils auraient mieux travaillé pour leur gloire — et pour leur dynastie — qu'en applaudissant des charades ou en jouant au corbillon. Mais il semble que, dès qu'ils pénétraient à Compiègne, les beaux esprits tombaient au-dessous d'eux-mêmes. Mérimée, qui s'intitulait modestement le bouffon de l'Impératrice, avait fait en quelque sorte partie de ses bagages lorsqu'elle était entrée aux Tuileries. Il était de toutes les fêtes. J'ai besoin de me rappeler les trois ou quatre chefs-d'œuvre que nous lui devons pour ne pas le prendre en grippe, tant l'air à la fois important et excédé qu'il affecte dans les couloirs du château laisse voir, malgré lui, combien ce grand sceptique, ce soi-disant blasé, est content des corvées qu'on lui impose et flatté d'être au centre d'un tourbillon de plaisirs.

J'aime mieux le bon Nadaud à qui l'Empreur disait : « Eh bien, monsieur Nadaud, j'espère qu'on vous verra souvent ; considérez vous ici comme chez vous », et qui lui répondait : « Ah, sire, c'est que je comptais bien me trouver ici mieux que chez moi. » Octave Feuillet ne le disait pas aussi ingénument, mais il devait le penser, si on s'en rapporte aux lettres qu'il écrivait à sa femme et qui respirent la satisfaction d'avoir fait rire l'Empereur ou sourire l'Impératrice. « On a joué aux petits papiers et

chaque fois que la réponse était un peu remarquable, le prince impérial criait : Monsieur Feuillet ! et le public se tournait vers moi d'un air congratulateur. » Il a paru dans une charade avec une perruque, un carrik, un pantalon insensé, une casquette d'or et deux bracclets de grelots ; et de joie le public a cassé les banquettes. « Après avoir douté horriblement pendant quatre ou cinq jours de l'effet de cette plaisanterie, j'ai été charmé de la voir réussir si pleinement et très surpris en vérité... Quand je suis rentré dans le salon, j'ai été reçu par des salves insensées. Jamais *Le Cid* n'a valu à Corneille une pareille ovation. » Il est vrai ; mais Richelieu ne commandait pas des charades à Corneille. Je le préfère dans une autre lettre où il dit : « L'idée de paraître en cette tenue et plus tard en maillot à paillettes devant leurs Majestés me cause par moments un profond dégoût de la vie. »

En 1869, pendant le voyage triomphal de l'Impératrice en Orient, pendant plus d'un mois, le château de Compiègne n'eut d'autres invités que des chasseurs ; mais, la dernière semaine, la présence des femmes lui rendit toute son animation. La princesse Mathilde en faisait les honneurs. Promenades en forêt, revues, spectacles, bals, tous les anciens plaisirs reparurent. Napoléon semblait se porter à merveille. Il dansa le carillon de Dunkerque et obligea toutes les dames, jeunes ou vieilles, et les ministres à l'imiter. Durant près de deux heures on dansa. Vers onze heures, tout le monde eut faim. L'Empereur veut un souper. Il ne reste à l'office que deux poulets

et du jambon : pas de pain, et tout est fermé à Compiègne. — C'est à madame Baroche, qui était présente, que j'emprunte ces détails. — On alla chercher du pain à la caserne. « Mesdames, dit gaiement l'Empereur, nous ferons comme à la guerre ; nous mangerons du pain de munition. » Et toutes les élégantes, maréchales et duchesses, de s'arracher les sandwichs qu'elles dévorent « avec un appétit de moissonneuses ». Du vin de champagne arrosa ce souper, le plus gai qu'on eût fait depuis longtemps sous ces lambris dorés. Le lendemain cette dernière série d'invités partait à une heure et demie. Après le déjeuner on demanda un tour de valse. « La danse ne s'arrêta qu'à la dernière minute et l'aimable série s'en alla en musique comme elle était venue. » L'Empereur suivait ses invités et rentrait à Paris. Cela se passait le 20 novembre 1869.

Le 20 novembre 1870, exactement, le général Von Manteuffel arrivait à Compiègne, logeait son état-major au palais et commençait à vider les douze mille quatre cents bouteilles de vin qui y restaient.

## L'AMÉRICANISME EN FRANCE

Il ne date pas d'hier. L'influence ou, si vous aimez mieux, le prestige de l'Amérique sur nous a été d'abord très involontaire. Prestige politique dû à notre intervention dans la guerre de l'Indépendance : nous avons été reconnaissants aux Américains du service que nous leur avons rendu et nous avons un peu admiré notre œuvre dans la République que nous les avons aidés à fonder. Cette République semblait donner raison au *Contrat Social* et, en tout cas, aux théories des encyclopédistes. Elle était la preuve, au moins apparente, qu'on peut faire un Etat en s'appuyant sur la seule raison ; et cet exemple allait encourager nos révolutionnaires à considérer toutes les traditions et les coutumes comme autant de broussailles tenaces qu'il fallait extirper ou brûler. L'Amérique fut pour les Français de Quatre-vingt-neuf la terre des grands principes, de l'égalité et de la liberté. Ils y transportaient leurs souvenirs de l'histoire romaine et ils s'en faisaient des mirages. On parlait

communément des « Romains de Boston », et on se représentait les savanes peuplées de Cincinnatus. Il valait mieux ne pas y aller voir, ou alors on courait la même aventure que Chateaubriand qui, fêru de Jean-Jacques et persuadé que les Américains auraient été les fils de son esprit et de son cœur, s'indignait, dès ses premiers pas dans les cités américaines, de rencontrer autant d'inégalité, autant d'iniquité, autant d'immoralité que dans les très vieux pays dépravés par une longue civilisation, — ce qui ne l'empêchait pas, une trentaine d'années plus tard, de nous donner en exemple la République des Etats-Unis ; mais il était alors dans l'opposition. D'autres que lui l'ont fait ; et, sans m'attarder au livre célèbre de Tocqueville, la *Démocratie en Amérique*, qui renferme assez de vérités pour ne pas succomber sous les erreurs de ses généralisations hâtives, il est certain que l'existence de cette première grande démocratie moderne a fortement agi sur notre état d'esprit républicain toujours plus spéculatif que réaliste.

Mais l'Amérique a été aussi pour nous un splendide pays romanesque. N'oublions pas que le berceau de notre romantisme a été imprégné des mêmes parfums que le lit funèbre d'Atala, et que *les Natchez* ont vraiment inauguré le roman des Peaux-Rouges. Pendant combien de temps les jeunes Français n'ont-ils pas été Indiens d'Amérique et Américains avec Fenimore Cooper ? Pendant combien de temps aussi, avant et après la guerre de Sécession, n'ont-ils pas été les bons maîtres de l'Oncle Tom ? Je ne vois pas au dix-neuvième siècle de lointain pays étranger qui ait plus constamment excité notre imagination, —

ni qui ait été chez nous plus populaire. Une nature grandiose, de l'immensité, des chasses prodigieuses, les trappeurs et les Mohicans, les esclaves noirs et une terrible guerre pour les arracher à l'esclavage : ce sont là de beaux éléments d'intérêt. Puis il y eut ce qu'on peut appeler la période californienne, la ruée vers l'or. L'Amérique redevint l'Eldorado, le pays des fortunes subites ; et un personnage s'introduisit dans notre théâtre et dans notre roman, un personnage qui en venait tout droit, une excellente utilité, une espèce de *deus ex machina*, l'Oncle d'Amérique. Tantôt il mourait là-bas pour le plus grand bonheur de ses héritiers qui avaient oublié jusqu'à son existence. Son héritage apportait une solution imprévue, mais heureuse, aux difficultés où ces pauvres Européens se trouvaient pris ; et souvent la Providence s'en servait pour récompenser la vertu. Tantôt on le voyait réapparaître au pays natal dont il avait gardé la nostalgie, « après fortune faite », comme dans le roman de Cherbuliez. Mais il s'accommodait mal des mesquineries de notre vie. Il le disait sans ménagement, parce qu'il était franc comme l'or qu'on entendait tinter au fond de ses poches. Sa façon d'envisager les choses différait singulièrement de la nôtre. Il était habitué à plus d'initiative, à plus de liberté, à plus d'audace. Ce n'était pas dans les champs aurifères qu'il avait raflé sa fortune. Il l'avait acquise à force de travail. L'Amérique était entrée dans la grande période de l'industrie. Elle avait pris conscience de sa force et de son originalité ou, pour mieux dire, de sa personnalité morale ; et elle commençait à s'opposer orgueilleusement, par

sa conception des affaires et par ses mœurs, à la vieille Europe.

En 1875, Sardou, qui avait un sens si vif des conflits dramatiques ou comiques et dont la plupart des pièces composées jusqu'à cette époque ont une réelle valeur documentaire, fit jouer *l'Oncle Sam*. Ce nom de Sam était l'abréviation de Samuel Taplebot, un des plus riches négociants de la Cinquième Avenue. La pièce se passait à New-York entre Français et Américains. Il suffirait d'un rien pour qu'elle parût écrite d'hier. Sardou abordait les trois ou quatre points sur lesquels nous revenons sans cesse dans nos critiques des Américains.

D'abord, leur passion de la réclame et leur goût du bluff. Un des personnages français, le violoniste Francis Briot, a été annoncé dans les journaux de la manière suivante : on raconte qu'ayant fait partie d'une expédition contre les Peaux-Rouges, il a cassé la tête du cacique d'un coup de sa boîte à violon, qu'il l'a scalpé, et que de sa chevelure sanglante il s'est fabriqué un archet. « M. Francis Briot, continue la note, exécute la danse du scalp où son violon imite la voix humaine, à croire que le dernier soupir du Peau-Rouge s'est exhalé dans l'instrument et que son âme y gémit sous la pression de sa propre chevelure. » Notre violoniste fait salle comble. Immédiatement engagé pour deux autres concerts, il s' imagine que ce succès est dû à son talent et à son violon qui est un vrai Stradivarius, et il s'écrie : « Et on dit que les Américains ne sont pas artistes ! » Mais on lui lit la réclame, et il soupire : « O Paganini, qu'est-ce que tu penses de cela ? » Il voudrait la

démentir : « Gardez-vous-en bien, lui répond-on : ce serait un écroulement. »

Le second point traité par Sardou est l'éducation des jeunes filles et l'extrême liberté dont elles jouissent. (Ce n'était pas tout à fait la liberté d'aujourd'hui, mais elle paraissait déjà extrême.) « Comparez, dit un des personnages américains, à cette grande niaise de chez vous, blottie sous les jupes de maman, nos jeunes filles gaies, rieuses, presque effrontées : voilà la femme ! A la bonne heure ! Celle-ci peut se garer du mal. Elle le connaît. » Mais une Française, qui a vécu en Amérique, lui répond : « Elle le connaît ? Oui, et dans ses moindres détails : et où il commence, et comment on le tourne, et qu'on peut aller jusqu'ici et qu'il ne faut pas aller jusque-là... » La tirade est vive. Et nos compatriotes sont ébahis d'apprendre que cette jeune fille va en soirée avec qui lui plaît ; que son cavalier ou son camarade la reconduit à n'importe quelle heure ; que personne chez elle ne s'inquiète de sa rentrée, puisqu'elle a son passe-partout. « Et pas de papa et de maman ? » demandent-ils. — « Ça, jamais ! » Il y a plus de cinquante ans que ces choses ont été écrites. Que de fois, depuis, ne nous les a-t-on pas servies comme une nouveauté !

Le troisième point, c'est l'opinion des Américains à notre égard. Je lisais tout récemment dans un des derniers livres publiés sur les Etats-Unis, un des meilleurs, un des plus approfondis, le livre de M. André Siegfried : « Pour l'enfant américain, l'Italien, c'est un petit mercanti ; le Grec, un louche restaurateur ;

le Français, un garçon coiffeur de bas étage : il ne lui vient même pas à l'idée que d'autres Italiens, d'autres Français, dans leur pays, sont des *gentlemen* beaucoup plus raffinés que lui. Les parents intelligents envoient leurs enfants en Europe pour qu'ils l'apprennent. (L'intelligence ne leur suffit pas : il leur faut aussi des dollars.) Mais l'Américain qui n'a jamais voyagé ne le croit pas ; son mépris pour les gens du vieux monde est insondable : des peuples immoraux et décadents, ignorants des plus élémentaires prescriptions d'hygiène, dominés par une prêtrise fanatique, constamment menacés d'anarchie ou de révolution, vivant dans des pays où l'on meurt de faim... je n'exagère pas. » En effet. On dirait que M. Siegfried a voyagé sur le bateau où le gendre de l'Oncle Sam, le colonel Nathaniel, rencontrant un Français, lui demande : « Et la vieille folle, comment va-t-elle ? » — « La vicille folle ? Quelle vieille folle ? » Un des assistants, qui connaît bien le colonel, lui souffle : « C'est de l'Europe qu'il veut parler. » Et le colonel de reprendre : « Toujours à ravauder ses vieux bas, la bonne dame ! Ah, jeune homme, vous allez contempler un lumineux spectacle : le pays de la Liberté, Monsieur, et celui de l'Egalité. Vos yeux ne seront plus affligés par la vue de ces barrières vermoulues, de ces divisions de races, de castes... » A ce moment il s'interrompt : le nègre Robinson, qui lui apporte des boissons commandées, l'a heurté légèrement. Il lui jette un regard torve et sans changer de ton : « Je flanque à l'eau ce sale nègre s'il continue à se fourrer comme ça dans mes jambes. » Et il poursuit : « Vos yeux ne seront plus

affligés par ces vaines distinctions de la vanité, ces décorations, ces galons, ces pompons... » Je pense toujours à cette scène d'un si bon comique lorsque les Américains dénoncent l'impérialisme des autres nations... Cependant le colonel Nathaniel Fliburty était un prophète, car, un peu plus loin, il s'écrie : « Je le déclare à la face du vieux monde : jamais il ne se tirera d'affaire sans nous. » Nous ne pouvons pas dire que, là-dessus, le colonel n'ait pas vu juste ; mais il y a un demi-siècle, cette prophétie faisait rire.

Quelque trente ans après l'*Oncle Sam* sont venus les *Transatlantiques* de M. Abel Hermant, qui ne nous ont pas moins amusés. Le héros de ce roman dialogué, Jeremy Shaw, par abréviation Jerry, est un archi-millionnaire. Comme il vient de marier son fils à une petite fille du roi de Macédoine, un reporter lui demande quelles sont à ses yeux les différentes sources de la force que nous devons capter. Il lui répond : « La première et la plus importante, c'est la santé. Ensuite c'est la richesse, parce qu'elle donne le pouvoir d'être soi-même heureux, de payer un grand luxe aux femmes et de faire des présents à ses amis. Une grande imagination est aussi nécessaire pour trouver des inventions nouvelles, uniques ou les meilleures dans le monde. Le sang, la naissance est aussi nécessaire. Elle me manque et même un peu à mes enfants, mais elle ne manquera pas à mes petits-enfants qui seront les mieux nés dans les Etats. Enfin, je pense que rien de tout cela ne serait d'aucune valeur sans la religion. Car la vie est courte, et il importe peu d'être fort et heureux dans ce monde,

sans la morale et la foi qui promettent que chacun sera fort et heureux éternellement. » Vous avez là le type du bon Américain tel que nous le concevions avant 1914, sans oublier la petite profession de foi religieuse et morale dont il n'oubliera jamais de coller l'étiquette sur ses bénéfices et ses biens périssables.



En somme, jusqu'en 1914, l'Amérique nous avait fourni des sujets romanesques, des types divertissants ou curieux, et nous avait surtout donné l'exemple d'une grande république, d'une grande démocratie prospère qui avait su maintenir à peu près intact le principe d'autorité et où les choses semblaient, d'une façon générale, se passer mieux que dans la nôtre. Mais l'entrée en guerre des Américains et leur arrivée en France ouvrent un chapitre nouveau dans l'histoire de nos rapports. La certitude de la victoire débarquait avec eux. Ils arrivaient en justiciers reconnaissants de ce que nous avions fait jadis. Ils étaient le nombre. Ils représentaient des ressources intarissables. On se rappelle notre accueil enthousiaste. Mais rapproche-t-on impunément des peuples aussi étrangers l'un à l'autre ? Une fois les premiers plaisirs de la curiosité épuisés, les malentendus surgissent. Il est possible que beaucoup d'Américains soient retournés en Amérique plus anti-Européens qu'ils n'en étaient partis. Mais, comme ils emportaient certainement quelque chose de nous, ils nous laissaient quelque chose d'eux.

Pendant ce temps leur pays voyait croître plus que jamais sa prospérité. Il sortait de la guerre puissamment outillé pour la conquête du monde. On l'a dit : les Etats-Unis sont devenus, par la force même des circonstances, les créanciers des peuples et des gouvernements. Leurs banquiers sont les maîtres de nos destinées. Un ordre parti de New-York peut réduire tel pays à la banqueroute. « Cette hégémonie, dit M. Siegfried, probablement sans précédent dans l'histoire, leur est échue sans préparation... L'Amérique n'a rien à ménager ni personne : elle peut, s'il lui plaît, se comporter arbitrairement : étrangler les gens et les gouvernements, les secourir à des conditions choisies par elle-même, les contrôler, enfin, — chose qu'elle aime par-dessus tout, — les juger du haut d'une supériorité morale et leur imposer ses leçons... Son indépendance souveraine la désaccoutume de plus en plus d'accepter aucune obligation internationale. » Sachons gré à M. Siegfried d'exposer aussi nettement la situation. Les Américains sont partout : chez nous, en Allemagne, en Autriche, dans l'Orient de l'Europe, en Chine où ils ne cessent d'exciter les esprits contre les Japonais. Mais reconnaissons en eux la grande force qui s'oppose franchement au bolchevisme. Leur puissance ne vient pas de ce qu'ils sont une démocratie ; elle vient de ce qu'ils sont une ploutocratie. Il est vrai que démocratie et ploutocratie sont synonymes.

Qu'il soit sympathique ou non, un peuple qui possède le nombre et l'or exerce toujours une influence sur ceux qui ont eu besoin de l'un et qui ont toujours besoin de l'autre. Mais l'influence de l'Amérique est

moins politique et commerciale que sociale. Les progrès en sont assez sensibles et assez visibles chez nous pour que nous nous demandions si, comme le dix-septième siècle a été le siècle de l'influence anglaise, le dix-neuvième de l'influence allemande, le vingtième ne sera pas celui de l'influence américaine. Elle nous gagne chaque jour davantage.

Ce peuple américain est si extraordinaire ! — un composé de tous les peuples et souvent du déchet de tous les peuples, une agglomération d'émigrants telle que le monde occidental n'en a jamais connu de pareille. Les vrais Américains anglo-saxons y deviennent rares. Deux Anglais, Paul et Veronica King, qui ont publié dernièrement un ouvrage sur les États-Unis, intitulé *le Corbeau sur le gratte-ciel* (*The raven on the skyscraper*) l'ont dédié à *la race mourante des vrais Américains, avec sympathie et admiration*. Sur six millions d'habitants que compte New-York, il y en a deux millions nés à l'étranger, deux millions trois cent mille nés en Amérique de parents étrangers : il reste un million et demi d'Américains. Le secrétaire de l'Œuvre du travail pour les Américains d'origine étrangère, M. Burgess, rapporte que dans une école de New-York un inspecteur appela les élèves par nationalités : Allemands, Polonais, Russes, Juifs, Italiens, Arméniens, Grecs. Puis il dit aux Américains : « Levez-vous. » Un seul se leva, et, malheureuse Amérique ! il était de couleur. Cela rend encore plus surprenante la discipline à laquelle, au moins en apparence, se conforme cette masse hétérogène. Ceux qui en font partie n'y perdent pas leur caractère ethnique. Vous reconnaissez facilement

l'Italien, l'Espagnol, le Russe, le Scandinave. Mais ils perdent tout ce qui dans ce caractère ethnique serait réfractaire au mot d'ordre anglo-saxon. Je n'ai rien vu aux Etats-Unis qui m'ait plus étonné. Du premier venu des émigrants ils font en assez peu de temps un citoyen américain docilement soumis à des lois, à des règlements, à des coutumes qui lui auraient répugné dans son ancienne patrie. Et il faut voir avec quel orgueil nationaliste, je dirai même chauvin, il se réclame de sa patrie nouvelle ! Quant aux enfants, neuf fois sur dix, ils se désintéressent complètement du pays d'où leurs parents sont originaires.

Je veux bien que tous ces apports étrangers et si divers ne constituent pas une nation ; mais ils sont en train de la constituer. L'Amérique est une nation en perpétuel devenir et par cela même plus impressionnante, plus excitante, — (pour me servir d'un des mots qui lui sont le plus familiers), — que si des traditions séculaires avaient immobilisé ses traits. L'autre jour un de nos compatriotes, que ses occupations amènent environ tous les deux ans à New-York, me disait : « Chaque fois que j'y vais, j'y trouve du changement. Il n'y a pas de société plus mouvante. » C'est vrai ; mais elle ne se contredit pas. Elle est de plus en plus contente d'elle-même, de plus en plus convaincue qu'aucune civilisation ne l'emporte sur la sienne. L'*American Journal of Sociology* publiait, il y a deux ans, une page humoristique où le peuple américain est censé exprimer l'idée qu'il se fait de lui-même : « Nous sommes le plus grand peuple du monde. Notre gouvernement est le meilleur. En matière de religion, de foi, de pratique morale, nous

autres protestants sommes exactement ce que l'homme doit être et nous sommes aussi les meilleurs combattants qu'il y ait sur la terre. Comme peuple, nous sommes le plus sage, politiquement le plus libre, socialement le plus développé. D'autres nations pourront se tromper, choir, mais en ce qui nous concerne nous sommes à l'abri. Notre histoire est le récit du triomphe de la justice. Nous voyons cette force se dessiner à travers chaque génération de notre glorieux passé. Notre développement, notre succès sont certains dans l'avenir, aussi certains que les lois mathématiques. La Providence est toujours de notre côté. La seule guerre que les Américains aient perdue, c'est une guerre où un tiers d'entre eux a été vaincu par deux autres tiers. Dieu nous a choisis pour que notre exemple sauve et purifie le monde. Si seulement les autres nations voulaient adopter nos principes religieux et politiques, notre attitude générale à l'égard de la vie, très vite, sans aucun doute, elles seraient aussi heureuses, aussi prospères que nous ». Vous entendez bien que c'est une page humoristique, mais, en dehors des Universités et de la vieille société anglo-saxonne, elle exprime le sentiment général. Les jeunes littérateurs, les écrivains modernistes, qui font figure de révolutionnaires par la hardiesse de leurs livres et par leur horreur agressive du puritanisme, et qui se flattent, comme les nôtres, d'ignorer ou de mépriser leurs prédécesseurs, sont, contrairement aux nôtres, d'un patriotisme ombrageux, d'un farouche nationalisme. C'est un signe auquel on reconnaît un peuple d'avenir.

Mais ce ne sont pas là des choses qu'on imite.

L'Amérique influe sur nos modes et sur nos goûts. Qu'elle ait développé en France la réclame et la publicité, nous le savons tous, et je n'ai pas besoin d'insister. Il est à craindre qu'elle ne contribue à affaiblir le désir de perfection qui était si remarquable chez le travailleur et l'artisan français. Je me rappelle qu'étant en Amérique dans les premiers mois de 1914, je demandai à un ingénieur américain, chargé d'une vaste exploitation, si parmi ses nombreux ouvriers il employait des Français. « Non, me répondit-il sans hésiter, ils fignoient trop. » Il entendait par là que nos ouvriers s'arrêtent trop au détail, veulent trop bien faire et n'expédient pas la besogne assez vite. Me ferait-il la même réponse aujourd'hui ? Pendant la guerre, nous avons assisté aux gaspillages des Américains, comme d'ailleurs à ceux des Anglais ; et cet exemple n'a pas été perdu. L'Amérique a aussi introduit dans les relations d'affaires une brutalité ou, si le mot est trop fort, une brusquerie, un dédain des formes qui n'était pas dans notre tempérament.

Elle a surtout mis la main sur le divertissement le plus populaire, sur le cinéma. Songez que quatre-vingts pour cent de nos salles de cinéma appartiennent aux Américains. Jusqu'ici, en l'absence de toute loi protectrice, ils rendent impossible ou tuent la concurrence<sup>1</sup>. Ils usent, pour se répandre, de véritables procédés de guerre. Vous connaissez au cœur même de Paris l'insolent et fastueux Paramount qui

1. Depuis, une loi a été faite, et, bien entendu, une loi insuffisante, une de ces lois qui permettent l'arbitraire et qui favorisent les combinaisons intéressées dont les hommes politiques sont coutumiers.

a remplacé un de nos meilleurs théâtres. J'ignore si c'est une bonne spéculation ; mais il me semble que ses nouveaux propriétaires ont moins à cœur ici de faire de l'argent que d'affirmer leur prédominance. L'histoire du cinéma est très significative. C'est en Amérique qu'ont été réalisés ses premiers progrès ; c'est en Amérique qu'on a compris tout ce qu'on pouvait, tout ce qu'on devait attendre de cette nouvelle forme d'art : d'incomparables documents sur la beauté mouvante des choses, sur les gestes humains, sur les foules humaines. Mais le capitalisme n'a pas admis qu'on s'en tînt là. On a été forcé de négliger l'art pour se rabattre sur l'industrie. Il a fallu filmer des mélodrames et des acrobaties. Ces films américains où les taxis rattrapent les locomotives, où les gens sortent par les fenêtres, courent sur les toits, sautent dans le vide et retombent sur leurs pieds, sont représentés par toute la France, précédant ou suivant un mélodrame sentimental et imbécile. Clowneries absurdes, vols et crimes, fausses reconstitutions historiques, voilà les denrées américaines dont on nourrit l'imagination populaire. Je ne vois pas bien ce que cette nourriture peut produire à la longue. Mais enfin quatre-vingts sur cent de nos cinémas traitent le public français comme s'il était une foule de Chicago, de Pittsburg ou de Kansas City ; et le public français ne proteste pas.

★  
★★

Ce sont les rapports de l'homme et de la femme qui semblent surtout subir l'influence américaine. La

jeune fille française a conquis une liberté qui n'atteint pas encore celle de la jeune fille d'Amérique ; et je ne souhaite pas qu'elle l'atteigne. L'indépendance illimitée, dont jouit la jeune Américaine, l'expose à de nombreux dangers, même dans un pays où les lois protègent beaucoup plus la femme que chez nous et où, de ce fait, l'homme est plus réservé. En Amérique, les histoires d'amour ont ceci de particulier que les rôles sont souvent intervertis : c'est l'homme qui porte tout le poids de la faute. Aussi agit-il prudemment et, quand il s'est avancé, la femme peut être à peu près sûre de lui. « Le même citoyen, disait un romancier qui connaît bien le *far west* américain, M. Luc Durtain, le même citoyen qui, dans les conflits d'affaires, lutte avec indépendance, avec férocité, n'est satisfait, hors du bureau, que lorsqu'il obéit de façon passive aux deux puissances de l'Amérique : le policeman et la femme. » Eh bien, malgré ces conditions favorables, les accidents sont assez fréquents et plus fréquents, je crois, dans la société oisive que dans le monde où la jeune fille, obligée de travailler, fait les mêmes études que le jeune homme, se présente aux mêmes examens, suit les mêmes professions. La camaraderie des cours et des jeux préserve<sup>1</sup>.

1. « Les hommes deviennent moins sensibles au charme féminin qui devient lui-même moins mystérieux et moins secret, disait M. Firmin Roz dans un très remarquable article : *la Crise du mariage et la femme nouvelle aux Etats-Unis* (le Temps, 12 mars 1928.) Ils n'ont plus, en présence de la femme, la même réaction spontanée, naturelle. . (Quant aux femmes) l'accentuation des éléments masculins dans leur structure spirituelle et morale aboutit à ce paradoxe que, pour les femmes, *féminisme* s'appelle en réalité *masculinisme*. » Je profite de l'occasion pour

Nous voyons se développer de plus en plus la camaraderie entre jeunes gens et jeunes filles. L'amour ou, pour mieux dire, l'expression de l'amour en sera-t-elle modifiée ? Dans un article très remarqué de la *Revue des Deux Mondes*, un essayiste anglais, M. Brereton, étudiant la génération présente en Angleterre, remarquait que cette camaraderie excluait le romanesque et le sentimental, aujourd'hui très démodés. Plus de longs billets doux ! Plus d'effusions ! Adieu ces attentions délicates et ce tremblement d'un cœur qui n'ose pas croire encore à son bonheur ! On affecte une simplicité parfois brutale, tout au moins familière. Et M. Brereton en donnait un exemple amusant : deux billets typiques, disait-il, d'une nouvelle Héloïse et d'un Saint-Preux dernier modèle. Saint-Preux écrit : « Ma vieille, à quatre heures au *Cecil*. Je te prends avec la bagnole. T'en fais pas, eh ! — NICK. » Héloïse répond : « Entendu, quatre heures. M'amènerai bien toute seule. Bonne chance et quatre heures tapant. Pas de blague. — POPPET. » Cet aimable dialogue pourrait aussi bien être américain qu'anglais. Il pourrait même être français. Nos jeunes gens rasés et qui vont nu-tête, nos jeunes filles aux cheveux courts et à la jupe courte, copient les modes d'Amérique. Mais l'opinion publique est avec eux. Dans les cinémas qui ont la bonne idée de faire repasser sur l'écran les films d'autrefois, — des films d'avant-guerre, — les scènes idylliques, l'attitude implorante du jeune homme, la confusion de la jeune fille, « le premier baiser », la douleur de la sépara-

recommander la lecture du livre, *les Etats-Unis*, que M. Roz vient de publier chez Alcan et qui est excellent.

tion : autant de thèmes qui provoquent le rire de l'assistance. On dira que le costume y est bien pour quelque chose. Oui, mais c'est surtout la sentimentalité qui met en gaieté. Etions-nous donc si risibles vers 1900 ? On admettait encore à cette époque que la jeune première pût défaillir d'amour sans se rendre ridicule, et que le jeune premier fût de son mieux pour plaire à celle dont il demandait la main. Aujourd'hui ces manières d'être et ces défaillances paraissent désuètes et comiques. Je ne pense pas qu'il faille attacher une grande importance à ces indices. La camaraderie tient bon tant que l'amour ne se met pas de la partie. En dépit des lois et des tribunaux, la jeune fille américaine est aussi désarmée, lorsqu'elle aime réellement, qu'elle l'était il y a cent ans et même moins, au temps que madame Wharton appelle *le temps de l'innocence*.

Mais cette liberté effrénée qu'on lui accorde a un effet désastreux : elle devrait être trois et quatre fois assurée d'aimer pour se marier, c'est-à-dire pour en accepter la diminution fatale ; et au contraire, plus elle est libre, et plus elle se dispense de réfléchir, plus elle obéit à ses impulsions. Les Américains ont composé un mot, « le mariage champignon », qui indique bien la précipitation et la fantaisie avec lesquelles se font ces unions. D'ailleurs quels risques court-on ? Si on s'est trompé, — ce qui arrive dans un grand nombre des cas, — n'a-t-on pas le divorce ? On constate qu'aux Etats-Unis la vie de famille est en train de disparaître. Il y a plusieurs raisons à cela, mais la principale, on le reconnaît généralement, est l'extrême facilité du divorce. *Le Cor-*

*beau sur le gratte-ciel* s'est amusé à en relever des exemples. A Los Angeles, un homme, M. Page, a divorcé parce que sa femme aimait trop San-Francisco. Elle voulait y vivre et, comme les affaires ne le permettaient pas à son mari, elle a fait ses malles et elle est partie. Une autre jeune femme a obtenu le divorce parce que son mari s'était mis dans la tête de l'emmener en caravane et de camper avec elle. Une autre encore, parce que son mari, qui dansait mal, lui écrasait les orteils et qu'il n'admettait pas qu'elle se plaignît. Ajoutez que ces deux époux ne cessaient de se disputer sur les mérites des étoiles de cinéma. On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces divorces dont les motifs futiles nous prouvent avec quelle légèreté ou quelle insouciance on se marie. Le mariage n'est plus qu'un essai. On compte que, de 1916 à 1922, les divorces ont augmenté de cinquante pour cent. Notez aussi, — et vous n'en serez pas étonnés, — que nombre de mariages sont troublés ou défaits par la volonté très arrêtée chez la femme de ne pas avoir d'enfant. Elle donne pour raison les dangers de l'accouchement, la surpopulation du monde, ses devoirs civiques et politiques, le dommage causé à sa beauté, et enfin ce fait que la maternité la rend plus dépendante de l'homme. Une femme avocate, madame Wilson Persfield de New-York, à un meeting de l'Association des avocates, disait récemment : « Le chaos moral et la ruine menacent les Etats-Unis à moins d'un remaniement des lois qui concernent le mariage et le divorce. » Sans doute, elle exagérerait. On exagère toujours dans ces questions. Apporterait-on mille exemples : on ne sau-

rait juger de la moralité d'un peuple de cent trente millions d'hommes. Mais on peut discerner les tendances qui s'y dessinent. Demandons-nous simplement si les mêmes tendances ne se trahissent pas chez nous et si l'imitation peu souhaitable des mœurs américaines n'y rencontre pas déjà des conditions trop favorables.

Certes, je ne suis point de ceux qui condamnent en bloc l'influence des Etats-Unis. M. Siegfried termine son beau livre sur ces mots : « Les Américains semblent appelés à devenir, tôt ou tard, l'élément dirigeant de l'humanité anglo-saxonne dans le monde. Le jour où ils seraient les leaders de l'humanité blanche dans son ensemble paraît plus lointain. » Plus lointain, assurément. Mais nous n'avons pas la faiblesse de croire que les vieux pays dureront éternellement tels que nous les voyons, tels que nous les avons faits. Il suffit de jeter un regard derrière soi pour s'épargner une semblable illusion. Une société nouvelle, avec de nouvelles conceptions et une nouvelle façon de comprendre et d'ordonner l'existence, est en train de s'élaborer dans cet immense pays qui offre encore à l'activité humaine tant d'espaces vierges, et qui l'invite, en les lui facilitant, à de si nombreuses expériences. Nous ne saurions nous dispenser de suivre cette élaboration et au besoin d'en profiter. Mais encore convient-il de ne pas s'abuser sur les nouveautés qu'elle nous apporte.

Les Etats-Unis résistent beaucoup mieux que nous au socialisme et à son avant-garde le communisme. On peut même dire qu'à l'heure actuelle il n'y a plus de socialisme aux Etats-Unis. Mais il y a toujours

du paupérisme. Le travail y est dur, la misère atroce. J'ai vu à New-York des bouges dont nous n'avons pas les pareils à Paris ; et, si je ne me trompe, c'est à Philadelphie que des dames qui s'occupaient d'œuvres m'ont cité un des mots les plus navrants que l'infortune ait prononcés. C'est le mot d'une petite fille de sept ou huit ans. L'une de ces dames, qui la rencontrait quelquefois dans une sorte d'ouvroir, lui avait donné une image : « Vous la mettrez, lui avait-elle dit, au-dessus de votre lit. » L'enfant avait secoué la tête et lui avait répondu que c'était impossible, parce que sa chambre n'avait pas de murs. « Pas de murs ? Que voulez-vous dire ? » Mais on n'avait pu la tirer de là : sa chambre n'avait pas de murs. Intrigué, on la suivit, et en effet on reconnut qu'elle avait raison. Son père, sa mère, un petit frère et elle habitaient le centre d'une pièce infecte au milieu d'autres familles. La loi interdit aux enfants de travailler dans les fabriques et dans les ateliers ; mais comment les empêcher de travailler à la maison ? Ils vont à l'école et on les met en rentrant à une besogne qui est payée meilleur marché. L'Amérique possède un certain nombre de tares que, si l'on veut, elle a héritées de l'Europe, de la « vieille », comme disait le colonel Nathaniel Fliburty, mais dont elle ferait bien de se débarrasser avant de prendre à notre égard des airs de supériorité morale.

Disons aussi que son puritanisme, dont nous sommes fort éloignés de méconnaître la grandeur, qui a fait sa force et qui fait encore aujourd'hui son apparente unité, s'est trop matérialisé ; que c'est se moquer un peu de la vertu que de la mettre dans

l'abstention des cigarettes et des vins ; que c'est même encourager l'hypocrisie ; et que souvent sa civilisation nous paraît superficielle et cruellement dénuée de sens critique. L'esprit n'y a pas assez sa part. J'ai séjourné pendant près de deux semaines dans une ville du Pacifique qui n'existait pas il y a une trentaine d'années et dont le périmètre, plus grand que celui de Paris, embrasse des dunes, des campagnes, des bois, un lac, de vastes solitudes : cette ville est Seattle : parfaite hygiène, cinquante milles de boulevards ; et le plus faible taux de mortalité entre toutes les villes du monde. Ce sont là les surprises que nous réserve l'Amérique. A la fin du xix<sup>e</sup> siècle, j'avais vu un soir, en débarquant, une grande rue ruisselante de lumières, qui ne menait à rien qu'au désert où s'égaillaient quelques mesures. Quinze ans après, je trouvai une énorme ville, son quartier des affaires et d'immenses boulevards dont quelques-uns n'étaient encore que de larges voies sans maison, avec une magnifique chaussée d'asphalte et des trottoirs de ciment. On pouvait faire des heures d'automobile sans en sortir. Un matin, des artistes, peintres, romanciers, poètes, m'invitèrent à visiter leur studio. Devinez où ils vivaient ? Sur le lac, dans des bateaux plats où une cabine leur tenait lieu de chambre et d'atelier. Ils n'avaient pas un pouce de terre à eux dans cette nature, pas un pouce de terre sur ces collines à peine défrichées et dans ces bois ; et les logements terrestres étaient trop chers pour leur pauvreté. D'ailleurs leurs bateaux étaient décorés avec plus de goût que les salons du Grand Hôtel. Cette vie aquatique me parut un symbole : l'art et la poésie

réduits à vivre et à mener leur bruit timide, comme dit la ballade de Villon : « dessus rivière ou sus étang. »

Et pourtant c'est par eux, les écrivains, les poètes, les artistes, que s'exerce la véritable influence d'un pays sur un autre. Il n'existe point d'influence sérieuse et durable sans eux. Si notre seizième siècle s'est mis à l'école de l'Italie, c'est à cause de Pétrarque et du Tasse et de ses savants ; si notre dix-septième siècle s'est tourné vers l'Espagne, c'est à cause de ses romanciers et de ses dramaturges. Shakespeare, Swift, Daniel de Foë, Richardson nous ont faits tributaires de l'Angleterre au dix-huitième ; et l'Allemagne n'aurait rien pu sur notre esprit, si elle n'avait eu ses poètes et ses philosophes. L'Amérique n'a encore produit qu'Edgar Poe dont nous avons subi l'ascendant et dont le passage a marqué dans notre littérature ; mais le génie d'Edgar Poe n'a rien de spécifiquement américain. Non, certes, que les Lettres américaines soient négligeables. En l'espace d'un siècle, une littérature s'est constituée qui compte des œuvres du plus haut intérêt et même des chefs-d'œuvre. Mais les Etats-Unis ne nous ont encore rien apporté qui déterminât un mouvement intellectuel ou artistique, rien qui nous donnât seulement l'illusion d'un véritable enrichissement. Ni au théâtre, ni en peinture, ni en architecture où, — on l'a remarqué, — ces fondateurs de villes avaient de si belles occasions de se déployer, ils n'ont rien créé. Cette absence ou cette faiblesse de création, doit-on l'attribuer au gouvernement despotique du capitalisme ? Je ne le crois pas. Les capitalistes n'em-

pêchaient pas les architectes de rénover l'architecture. Je crois plutôt que le génie créateur et original d'un pays attend pour se manifester que l'unité profonde de ce pays soit réalisée. L'Amérique est encore trop mêlée, ses éléments ne sont pas encore assez fondus pour qu'elle trouve en art des formules nouvelles qui expriment sa vie intérieure. Le jour où elle les trouvera, son influence sera plus grave et plus prenante.

Mais jusque-là, et tant qu'elle n'est que sociale, il me semble que nous ne devons l'accepter qu'avec précaution. Elle représente par certains côtés le pouvoir le plus aveugle et le plus barbare : celui de l'or ; et il nous appartient de réagir et de montrer que l'esprit, avec ses moyens de fortune, peut cependant prévaloir. Mais elle a du bon sur certains points : je ne vois aucun inconvénient à ce que nos jeunes gens s'américanisent si, par l'américanisme, on entend avoir plus d'initiative et plus de cran, aimer à courir sa chance, croire à l'éminente dignité du travail, considérer que sa patrie est la première nation du monde, mais sans dédaigner les autres et même en essayant de les connaître et de les comprendre, nourrir un vaillant optimisme, ressentir l'échec comme un éperon qui nous incite à revenir sur l'obstacle et à sauter par-dessus, et ne jamais oublier que l'effort individuel est d'autant plus estimable qu'il sert davantage à la collectivité. Si c'est cela s'américaniser, souhaitons que notre jeunesse s'américanise de plus en plus, voire aussi notre âge mûr.



## L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

Le sujet que j'aborde : *l'Ecrivain français d'aujourd'hui*, exige qu'avant tout on le précise. Il n'en serait pas de même si on avait à vous parler de l'officier, du magistrat, du professeur, du médecin, de l'avocat. Les traits qui caractérisent chacune de ces professions sont bien moins indéterminés. Les représentants en ont reçu, à peu près tous, la même instruction, les mêmes méthodes, les mêmes influences, le même idéal. Ils ont tous passé par les mêmes épreuves et, malgré les divergences de leur esprit et de leur tempérament, ils se rapprochent du même type. Mais le monde ou la classe des écrivains se compose d'individus très différents, de culture très diverse et qui ne tiennent leur mandat que d'eux-mêmes. Les uns vivent de leur travail ; les autres sont à la fois hommes de lettres et officiers, ou magistrats, ou professeurs, ou chefs de bureau dans un ministère, ou industriels. Les uns appartiennent à un groupe qui a mis ses idées et ses sym-

pathies en commun ; les autres se fraient un chemin solitaire. Ils ne se rencontrent réellement que dans le désir d'être lus. Mais là encore que de différences ! Les uns travaillent pour le grand public ; les autres pour un public restreint. Ils aspirent tous à la réputation. Mais aux yeux des uns elle consiste dans les suffrages d'une élite ; les autres ne la voient qu'accompagnée d'argent et d'honneurs. Il ne saurait donc y avoir un type d'écrivain français aussi fortement constitué qu'un type d'officier, de professeur ou de médecin. Cependant il y a un journalisme français, un roman français, une poésie française, une critique française, une histoire française ; et tous les efforts si dispersés de ces individus si dissemblables continuent une des traditions les plus glorieuses de notre pays, ajoutent à notre héritage spirituel, assurent de la durée aux idées, aux sentiments, aux émotions qui sont notre âme d'un jour, fortifient notre unité et maintiennent notre identité morale. S'ils se taisaient, nous serions comme le vieillard qui se rappelle son passé, mais qui perd le souvenir de ce qu'il a fait hier.

Parler de l'Ecrivain français d'aujourd'hui, c'est se demander d'abord ce que notre littérature nous a donné dans ces toutes dernières années ; comment elle a traduit l'immense trouble qui a suivi la guerre et qui dure encore. Nous essaierons de l'indiquer à grands traits, sans nous attacher au détail, en ne tenant compte que des orientations et en laissant de côté la personnalité des auteurs. — Mais ces auteurs ne sont pas les témoins désintéressés du monde pour lequel ils écrivent. Ils n'en partagent pas seulement

les passions ; ils en subissent les conditions matérielles. Nous n'avons qu'à nous reporter à l'histoire : il y a eu des périodes où, en admettant même le mirage de l'éloignement, il nous semble que le travail littéraire a été spécialement favorisé. L'époque que nous traversons est-elle bonne pour les écrivains ? Leur facilite-t-elle la vie ? Les encourage-t-elle ? Les récompense-t-elle ? C'est une seconde question que nous nous poserons. — Enfin, quels vœux le présent nous amène-t-il à former, et que pouvons-nous augurer de l'avenir ?



Ces questions auxquelles je m'efforçai de répondre ont un caractère un peu hâtif et sont les signes d'une impatience qu'ont singulièrement accrue chez nous les progrès de la presse, ses besoins d'information rapide, son goût des enquêtes, la nécessité où elle se trouve de fournir chaque jour à ses lecteurs des idées sur tout. Nous vivons très vite et nous voulons constamment savoir où nous en sommes et même où nous en serons demain. Nous désirerions que l'événement nous livrât immédiatement le secret de ses conséquences. Tous les matins, les journalistes tâtent le pouls de l'opinion publique et prennent la tension artérielle de la France. Ils courent interroger des hommes connus et d'autres qui ne le sont pas encore beaucoup, mais qui le seront un peu plus après cette consultation et qui le seront tout à fait si Dieu leur prête vie. La guerre ne sévissait pas depuis plus de six mois qu'on agitait déjà la question de savoir

quelle influence elle aurait sur la pensée et la littérature françaises. Cependant, si les enseignements de l'histoire servaient à quelque chose, on eût réfléchi que les goûts littéraires d'une nation, ses modes de sentir et de comprendre, se transforment bien plus lentement que ses conditions d'existence et même ses institutions. La Révolution, qui avait presque tout saccagé, qui avait abattu le trône et changé les lois, n'avait point touché à l'Art poétique de Boileau ni à la tragédie classique. Il ne fallut pas moins d'une vingtaine d'années pour que l'effet en déterminât un grand mouvement littéraire. Les générations qui exploitent, au meilleur sens du mot, les perturbations de l'état social, qui en tirent des conceptions nouvelles et tout ce qu'elles recèlent de stimulant durable pour l'esprit et pour l'art, ne sont presque jamais celles qui y ont participé et qui en ont directement souffert.

Nous pouvons le vérifier aujourd'hui. Pendant quatre ans la plus horrible guerre a ensanglanté la France et l'Europe. Nous avons versé sur les champs de bataille notre sang le plus pur, le plus généreux. Toutes les abominations que nous lisions dans l'histoire se sont reproduites sous nos yeux. Le monde a retenti d'immenses écroulements et de révolutions sauvages. La face de l'Occident a changé. Notre vie a été bouleversée. Elle l'est toujours. De cette catastrophe qui a eu des répercussions sur toutes les âmes et sur toutes les consciences ; de la victoire si chèrement payée qui a pourtant dilaté tous les cœurs, et des amères déceptions qui l'ont suivie, est-il sorti une formule d'art nouvelle ? On célébrera cette année ou l'année prochaine (assez arbitrairement d'ail-

leurs) le centenaire du Romantisme. Nous avons beau aller plus vite que nos ancêtres ; nous n'avons rien qui y ressemble : aucun rajeunissement du roman ou de la poésie ou du théâtre ou de la critique ou des études historiques. La littérature d'avant la guerre, enrichie ou simplement augmentée d'ouvrages sur la guerre, a repris sa marche et la poursuit ; et l'on pourrait croire, à première vue, qu'elle la poursuivrait de la même façon, si la guerre n'avait pas eu lieu. Ne nous en étonnons pas. Parmi nos écrivains les plus remarquables, les uns, nos maîtres, avaient en 1914 accompli la moitié ou les deux tiers de leur œuvre. Ils nous ont donné, et magnifiquement, ce que nous attendions d'eux. Ce sera un admirable chapitre de notre histoire littéraire où brillera, — vous savez avec quel éclat, — le nom de Maurice Barrès. Les autres étaient déjà formés ; ils portaient déjà l'empreinte des modèles qu'ils avaient étudiés. Ils ont pu réviser leurs idées dans la solitude des tranchées, en face de la mort. Mais ils possédaient leur forme d'art, le moule de leurs méditations. Et surtout ils avaient connu ce temps qui nous paraît aujourd'hui si lointain, où il nous semble, comme aux gens de la Révolution dont la nostalgie remontait à dix ans en arrière, que la vie n'avait jamais été plus douce. C'est à la génération qui ne l'aura pas connu et près de laquelle, — qu'ils le veuillent ou non, — ils feront un peu, s'ils ne le font déjà, figure d'ancêtres, c'est à cette génération qu'il appartiendra de mettre au point le résultat de notre cruelle expérience dans les œuvres d'une Renaissance spirituelle et littéraire.

Nous sommes en droit de l'espérer, car le talent ne donne aucun signe d'épuisement en France. Il y est incomparablement plus vigoureux et plus original qu'en Allemagne après 1870. Il n'a même jamais été plus abondant, et, s'il n'a pas encore trouvé de forte direction, ses productions n'en reflètent pas moins l'état où nous vivons, les grandes incertitudes et inquiétudes de l'heure présente. D'ailleurs il est très rare qu'on ait vu se lever de puissantes écoles littéraires aux époques d'insécurité sociale et politique. Les lettres ont encore plus besoin que l'industrie et le commerce d'un gouvernement solide, conscient de sa force et de sa dignité, pour se retremper et reverdir. Notre littérature d'aujourd'hui est bien l'expression d'une société qui ne sait trop où elle va, qui se partage en tendances contraires, qui cherche un équilibre, qui soupire platoniquement après un chef, qui rêve d'un nouveau régime et dont la volonté lasse n'est certainement pas à la hauteur de son intelligence. Nous avons cru, à peu près tous, que la guerre nous renouvellerait. Nous retrouverons aujourd'hui les hommes à qui elle a infligé de si violents démentis couchés sur les mêmes positions avec les mêmes utopies pour oreiller. Les jeunes écrivains ont pensé, eux aussi, que toute la littérature se renouvellerait avec eux. Mais les premiers grands succès et, comme on dit, les premières révélations qui ont marqué le lendemain de la guerre auraient dû les avertir de leur illusion. La guerre ne faisait qu'harmoniser avec nos aspirations présentes des ouvrages composés avant qu'elle éclatât : *Maria Chapdelaine* et l'œuvre de Marcel Proust. *Maria Chapdelaine* avait

paru dans *le Temps*, si je ne me trompe ; personne ne l'avait remarquée, et le livre, en instance de publication, dormait depuis quelques années chez un éditeur. Le premier volume de l'œuvre de Proust, *Du côté de chez Swan*, avait paru en 1913. Les quelques voix qui en avaient salué l'apparition n'avaient point éveillé d'écho ; et on le trouvait à vingt sous sur les quais.

Qu'était-ce que *Maria Chapdelaine* ? Une très humble idylle chez des paysans canadiens d'origine française, écrite par un jeune homme de talent mort en Amérique dans un stupide accident. Il n'avait certes pas imaginé pour son héroïne cette adoption spontanée de toute la France. Mais, au sortir des horreurs de la guerre, *Maria Chapdelaine* fut un peu pour nous ce qu'avait été *Atala* pour ceux qui sortaient des horreurs de la Révolution. Elle le fut avec moins d'art, moins de génie, plus simplement, peut-être avec plus de sincérité ou, si vous aimez mieux, plus de naïveté. On fut délicieusement ému par cette calme histoire qui nous emportait très loin du cauchemar que nous avions habité, dans un monde où il ne se passait rien, où les cœurs battaient aussi régulièrement que des horloges et dont le langage, les mœurs, l'esprit, nous rappelaient, nous rendaient la vieille France. C'était comme si nous voyions sortir de la grande forêt silencieuse une petite vierge de chez nous qui y aurait dormi une centaine d'années. On aurait pu écrire de la France, qui faisait un pareil accueil à *Maria Chapdelaine*, qu'elle avait soif de simplicité et d'ingénuité.

Mais cette même France, — moins unanimement,

il est vrai, — acceptait la consécration de Marcel Proust et s'appliquait à lire son œuvre extraordinaire, ce Finistère du roman psychologique. Les moindres sentiments, les pensées les plus fugitives y sont minutieusement et longuement décomposés en leurs éléments les plus infimes. L'auteur déploie des armées d'infiniment petits sur le champ de bataille des salons. Il nous en décrit les mouvements d'avance, de recul, d'assaut, de retraite ou d'enveloppement avec le même scrupule et la même gravité qu'un technicien nous raconte une campagne militaire d'où dépend le sort d'un peuple. Il nous détaille des manœuvres stratégiques qui aboutissent à ce fait considérable que M. X... a donné une poignée de main à M. V..., ou que M. R... s'est rapproché du fauteuil où était assise madame Z... Œuvre étrange, souvent insupportable, d'un snobisme irritant, émaillée de puérités, salie de longs passages qui réduisent la critique à un silence dont elle n'ose même pas exposer les raisons, mais étincelante de trouvailles, de prises perçantes sur le fond des âmes, où l'analyse multiplie ses linéaments sans les emmêler, où les figures des personnages finissent par se détacher assez vigoureusement, bien qu'elles semblent tissées avec des cheveux coupés en quatre. Ce procédé dérive monstrueusement du roman de Balzac. L'Art consiste-t-il à choisir ? Il en est le contraire. Pourtant c'est encore de l'art et qui arrive parfois à des effets d'une étonnante intensité. Mais, si l'on devait juger d'une société par le succès que cette œuvre a obtenue et par le rang où elle en a porté l'auteur, on se la représenterait revenue de tout ce qui est simple et,

comme une vieille Parque assise devant son rouet, occupée à débrouiller les écheveaux les plus confus de ses sentiments les plus ténus. Ce succès ne tire-t-il pas sa raison d'être du besoin de l'homme de rentrer en lui-même, de retrouver et d'observer son moi comme s'il était un étranger, après en avoir été violemment projeté par des événements qui absorbaient toutes ses facultés et les fixaient sur un point unique et formidable ? Nous ne saurions dire jusqu'où s'est étendue l'influence de Proust : mais le roman psychologique a reçu de lui une nouvelle impulsion. Il s'est de plus en plus développé et sa matière de plus en plus amenuisée ou singularisée : déviations de l'âme, tares secrètes, monomanies, déséquilibres, recherches du sentiment primitif sous des déformations vicieuses ou physiologiques. Les apaches eux-mêmes ont eu l'honneur d'être soumis au même traitement, mais heureusement plus rapide, que le grand monde de *Sodome et Gomorrhe*.

En même temps nous assistions à un bruyant retour du roman d'aventures. On aurait pensé que nous étions las de tout le romanesque terrible qui nous avait enveloppés pendant quatre ans et qui, par le mélange de toutes les classes de la société, par la résurrection de toutes les formes d'héroïsme et aussi de barbarie, avait rendu de la vraisemblance aux intrigues, aux imbroglios, aux situations extraordinaires, aux aventures effrénées de l'ancien roman ou de l'ancien mélodrame. Pas du tout. Ce romanesque littéraire, qui du reste n'était pas nouveau, n'hésitait pas à franchir les frontières de la réalité et à lancer l'esprit du lecteur dans les fantasmagories. Quand

il en revenait, il courait la poste, précipitait les événements, multipliait les surprises, réduisait la psychologie à un schéma trépidant, rivalisait avec le cinéma. Et c'était précisément sur la jeunesse qui avait vu et fait la guerre qu'il réussissait le plus. Habituelle durant ces quatre années à vivre d'une existence dangereuse, que les sages de ce monde lui avaient jusqu'au dernier moment déclarée invraisemblable, des contrées effrayantes où elle avait été transportée, elle retombait au repos dans une paix qui la remettait en présence de tous les intérêts matériels, et elle n'était pas fâchée que le roman lui offrît, comme une continuation imaginaire de sa vie héroïque et passionnée. Son accoutumance à l'extraordinaire lui donnait le goût de l'impossible. C'est ce qu'on avait déjà vu, lorsque, après les crises de la Révolution et l'épopée impériale, le mélodrame romantique s'empara des imaginations et que, le Petit Caporal disparu, on battit des mains à l'apparition sur la scène du capitaine Buridan.

Ces contrastes sont l'image assez fidèle d'une société troublée, inquiète, dont la sensibilité se prend aux manifestations les plus diverses et qui se porte très facilement aux extrêmes. Il y en a d'autres. Jamais notre littérature n'a été plus audacieuse ; jamais elle ne s'est aussi délibérément attaquée à des sujets dont aucun intérêt ne sauve la vilenie. Un certain nombre d'écrivains ont reculé les limites, je ne dis pas de la liberté, mais de la licence ; et cela pour le plus grand dommage de l'art. Il n'y a rien qu'un art retenu et décent ne puisse exprimer ou laisser entendre. La licence, toujours trop facile et qui

ne suppose aucun courage, n'est pas seulement la marque d'une âme grossière et basse ou d'une spéculation honteuse : elle est davantage encore le signe de l'impuissance. Mais écartons les professionnels du scandale. Ces audaces, qui trouvent des jurys pour les recommander *urbi et orbi*, correspondent à l'abaissement de la morale publique qui suit toujours les énormes bouleversements. La vie a été menacée ; elle ne l'est plus ; du moins elle ne l'est plus de la même façon brutale, extérieure à nous ; on la tient ; on l'étreint avec un amour que la peur rétrospective et les anciennes angoisses doublent de rancune et qui ressemble à de l'exaspération. Tour à tour on l'exalte ou on l'avilit ; et surtout on l'avilit en l'exaltant. Mais cette vie si périssable, et qui compte si peu quand les grands intérêts des collectivités entrent en conflit, a aussi inspiré des retours au recueillement religieux ; et bien des esprits se sont engagés, pour me servir du titre d'un beau livre posthume de Jacques Rivière, sur les traces de Dieu. L'an dernier, je me trouvais de passage dans un pays du Nord. Je reçus la visite d'un journaliste qui avait vécu quelque temps chez nous et qui, comme tant d'étrangers, ne connaissait la France que superficiellement, par Montmartre. Il manifestait une vive appréhension de voir dans la jeune littérature française de nombreux esprits accepter la discipline catholique. Le pauvre homme, dont l'intérêt qu'il voulait bien nous porter m'effrayait un peu, avait mieux auguré de notre pays. A vrai dire, ce mouvement avait commencé avant la guerre. Mais il me semble bien qu'il se poursuit avec une assez notable diffé-

rence. Avant la guerre il partait surtout du cœur ; aujourd'hui il s'éclaire des lumières de l'intelligence. Moins mystique, contrairement aux prévisions, il est devenu plus intellectuel. La sensibilité ne se suffit pas à elle-même ; elle s'appuie sur l'esprit critique. Et ce n'est pas la plus mauvaise façon d'aimer la vie que d'appliquer sa raison à en coordonner toutes les richesses spirituelles et à en déchiffrer l'énigme divine.

Chez presque tous domine cet amour de la vie reconquise qui se traduit dans leur art par la poursuite souvent heureuse de la sensation, sinon rare, du moins saisie et fixée avec une telle acuité qu'elle paraît neuve. L'impressionnisme ne date pas d'hier. Les Goncourt et Alphonse Daudet en avaient donné des exemples et des modèles. Il n'a jamais été plus vif qu'aujourd'hui. René Boylesve, qui avait une intelligence si fine et si bienveillante, l'avait noté : « Nos jeunes gens, disait-il, n'ont cure d'emprunter ; « ils vont droit aux terres neuves qu'ils s'appro- « prient gaillardement comme « une part du sol- « dat » par extraordinaire réalisable : ils la traitent « avec une rude franchise et nous livrent leurs ré- « coltes plutôt en nous forçant un peu la main qu'en « nous demandant si cela nous plaît. J'avoue que je « les vois à ma grande joie éloignés du convenu, « très lucides et très décidés à décrire le monde tel « qu'il leur apparaît et non tel qu'il est convenable « de nous le montrer. Même résolution forte chez « eux dans l'analyse intime. Saisir l'objet ou l'idée « directement, en pénétrant dans la substance comme « la flèche sans se tourmenter du *Comment fait-on ?*

« qui a beaucoup ralenti leurs prédécesseurs, voilà,  
 « en gros, à ce qu'il me semble, ce qui les carac-  
 « térise. Un bond si rapide peut les conduire à se  
 « fourvoyer souvent, — qu'importe ? — mais en  
 « revanche les introduire dans des continents neufs  
 « et leur arracher, de surprise joyeuse, l'expression  
 « exacte et drue, comme sait le faire la seule néces-  
 « cité pressante <sup>1</sup>. » C'est assurément un des traits les  
 plus significatifs de la littérature contemporaine, un  
 des plus frappants. Je ne crois pas que l'imagination  
 ait jamais découvert plus de comparaisons singu-  
 lières, originales, c'est-à-dire plus de nouveaux rap-  
 ports entre les choses ou entre les êtres ou entre les  
 choses. Le champ de la vision s'est élargi ; le regard  
 est devenu à la fois plus prompt et plus pénétrant ;  
 la notation plus précise. Faut-il l'attribuer à l'éduca-  
 tion du coup d'œil que la guerre a donnée aux com-  
 battants ? Ou n'est-ce pas que tous les aspects de la  
 vie, tous les détails du monde extérieur ont pris aux  
 yeux des rescapés une valeur nouvelle ?

Mais cette imagination du détail, qui devient un  
 entraînement, ne va pas sans dangers. Elle nuit à  
 l'ensemble. On verse dans une préciosité laborieuse et  
 tendue. La fantaisie y perd ses mouvements souples,  
 sa marche aérienne, alourdie comme d'une cui-  
 rasse de petites écailles scintillantes dont les mille  
 éclairs entre-croisés, loin d'éclairer le sentiment ou  
 l'idée qui l'animent, les brouillent à nos yeux. Et  
 rien n'est plus défavorable à l'effusion lyrique.

Sans aller jusqu'à déplorer la ruine du lyrisme, il

1. P. Varillon et H. Rambaud, *Enquête sur les Maîtres de la  
 jeune littérature* (Bloud et Gay, 1923).

faut bien reconnaître qu'il subit une éclipse. Les deux poètes du passé qui semblent avoir le plus gagné dans ces dernières années sont Baudelaire et Mallarmé, Baudelaire parce qu'il est étrangement complexe, Mallarmé à cause de sa beauté mystérieuse. La poésie herminétique reparaît, reprend des forces, suscite des admirations fanatiques à toutes les époques de profond malaise et d'anxiété, comme les petites religions et l'occultisme. Quand la vie publique est triste et pleine de déceptions, la vie privée difficile et incertaine, quand il y a de l'anarchie partout et jusqu'au fond des âmes, c'est alors que les obscurités sibyllines de la poésie nous tentent le plus. Les beaux vers qu'elles laissent échapper luisent à nos yeux comme des oracles. Les initiés, pour qui elles n'ont presque pas de secret, forment une petite secte d'illuminés. Mais on doit voir aussi dans ce goût de la poésie abstruse une réaction salutaire contre les rhétoriques qui s'expriment en vers et que déchaînent les grandes émotions communes.

Je suis loin d'avoir tout dit des diverses tendances de la littérature actuelle. En critique on observe un affaiblissement des querelles proprement littéraires, un souci plus évident de comprendre les âmes à travers les œuvres, et d'épargner aux lecteurs l'accablement d'une documentation dont ils doivent sentir le prix et non le poids. Les petites écoles fumeuses et tapageuses, qui se sont élevées pour crever à la surface, n'ont guère été que des mystifications. L'histoire s'adresse de plus en plus au grand public, et l'on a vu une *Histoire de France*, dont l'auteur ne craignait pas les idées générales, se vendre comme un

roman d'aventures. Il se poursuit un remarquable effort de vulgarisation, exacte et précise, des gloires de notre pays. C'est comme si, après le cataclysme, nous éprouvions le besoin de recenser tout ce qu'il y a de beau dans notre héritage et d'inventorier des trésors qui, eux, restent toujours hors de la portée des canons. Les littératures étrangères n'ont jamais été mieux étudiées et n'ont jamais reçu chez nous une plus large hospitalité. Notez aussi le nombre des collections qui se sont fondées depuis cinq ans et qui se fondent encore tous les jours. Il est très révélateur du désir de s'associer, de se soutenir les uns par les autres qui travaille les sociétés en mal d'anarchie.

Ainsi, malgré le sang le plus précieux que nous avons répandu avec une prodigalité égalitaire et démocratique, malgré toutes les hécatombes qui faisaient dire à un romancier : « C'est une génération marquée d'un sceau terrible que la nôtre, dans laquelle des hommes qui viennent d'avoir trente ans possèdent moins d'amis sur la terre que dans les limbes éternels <sup>1</sup> », malgré nos quinze cent mille morts, la vitalité des lettres françaises est aussi puissante qu'elle a jamais été. Assurément nous n'avons pas tort de nous plaindre qu'on publie trop de romans médiocres. Un roman médiocre est toujours de trop. Nous avons raison de déplorer que notre théâtre, en dépit d'une incontestable habileté technique, de tentatives curieuses, et de quelques pièces dont nous ne savons pas si la postérité ne les considé-

1. Dorgelès, *le Divan*.

ra pas comme des chefs-d'œuvre, nous serve inépuisablement des niaiseries souvent dégoûtantes. Soyons exigeants. Nous ne le sommes pas assez. Mais n'oublions pas qu'aucune nation ne peut en ce moment nous opposer une littérature plus riche que la nôtre ; et ne permettons pas que les étrangers soient plus justes que nous, eux qui viennent chez nous chercher des germes de renouveau.



Mais voici qu'on manifeste des craintes que cette vitalité des lettres française soit ralentie, découragée par les nouvelles conditions de vie des écrivains. Leurs doléances accusent l'Etat, les éditeurs, les directeurs de revues et de journaux. « Les fabricants de pâte à papier, s'écrie l'un d'eux, leurs ouvriers, les fondeurs de caractères, les imprimeurs, les typos, les marchands d'encre ; enfin les brocheurs, les relieurs, les éditeurs et leurs employés, les libraires et leurs commis (j'en passe) ; enfin tout ce qui vit du livre, prospère et vit du travail cérébral d'un infortuné qui, lui, en est presque toujours mort <sup>1</sup>. » Heureusement il a mis « presque », car nous en connaissons un bon nombre qui se portent encore assez bien. Mais il y a du vrai dans ce qu'il dit. Les écrivains sont les seuls travailleurs dont le salaire n'a pas été augmenté ou ne l'a été que dans des proportions insignifiantes. Le fait est là, indéniable. Le même écrivain qui, avant la guerre, touchait d'une Revue

1. Jehan Rictus, *Enquête de la « Revue mondiale »*, 15 novembre 1925.

500 ou 1.000 francs, touche aujourd'hui un peu plus, mais encore trois ou quatre fois moins. S'il touchait 4 ou 500 francs par mille exemplaires vendus, il en touche deux fois plus. Les écrivains sont donc plus maltraités que les fonctionnaires. Ce n'est pas surprenant. Nous vivons en pleine révolution. Toutes les valeurs ont été bouleversées. Le travail manuel est relativement beaucoup mieux payé que le travail intellectuel. L'ouvrier a pris le pas sur le savant ; le nombre sur l'élite. Parmi les professions libérales je ne vois guère que les médecins, les chirurgiens, les avocats qui puissent augmenter leur prix à leur convenance. Les officiers, les magistrats, les professeurs, tous les autres fonctionnaires ne reçoivent de l'Etat que juste ce qu'il faut pour ne pas traîner la misère.

Il semble au moins bizarre que les maisons d'édition et les Revues se montrent plus inhumaines que l'Etat, et envers qui ? envers ceux dont elles vivent. Mais, — c'est ici que s'accuse une des plus fâcheuses conséquences de la guerre, — comment les Revues pourraient-elles augmenter sensiblement leurs rédacteurs quand elles osent à peine doubler le prix de leur abonnement et quand leurs frais sont majorés de 5 ou 600 pour 100 ? Pourquoi ne l'osent-elles pas ? Et pourquoi le livre est-il de toutes les denrées celle dont le coût n'a pas tout à fait quadruplé. La réponse est simple : Le premier luxe dont on se prive est le luxe qu'on ne voit pas. Le livre et la revue sont des luxes invisibles. Je ne connais pas d'éditeur assez imprudent pour porter l'abonnement d'une revue, de 50 francs qu'il était avant la guerre, à 200 francs et

l'ancien volume de 3 fr. 50 à 18 francs. Ce serait pourtant là le prix normal ; mais le public le trouverait singulièrement anormal ; et l'éditeur éprouverait la justesse du vieux proverbe que « le coût fait perdre le goût », le goût d'acheter, s'entend. Les plaintes de l'écrivain sont fondées : je crains qu'elles ne restent vaines.

Cependant il a un immense avantage sur les fonctionnaires : son gain n'est pas limité. Arrivé à un certain point de notoriété et, si j'ose dire, de valeur marchande, il peut élever ses prix comme le chirurgien et l'avocat. Les éditeurs y consentiront volontiers, si son nom et son crédit près du public leur assurent une vente rémunératrice. Car il y a le public dont on ne parle pas dans les enquêtes, et c'est pourtant de lui que les auteurs dépendent ; c'est à lui que les auteurs devraient s'en prendre. Il est vrai qu'ils n'atteignent le public que par l'entremise de l'éditeur. Et l'on sait que l'écrivain, dont le succès de vente ne répond pas à son espoir, en fait toujours retomber la responsabilité sur son éditeur. Si vous l'en croyiez, l'éditeur vous apparaîtrait comme un homme bizarre qui, dès qu'il a publié un livre, n'a rien de plus pressé que de l'enfouir dans sa cave. Le refrain est toujours le même : « Il ne sait pas faire vendre mon livre. Il l'enterre. » Et l'on ajoute souvent : « Un enterrement de première classe ! » comme si les enterrements de première classe étaient plus sûrs et plus définitifs que les autres.

Mais autrefois on avait le sourire ; on ne l'a plus. Les jeunes gens d'autrefois, qui faisaient un long stage dans les petites Revues, ne paraissaient pas dévorés du

désir de percer. « On était fort heureux, dit René Boylesve, quand un petit groupe choisi vous tenait en estime. On vivait à peu de frais et on se contentait d'une vie simple. J'ai gardé un très bon souvenir de mes débuts littéraires, parce que j'étais peu exigeant. Songez que, quinze ans après mon premier livre, je ne me vendais pas à deux mille cinq cents exemplaires. » D'autres romanciers ont patienté encore plus longtemps que Boylesve. Leur heure est venue. Elle vient presque toujours. Mais aujourd'hui la jeunesse est plus exigeante, et nous le comprenons, car on ne sait plus ce que c'est que de vivre à peu de frais et la vie la plus simple est souvent bien compliquée. La guerre nous l'a renvoyée ambitieuse, affamée de forts tirages, persuadée qu'une ère nouvelle commençait avec elle et qu'il fallait à cette ère nouvelle de nouvelles méthodes. Elle avait une envie démesurée de faire table rase de tout le passé. Elle écartait un peu brutalement le souvenir de ses aînés et ne voulait rien leur devoir. Ce fut un bel abatis des réputations qui lui semblaient obstruer sa route, un assaut d'allègres ingrattitudes. On aurait eu grand tort de s'en offenser. Ces jeunes gens ne faisaient qu'exagérer, dans un monde où tout était excessif, l'insolence combative des Jeune-France d'autrefois. Et leur impatience a eu ceci de bon qu'elle a secoué l'édition française.

L'ancien éditeur allait peu au public : il attendait que le public vînt à lui. Il avait le sentiment, juste d'ailleurs, qu'il n'était pas un commerçant comme les autres et qu'il ne lui convenait pas d'user tout à fait des mêmes procédés pour attirer la clientèle.

Peut-être poussait-il ce sentiment trop loin. Mais s'il le perd, la littérature ne tarde pas à s'industrialiser. Qu'avons-nous vu ? Sous l'impulsion de cette ardente jeunesse et sous l'influence des idées américaines, (on pourra plus tard écrire un livre sur cette influence), la réclame prit des proportions inusitées. Ce ne fut pas la réclame qui consiste simplement dans l'annonce du *Vient de paraître*. Ce fut l'affreuse réclame pharmaceutique appliquée aux ouvrages de l'esprit. Sur la couverture des livres le chiffre des éditions montait incroyablement de jour en jour. Les échos de la presse tenaient les lecteurs au courant de la vente : vingt mille, trente mille, cinquante mille exemplaires. On a même publié des facsimilés de reçus d'auteurs qui déclaraient avoir touché je ne sais combien de mille francs. Ajoutez le tapage des Prix littéraires et leur nombre toujours croissant. Et qu'arrive-t-il ? Il arrive que les Prix littéraires perdent leur importance, que les libraires en sont excédés, que la réclame ainsi conçue touche de moins en moins le public, que l'éditeur est obligé de renchérir constamment sur lui-même et qu'il s'apercevra bientôt, s'il ne l'a déjà fait, que, huit fois sur dix, la vente ne compense pas l'extravagance des frais de publicité<sup>1</sup>. Il n'en reste pas moins que, d'une façon générale, l'éditeur français est devenu plus entreprenant et plus actif et qu'il utilise beau-

1. La vérité sur cette question, que j'aurais voulu traiter plus longuement, on la trouvera dans un livre qui nous vient précisément d'Amérique : *Souvenirs d'un éditeur américain* (A Publisher's confession) de Walter Page, dont le *Correspondant* du 10 octobre 1924 a rendu compte dans un remarquable article de Marc Hélyès. On y verra que M. Walter Page, qui écrivait bien

coup mieux les moyens de propagation que la vie moderne met à son service. Mais, si les auteurs passaient de l'autre côté du comptoir, ils se rendraient compte des difficultés que traverse l'édition, des risques qu'elle court ; et ils comprendraient combien leurs griefs sont souvent injustifiés. Parmi les écrivains, je ne puis considérer comme spécialement malheureux les romanciers pour qui ces Prix ont été fondés, pour qui cette réclame est faite. Et je ne crois pas que les débuts dans les lettres soient plus difficiles qu'autrefois. Les journaux littéraires, les revues, les maisons d'édition, les tirages de luxe, se sont multipliés ; et le nombre des acheteurs s'est très sensiblement accru.

L'écrivain malheureux, c'est celui qui ne connaît pas les gros tirages et qui vit uniquement de sa plume. Avant la guerre, il pouvait gagner bon an mal an de 7 à 10.000 francs. Aujourd'hui, en supposant qu'il parvienne à doubler ce gain, son existence est beaucoup plus pénible. L'écrivain malheureux, c'est celui qui a consacré des années à composer un utile et consciencieux travail d'histoire ou d'érudition et qui voit les éditeurs, l'un après l'autre, secouer tristement la tête. Il en aurait trouvé un

avant la guerre, a admirablement jugé la situation d'aujourd'hui : droits d'auteur disproportionnés offerts comme appâts par certains éditeurs désireux d'enrichir leurs catalogues de noms en faveur auprès du public ; mode des lancements à grand fracas qui ne peut se soutenir longtemps ; impossibilité pour l'éditeur sérieux de pousser dans les quotidiens des livres dont la vente n'est pas déjà considérable ; erreur des maisons d'édition qui publient, au compte des auteurs, des livres médiocres, dont on peut dire qu'ils sont un poids mort, encombrant et nuisible ; erreur des auteurs qui se transportent avec leur réputation d'une maison à une autre... etc. Toute cette étude est à lire.

jadis, peut-être. Jadis l'éditeur couvrait ses frais avec une vente de cinq ou six cents exemplaires. Aujourd'hui, il devrait en vendre au moins deux mille ; et il est sûr de ne pas les vendre. Les acheteurs de ces ouvrages n'ont pas augmenté. Je serais même tenté de dire qu'ils ont diminué, parce qu'ils appartenaient à une classe que la guerre a appauvrie. Si l'auteur n'a pas les moyens de payer son édition, son manuscrit est en danger de lui rester pour compte. Mais son train de vie n'en souffrira pas parce qu'il n'a jamais tablé sur ce que pourrait lui rapporter son ouvrage, hormis la considération. L'écrivain malheureux, c'est le jeune homme qui aspire au titre de docteur et qui passe quatre ou cinq ans de sa belle jeunesse à écrire une de ces thèses dont la collection est un admirable témoignage de notre esprit critique et de notre érudition. L'impression, qui est presque toujours à sa charge, lui en coûtait naguère tout au plus 3.000 fr. On lui en demande aujourd'hui de 15 à 20.000. S'il n'a pas de fortune, voilà son avenir grevé. Quant aux poètes, ils ont toujours été malheureux ; et leur malheur a grandi dans la même mesure que le prix du papier. Et pourtant les vers s'impriment ; les thèses s'impriment ; de gros volumes d'histoire se publient. On ne constate aucun ralentissement dans la production intellectuelle. Je ne pense pas qu'il y ait d'avocat qui paie pour plaider, de professeur qui paie pour enseigner, de chirurgien qui paie pour avoir le plaisir de couper un appendice. La profession d'écrivain ne ressemble donc à aucune autre, puisque bien des gens seraient ravis de payer pour être imprimés dans une revue et que les éditeurs sont

obligés de se défendre des livres sans intérêt dont les auteurs ne demandent qu'à faire les frais. Et songez qu'il n'y a peut-être en France que deux Revues scientifiques qui rémunèrent leurs rédacteurs. Je ne sais plus quel homme de lettres proposait aux confrères de faire grève. Hélas, nous sommes tous irremplaçables, mais nous serions tous remplacés.



Si la profession d'écrivain ne ressemble à aucune autre, en serait-elle une ? Le mal ne viendrait-il pas de ce qu'il y a trop d'écrivains qui ne sont qu'écrivains ? Une grande partie de leurs doléances tomberait, s'ils avaient une autre fonction qui leur assurât, à peu près ou pleinement, l'indépendance matérielle et qui les protégeât du plus grave danger qu'ils courent : la surproduction. Un jeune romancier, à qui un critique reprochait de trop publier, lui répondait : « Que voulez-vous ? Trois romans par an, ça fait trois fois 5.000 francs, de quoi manger et payer ma chambre. Et si sur les trois j'ai la chance qu'il y en ait un qui sorte, qui parte, cela peut me faire deux ans de bons <sup>1</sup>. » Le critique aurait pu lui conseiller de se chercher une situation qui lui permît encore d'écrire, mais un seul roman par an. Un seul, et ce serait très suffisant. Des nombreux écrivains que nous comptons dans les professions libérales, l'armée,

1. Enquête de la *Revue mondiale*, 1<sup>er</sup> novembre 1924, cité par M. Vanderem. Dans cette enquête, je recommande tout particulièrement la réponse de Madame Rachilde, aussi énergique et courageuse que juste.

la marine, la diplomatie, les ministères, aucun ne paraît gêné d'exercer une autre fonction. Il me semble même qu'ils en sont fortifiés et que leur art y gagne. Une des conséquences de la guerre sera probablement de rendre plus rares les hommes de lettres uniquement hommes de lettres.

Quant aux travailleurs excellents que le public n'encourage pas et que les difficultés de l'édition pourraient finir par décourager, — ce qui serait une diminution incontestable de notre pensée et de notre prestige intellectuel, — bien que l'Etat, tel qu'il est constitué, n'ait point qualité pour s'occuper de la littérature, je me demande si, dans son insouciant gaspillage des deniers publics, et par exemple en restreignant ses dépenses d'affichage qui ne servent le plus souvent qu'à mettre sous les yeux des citoyens des modèles de mauvaise éloquence, il ne lui serait pas possible de réserver un crédit dont les quelques centaines de mille francs paieraient l'impression d'ouvrages honorables et utiles, sur l'avis d'un jury compétent et soustrait par sa composition même à toute influence politique.

Mais ce que je souhaiterais de l'initiative privée, ce serait l'organisation d'une vaste Bibliothèque circulante qui, par ses succursales et ses envois, rayonnerait à travers toute la France. Nos cabinets de lecture, sauf de rares exceptions, sont d'une médiocrité qui fait peur. Et combien de villes, sans parler des campagnes, en sont dépourvues ! Je n'ai pas entendu sans étonnement, des écrivains protester contre les cabinets de lecture, sous prétexte qu'un exemplaire, qui ne leur avait rapporté que le 10 ou 12 pour 100

du prix fort, passait dans les mains de quarante lecteurs. Ils ignorent que plus un livre est ainsi lu, plus il a chance de se vendre. Supposez cette organisation avec deux ou trois succursales par département et un système d'envois à domicile aux abonnés éloignés qui posséderaient le catalogue. Supposez à la tête un groupe d'hommes soucieux de ne propager que des livres qui ne soient pas manifestement des objets de scandale ou des causes possibles de démoralisation. On arriverait vite à ce résultat obtenu en Angleterre, je crois, — où les bibliothèques publiques sont plus riches et plus nombreuses : — que la vente de la première édition d'un livre serait presque assurée ; et l'on aurait là un puissant moyen de favoriser la littérature qui nous fait honneur. D'ailleurs j'ai vu fonctionner une organisation semblable en Belgique, à Louvain, sous le nom de *Bibliothèque Choisie*. Mais une pareille œuvre exigerait chez nous une mise de fonds considérable. Si vous connaissez des millionnaires embarrassés de leurs millions ?...

Ainsi donc, d'un côté une littérature florissante où le talent abonde ; de l'autre des écrivains qui se plaignent non sans quelque raison, mais qui, tout en se plaignant, n'en continuent pas moins le beau combat dont les délices peuvent égaler les fatigues. Beaucoup d'entre eux sont malheureux, mais pas plus tant d'autres bourgeois. Rien ne fera qu'ils ne soient pas soumis, comme toute la bourgeoisie, aux cruautés de la vie chère et aux conséquences d'une détestable administration financière qui nous a conduits à la faillite. Nous les voudrions plus heureux, ceux du

moins dont la pensée nous réconforte ou nous instruit et dont l'imagination nous procure des haltes si charmantes sur le chemin de la vie. Mais, vous le voyez, je suis obligé de faire une distinction. Il faut avouer qu'il y en a qui ne nous ont pas encore prouvé et qui ne nous prouveront jamais l'utilité de leurs efforts. Nous n'avons qu'à regretter qu'ils se soient trompés sur leur vocation et leurs aptitudes. C'est un malheur qui ne leur est pas spécial. Pour le jeune écrivain d'aujourd'hui, heureusement doué et solidement armé, la vie est encore assez belle. Il vient à un moment dur, mais où il est passionnément intéressant de vivre, d'observer, de lutter. Les plus grands sujets, les plus émouvants, les plus nouveaux, le plus variés le sollicitent. Il assiste probablement à la fin d'un monde, ce qui n'est pas du tout la même chose, comme on le disait récemment, que la fin du monde. Le monde ne finira pas plus avec lui qu'il n'a commencé avec lui. Nous lui souhaitons d'avoir la conscience de sa responsabilité morale, sa pleine indépendance d'esprit, et une juste reconnaissance envers ses aînés. Son avenir est enviable. Il a eu la chance de naître au milieu d'un peuple dont la tradition le porte. Je lui appliquerai, mais seulement dans ce sens, le mot de Henri Heine sur Alfred de Musset : « C'est un jeune homme qui a un bien beau passé. »

(1926).

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS. . . . .	VII
Le denier de Virgile . . . . .	I
Le montreur des Césars : Suétone. . . . .	21
L'Historien des Révolutionnaires : G. Lenotre . . . .	47
L'Avignon des Papes . . . . .	81
Un Pape humaniste : Pie II. . . . .	117
Le Roman de la Rose. . . . .	145
Une Romancière européenne : Mademoiselle de Scudéry . . . . .	175
Rachel et la Tragédie française. . . . .	207
La Cour de Napoléon III à Compiègne . . . . .	237
L'Américanisme en France . . . . .	263
L'Écrivain français d'aujourd'hui . . . . .	287





*Dernières Publications parues*

---

- BELLESSERT (A.). — **Sainte Beuve et le XIX<sup>e</sup> siècle.** Cours professé à la Société des Conférences. 1 vol. in-8° écu.
- ERSKINE (JOHN). — **Hélène retour de Troie**, traduit de l'anglais par Maurice Bec. 1 vol. in-16.
- RAVENNES (J.). — **La Jeunesse des dieux.** Roman. 1 vol. in-16.
- LE CORBEILLER (A.). — *Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois.* **Le long martyr de Françoise Salmon.** 1 vol. in-16.
- RIVET (CH.) en collaboration avec Michel Gorieloff. — **Le Triomphe de Lénine.** (Anno Diaboli 310), 2227. 1 vol. in-16.
- GAULTIER (P.). — **Les Mœurs du temps.** 1 vol. in-16.
- GRASILIER (L.). — *Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois.* **L'Af-faire Petit du Petit-Val.** 1 vol. in-16.
- MALBAULT (F.). — **Le Roman de Dante.** 1 vol. in-16 jésus.
- BRUNELLI (BRUNO). — **Une Amie de Casanova**, traduit de l'italien avec l'autorisation de l'auteur, par Marc Hélys. 1 vol. in-16.
- CHARPENTIER (JOHN). — **Coleridge, le somnambule sublime.** 1 vol. in-16.
- SCHURE (ED.). — **Le Rêve d'une vie, confession d'un poète.** 1 vol. in-16.
- MAGENDIE (M.). — **L'Astrée. Analyse et extraits.** 1 vol. in-8° écu.
- GODARD (A.). — **La Création.** 1 vol. in-16.
- DANIEL-ROPS (H.). — **Carte d'Europe.** Strindberg. Tchekow. Conrad. Rilke. Unamuno. Pirandello. Duhamel. 1 vol. in-16.
- BOUCHARDON (P.). — *Enigmes et drames judiciaires d'autrefois.* **L'Auberge de la Tête noire.** 1 vol. in-16.















